



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

884
B139
la

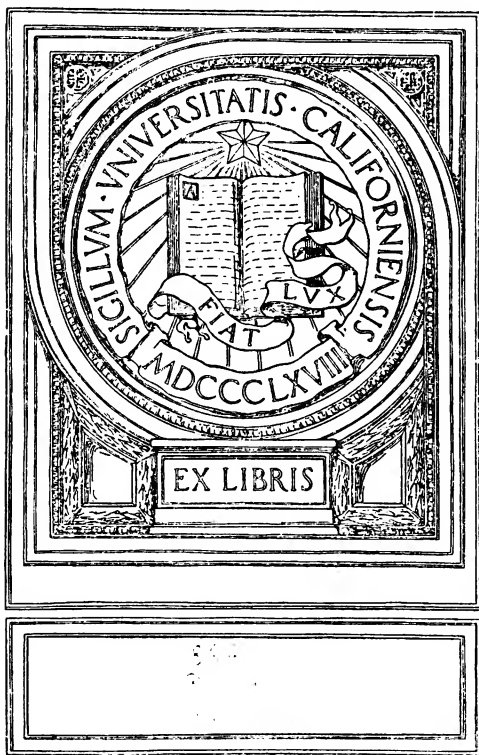
UC-NRLF



\$B 618 632

Otto Bremer.
9.4.98.

·FROM THE LIBRARY OF·
·OTTO BREMER·



LA
LANGUE FLAMANDE
EN. FRANCE

LA
LANGUE FLAMANDE
EN FRANCE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS REÇULÉS

JUSQU'A NOS JOURS

PAR

LOUIS DE BÄCKER



GAND
TYPOGRAPHIE A. SIFFER

PARIS
ALBERT SAVINE
12, rue des Pyramides

BRUXELLES
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE
100 Treurenberg, 16

1893


TO THE
AIRBORNE

BREMER



INTRODUCTION

Le Nord et le Midi

ERS l'an 1000, le roi de France, Robert, vint à Arles prendre pour épouse la fille du comte Guihen, la belle Constance, et tout un cortège de seigneurs provençaux accompagna la reine à Paris.

L'impression que firent ces gens du Midi sur ceux du Nord fut singulière.

Voici comment en parle Raoul Glaber, un chroniqueur français, qui les vit à leur arrivée dans la capitale :

« Hommes vains et légers, si peu réglés dans leur costume, et immodestes dans leurs vêtements. Leurs armes et le harnachement de leurs chevaux étaient bizarres; leurs cheveux descendaient à mi-tête. Ils étaient rasés comme des comédiens. Leurs bottines se terminaient d'une drôle de façon, par un superbe recoquillement. Ils ne marchaient qu'en sautillant. »

M. Fabre des Essarts en reproduisant ce passage dans son article de la *Revue internationale*, intitulée : *Nord et Midi*, ajoute :

« Les provençaux de Raoul Glaber sont évidemment poussés au noir. Si la chronique est fidèle, il faut reconnaître

que la reine Constance n'avait pas précisément la fleur du panier.

« Cette fleur du panier nous la retrouvons parmi ces braves Albigeois, continuateurs de la gnose et du socialisme chrétien primitif, qui tinrent si vaillamment tête à l'absolutisme catholico-féodal, et qui, mal tués à Muret, reparaîtront bientôt sous le nom de Vaudois, de Patarins, de Camisards. Nous la retrouverons avec la Révolution, dans le camp girondin, au sein de ce groupe titanique, hanté par l'atavique souvenir des vieux municipes gallo-romains et des franchises communales; elle s'appelle Vergniaud, Barbaroux, Guadet, Isnard, Rebecquy, Rabaut-Saint-Etienne. Une lutte à mort va s'engager entre eux et Robespierre, l'incarnation par excellence de l'esprit du Nord. »

Robespierre était d'Arras; mais représentait-il l'esprit du Nord?

Si l'on veut connaître l'esprit d'un peuple il faut interroger ses poètes. La poésie est l'expression fidèle de son génie.

Dès le XII^e siècle, l'Artois possédait déjà d'excellents trouvères et de graves moralistes. Un des premiers parmi eux est Conon, de Béthune, non loin d'Arras. M. Axel Wallensköld, d'Helsingfors en Finlande, nous a fait connaître ses chansons d'amour et de croisades. Nous reproduirons ici celle où le poète dit qu'il va partir en Terre-Sainte pour l'amour de Dieu et de son amie :

Ahi! amours! Com dure departie
Me covenra faire de le meillour
Ki onkes fust amee ne servie!
Deus me ramaint a li, par se douchour,
Si voirement ke m'en part a dolour!
Las! c'ai jou dit? Ja ne m'en part joue mie!
Se li cors vait servir nostre Seignour,
Li cuers remaint dou tout en se baillie.

Por li m'en vois sospirant en Surie,
Car je ne doi faillir men creatour.
Ki li faura a chest besoing d'aïe,
Sachiés ke il li faura a gaignour;

Et sachent bien li grant et li menour
Ke la doit on faire chevalerie
Ou on conkiert Paradis et honour
Et los et pris et l'amour de s'amie.

Deus! tant avons esté prou par oiseuse,
Ore i parra ki a chertes iert preus;
S'irons vengier le honte doloureuse,
Dont cascuns doit estre iriés et honteus;
Car a no tens est perdu li sains leus
Ou Deus sofri por nous mort angoisseuse;
S'ore i laissons nos anemis morteus,
A tous jours mais iert no vie honteuse.

Ki chi ne veut avoir vie anoieuse,
Si voist por Dieu morir liés et joieus,
Ke chele mors est douche et savoreuse
Dont on conkiert le regne prechieus,
Ne ja de mort n'en i morra uns seus,
Ains naisteront en vie glorieuse,
Ki revenra mout sera èureus;
A tous jours mais en iert honours s'espeuse.

Tuit li clergié et li home d'eage
Ki en aumosne et en bien fait manront,
Partiront tuit a chest pelerinage,
Et les dames ki castement vivront
Et loiauté feront a chiaus ki vont;
Et s'eles font par mal conseil folage,
A lasches gens et mauvais le feront,
Car tuit li bon iront en chest voiage.

Deus est assis en sen saint iretage;
Ore i parra com chil le secorront
Cui il jeta de le prison ombrage,
Cant il fu mors en le erois que Turc ont.
Sachiés : chil sont trop honi ki n'iront,
S'il n'ont poverte o vieilleche o malage;
Et chil ki sain et juene et riche sont,
Ne puent pas demorer sans hontage.

Làs! je m'en vois plorant des eus dou front
La où Deus veut amender men corage,
Et sachiés bien c'a le meillour dou mont
Penserai plus ke ne fas a voiage.

Peut-on citer des sentiments plus chevaleresques?
Mais Conon de Béthune n'est pas seulement

poète, il était encore un des chefs des croisés et un diplomate habile qui fut chargé de traiter à Venise avec le Doge Henri Dandolo. Lorsque les croisés arrivèrent à Constantinople, en 1203, le vieil empereur Alexis les fit sommer de s'éloigner de ses terres.

« C'est alors, dit M. Wallensköld, que Conon de Béthune qui, selon Villehardouin, « bons chevaliers et sages estoit et bien eloquens, » fut choisi par les barons français et le doge de Venise pour répondre à cette sommation. »

Villehardouin rapporte ainsi le discours de Conon :

« Bel Sire, vos nos avez dit que vostre Sire se merveille mult porquoi nostre seignor et nostre baron sont entré en son règne ne en sa terre. En sa terre il ne sont mie entré, quar il la tient à tort et a pechié, contre Dieu et contre raison; ainz est son nevou qui ci siet entre nos sor une chaiere, qui est fils de son frere l'empereur Sursac. Mais s'il voloit à la merci son nevou venir, et li rendoit la corone et l'empire, nos li proieriens que il li pardonast, et li donast tant que il peust vivre richement. Et se vos por cestui message n'i revenez altre foiz, ne soiez si hardiz que vos plus i revegniez. »

Voici maintenant une légende du Nord, conservée par la poésie flamande, et qui témoigne avec quelle exquise délicatesse un riche seigneur exprime son amour à une jeune fille du peuple, et à son père l'orfèvre :

« Je vous salue, ô la plus belle des vierges ! vous, orfèvre, je vous salue aussi ; que Dieu fasse prospérer votre commerce et vous accorde le bonheur et la paix !

« Vous étalez ici la richesse et le luxe, votre ouvrage est surprenant. Je veux que vous me fassiez une couronne d'or pour ma chère fiancée. »

Bientôt la couronne d'or est faite et Ketty la voit.
« Comme c'est beau ! » soupira-t-elle et son cœur était serré.

Dans sa triste solitude, elle se posa la couronne sur la tête : « comme elle est heureuse la chère fiancée à qui cela est destiné ! »

« Ah ! lorsque le chevalier m'offrit dernièrement une guirlande de roses, comme je dédaignais tout l'or de mon père, si riche et brillant qu'il fût ! »

Le chevalier revint bientôt, regarda attentivement la couronne et serra affectueusement la main calleuse de l'orfèvre :

« Mon ami, lui dit-il, je suis content et votre ouvrage est parfait ; faites encore un anneau en diamant pour ma chère fiancée. »

L'anneau en diamant est aussi bientôt achevé, et Ketty le voit dans sa triste solitude.

Nonchalamment elle tend le doigt et y glisse l'anneau : « Comme elle est heureuse la fiancée ! »

« Comme elle est heureuse la chère fiancée qui portera cet anneau et dont la beauté a conquis le cœur du fier chevalier ! »

« Si le beau jeune homme me donnait une seule mèche de ses cheveux, je dédaignerais l'anneau de diamant qui me fait pleurer. »

Le dimanche, le chevalier revint, regarda l'anneau, serra de nouveau la main du vieillard, et lui dit tout ému :

« O orfèvre ! c'est un chef-d'œuvre qui est sorti de vos mains ; il est digne de la jeunesse et de la beauté de ma chère fiancée. »

« Je veux savoir aussitôt si elle le trouvera beau. Venez, belle jeune fille ! essayez cela, ma fiancée est belle comme vous. »

La jeune fille fut parée comme en un jour de fête, et un livre d'heures à la main, elle fut prête à se rendre à l'église.

Le chevalier lui posa la couronne sur la tête, lui prit sa blanche main et orna son doigt de l'anneau de diamant.

« Je vous jure fidélité, charmante jeune fille ! je cesse de feindre, je vous destinais la couronne et l'anneau, ma fiancée chérie ! »

« Vous avez été élevée au milieu des perles et des bijoux ! qu'ils vous soient un présage de la couronne de gloire qui vous attend ! »

Cette légende de Rens et les vers de Conon de Béthune, ceux des trouvères artésiens publiés par

Arthur Dinaux, de Valenciennes, et les poèmes du XIII^e siècle, compris dans le manuscrit français n° 25,566 de la Bibliothèque nationale de Paris, ne contiennent rien qui puisse faire présager le caractère de l'homme qu'Arras enverra à la Convention.

Il est vrai qu'en 1578, on vit l'insurrection se promener échevelée dans les rues d'Arras, incendiant les édifices publics, pillant les maisons, égorgeant leurs habitants. Mais les Pays-Bas, dont l'Artois faisait partie, étaient alors livrés à toutes les horreurs d'une guerre civile et religieuse.

La lutte était engagée entre le prince d'Orange et le roi d'Espagne.

Les provinces septentrionales et la Néerlande étaient soulevées par les atrocités du duc d'Albe, un méridional celui-là! elles se confédérèrent à Utrecht le 23 janvier 1579, et les provinces méridionales formèrent aussi, le 17 mai suivant, une confédération particulière connue sous le nom de « Pacification d'Arras ». Le fils d'un humble hôtelier du grand marché d'Arras, Jean Sarrazin, élevé par la charité d'un curé de la paroisse, devenu docteur en théologie, abbé mître de St-Vaast, conseiller provincial de l'Artois et conseiller d'Etat, fut chargé d'aller, comme ambassadeur auprès du roi d'Espagne, Philippe II, faire ratifier le traité de Pacification. L'enfant du peuple, né à l'auberge du Chaudron, fut reçu à la Cour de Madrid avec les plus grands honneurs, et obtint la ratification royale. Ce fut un grand succès remporté par un homme du Nord! Grâce à lui, Arras retrouva la paix et l'esprit de révolte fut vaincu.

Si les Girondins ont été dirigés par le souvenir des municipes gallo-romains et des franchises communales, les hommes du Nord, qui habitaient en Flandre la terre classique de la Liberté communale, ont été des défenseurs implacables de leur droit de

s'organiser librement, et prêts à offrir la guerre à quiconque le méconnaîtrait. Aussi la comtesse Jeanne de Constantinople accorda-t-elle, en 1240, des privilèges aux villes de Bergues, Botrbourg et Furnes, avec le pouvoir de s'administrer elles-mêmes.

A Bruges, la question communale se compliqua d'une question nationale.

Un historien flamand nous a laissé une description véridique de ce qui se passa en cette ville pendant les premières années du XIV^e siècle, qui furent l'époque héroïque de Bruges (1).

Alors, sa commune était on ne peut plus florissante. Fief bourgeois, fière de ses murs d'enceinte et de son beffroi, qui était sa tour de garde, honorée de puissants sous-vassaux qui étaient ses corps de métiers, tressaillant à la voix de Jacob Van Maerlant, cette voix aimée du peuple, telle était Bruges, en route pour conquérir la plénitude de son pouvoir communal.

A cette époque, le roi de France, Philippe-le-Bel, aimant à ergoter comme un clerc de la basoche, et qui ne rêvait que de faire aboutir en ses mains tous les fils de la vie publique, profita de certaines imprudences commises par Gui de Dampierre, comte de Flandre, pour semer la division et saisir la première occasion de s'emparer du comté. Il semblait d'abord qu'il réussirait. Mais quand il s'aperçut que le comte avait promis sa fille Philippine au prince de Galles, ce qui entraînerait une alliance entre la Flandre et l'Angleterre, il retint Gui prisonnier avec cinquante nobles flamands et enferma Philippine dans un château fort.

Un premier combat fut livré à Bulscamp près

(1) *Onze Helden van 1302*, door AD. DUCLOS.

Furnes. Là, les Flamands virent quelques chevaliers de leur race les abandonner et se ranger du côté des Français. Ces chevaliers furent désignés sous le nom de Leliaerts ou partisans du Lys, nom qui devait les stigmatiser aux yeux des patriotes flamands.

Alors, le roi vint à Bruges accompagné de la reine Jeanne, qui regarda avec dédain les belles et riches femmes des Brugeois, jalouse de ce que celles-ci paraissaient être plus tôt des reines. Jacques de Châtillon, oncle de la reine, fut proclamé gouverneur de Flandre.

Châtillon fit démolir les fortifications de la ville. C'est alors qu'éclata le mécontentement.

Déjà le tisserand Pierre de Conink (1) était entré en relation avec le fils du comte emprisonné. Quand le moment fut venu, secondé par le boucher Jean Breidel (2), de Conink prépara la résistance et entraîna le peuple par sa parole éloquente et chaleureuse.

Les écrivains contemporains rapportent, ce que les documents constatent, que les Brugeois, au commencement de mai 1302, sur l'ordre de Guillaume de Juliers, petit-fils de Gui de Dampierre, se dirigèrent vers la résidence comtale de Mâle, où les Français avaient établi leur provision d'armes, et, sous la conduite de Jean Breidel, pillèrent le château et en tuèrent la garnison.

C'est donc Guillaume de Juliers qui se mit à la tête de la lutte pour le droit et la famille légitime. Il s'unit à Breidel et de Conink, déploya sa bannière des Klauwaerts (partisans des griffes au lion de Flandre), et alla attaquer les châteaux des Leliaerts, situés autour de la ville.

Sur ces entrefaites, Jacques de Châtillon, sous prétexte de comprimer un soulèvement, rappela ses

(1) *Breidel en de Coninc*, door AD. DUCLOS, p. 25.

(2) *Ibid.*, p. 33 et suiv.

troupes du Hainaut, du Vermandois et d'autres contrées.

En voyant cela, et peu satisfaits de leurs relations avec les Gantois, les Brugeois perdirent courage et Guillaume de Juliers s'en alla.

Mais Pierre de Conink n'abandonna pas la patrie. Il voulut tenter un dernier effort, et partit pour Gand avec quinze cents hommes et cent arbalétriers.

Il espérait que sa parole à laquelle les Brugeois n'avaient jamais résisté, entraînerait aussi les bourgeois de Gand. Il parla donc le plus éloquemment qu'il put, faisant entendre qu'une alliance avec Bruges rendrait les deux villes invincibles; que le salut du comte et de la patrie dépendait de leur union; que les enfants de Gui, qui étaient aussi braves que malheureux, étaient prêts à se mettre à la tête de l'armée; que la Flandre, si grande qu'elle fut, se tiendrait bientôt en masse sous le drapeau des Klauwaerts, maintenant outragé par le despote étranger.

Rien n'y put faire; Gand était aux lys.

Le bailli fit appeler la bourgeoisie aux armes, et vint offrir le combat à Pierre de Conink. Mais celui-ci voulait bien combattre l'étranger; il ne tira pas l'épée contre ses compatriotes. Il revint à Bruges les larmes aux yeux, pour dire aux fils du comte qu'ils devaient attendre des temps meilleurs.

Il reprit courage après avoir été à Ardenbourg où les habitants avaient enlevé l'écu de Juliers pour le remplacer par celui du Lys. Dès son arrivée, il s'empara de la ville soulevée comme dans un ouragan, rétablit l'écu des Klauwaerts (des partisans du Lion), et punit les Leliaerts (les partisans du Lys).

Cependant, à son retour, il trouva les portes de Bruges fermées, et celui qui allait devenir le libérateur de la Flandre dut chercher un refuge hors de sa ville natale.

Durant ce temps, les Leliaerts négociaient avec Châtillon.

Le mercredi, 16 mai 1302, on fit savoir que ceux qui auraient quelque chose à craindre, pourraient, sans armes, quitter la ville avant l'arrivée des Français. Dans la nuit, maints bourgeois sortirent avec femmes et enfants, et se retirèrent à Damme et à Ardembourg, où se trouvaient de Conink et Breidel.

A peine furent-ils partis que Châtillon approcha, non sans armes, ainsi qu'il était convenu, mais avec 1700 cavaliers, et une forte bande de soudards, sergents et archers bien armés. A la vue de ces troupes et de leur orgueilleux chef, l'amour de la patrie se ralluma, car les Brugeois commencèrent à penser quelles libertés le gouverneur leur avait déjà fait perdre. Châtillon déclarait bien qu'il voulait punir seulement ceux qui avaient pris part au pillage et à la démolition de Mâle; mais quand il traversait les rues à la tête de son armée, ses yeux lançaient des flammes, ses lèvres étaient contractées de colère, et le bruit courait dans le peuple qu'il s'était vanté de mener bientôt tous les Brugeois à la potence.

Aussi, y eut-il un chevalier français qui s'éloigna de la ville, parce qu'il ne voulait pas participer à la trahison qui se tramait. On disait en ville que les Français ne quittaient pas leurs armes, afin d'être prêts en toute circonstance à anéantir la bourgeoisie, et que les tonneaux chargés sur les chariots de l'arrière-garde, étaient remplis de cordes pour pendre les Klauwaerts. Cela faisait présager quelque malheur.

Durant la nuit, des Brugeois fidèles faisaient dire aux bannis : « Amis, si vous voulez sauver vos femmes et vos enfants, ainsi que votre foyer et vos biens, revenez aussitôt : les Français vont mettre tout à feu et à sang. »

Il ne fallait pas le leur dire deux fois. Breidel et de Conink se mirent à la tête des Flamands et les voilà partis pour Bruges.

Le Jeudi au soir, Jacques de Châtillon assista à un somptueux souper avec le chancelier Pierre Flotte et les principaux seigneurs bannerets qui l'avaient accompagné. Puis, il fit placer partout des gardes et alla se reposer, avec la pensée de satisfaire le lendemain sa vengeance. Les gardes, fatigués du long chemin, étaient à moitié endormis; mais les corps de métiers ne dormaient point. De tous côtés ils se rendirent armés à leur place désignée, et prirent toutes les dispositions nécessaires. D'autres allèrent aux remparts observer le retour des bannis.

Il faisait encore nuit quand ceux-ci arrivèrent à l'église Sainte-Croix. Là, ils tinrent conseil. Ordre fut donné à 1600 hommes d'aller se tenir à la porte Sainte-Croix, à la porte de Gand, de Sainte-Cathérine et des Maréchaux, pour empêcher les Français de fuir. Le reste fut séparé en deux bandes. La première, conduite par Breidel, gagnerait par la Speiporte la demeure de Châtillon; la seconde, sous l'ordre de de Conink, se rendit au grand marché par la porte Sainte-Croix.

Le soleil se levait, le vendredi 18 mai 1302, lorsque les hommes qui étaient sur les remparts virent approcher les Klauwaerts (partisans du Lion). Ils étaient sept mille, aussitôt les rues étaient remplies de gens des métiers. Breidel, à la tête de ses hommes, traversa les fossés comblés de la Speiporte, qui était ouverte. « Bourgeois de Bruges, » s'écria-t-il, « le moment est venu d'être braves comme l'ont été nos pères : et aujourd'hui notre commune sera libre! »

En réponse, retentit dans l'air, comme un coup de tonnerre le cri : « Flandre au Lion! Bouclier et

ami, tout Wallon est faux, tuez-les tous ! » Et comme un ouragan, les Klauwaerts armés se précipitent à travers les rues.

Pierre de Conink, à la porte Sainte-Croix, pousse trois fois le cri : « Flandre au Lion ! » Les portes furent ouvertes, les fossés des remparts comblés çà et là d'osiers et de fagots, les murs de la ville transpercés, et tous les bannis y pénétrèrent. De Conink avec sa troupe vint jusqu'à Saint-Donat et poussa jusqu'à Saint-Sauveur, tandis que Breidel vola vers Châtillon.

Schild ende Vriend ! (Bouclier et ami) sonna dans toutes les bouches flamandes. Ceux qui ne purent pas prononcer ces paroles furent saisis et assommés. Fuir était inutile. A toutes les issues, se tiennent des gardes exigeant au passage le mot du guet si difficile à prononcer pour une bouche française.

Châtillon saute à cheval et veut réunir ses troupes ; mais son cheval est tué sous lui, et il cherche avec Pierre Flotte à sauver sa vie.

Les Français, entourés d'ennemis, sans direction, étaient impuissants ; et tout ce qu'ils pouvaient faire, c'était de teindre de leur sang les rues de la ville qu'ils auraient voulu surprendre. Au marché seul on se battait, là où quelques nobles Français s'étaient ralliés sous les ordres de Gauthier de Sapignies, mais ils ne pouvaient tenir. Jusqu'aux femmes et vieillards on leur jetait des pierres du haut des toits, pendant que les bannis et les corps de métiers les terrassaient avec leurs bâtons appelés « goedendags ».

La vengeance du peuple fut terrible ; elle dura tout le jour. Plus de 1500 Français furent tués et cent prisonniers restaient aux mains des Klauwaerts.

Le soir, à dix heures, Jacques de Châtillon se sauva, méconnaissable sous la soutane de son chapelain, en compagnie de Pierre Flotte. Il leur réussit

de traverser, près de la porte des Maréchaux, les fossés du rempart qui n'étaient pas très profonds à cet endroit, mais leur domestique se noya.

Le combat du 18 mai 1302 porte le nom de « Matines brugeoises », parce qu'il a commencé au lever du soleil. Les gens de ce temps le nommèrent « le Vendredi-Saint », parce qu'il a été comme le Vendredi-Saint, le jour du salut.

La maison échevinale de Bruges obtint alors une représentation communale, favorable à la Famille légitime. Depuis ce temps, le peuple peut entendre traiter ses affaires en sa langue; les comptes de la ville sont tenus en flamand et rendus publiquement pour toute la commune.

Peu après, le roi de France vint en Flandre avec une armée de soixante mille sergents et mercenaires; mais tout ce que la noblesse de France et de Navarre possédait de brillant y avait pris place. On y voyait aussi des Seigneurs flamands qui avaient renié leur patrie et embrassé le parti des Léliarts.

L'armée des Flamands, qui était à peine forte de vingt mille hommes, était commandée par le fils du comte, Guy de Namur, et par les principaux nobles du comté, restés fidèles au Lion, et que le roi n'avait pas fait garder prisonniers.

Les deux armées se rencontrèrent dans les champs de Groeninghe, sous les remparts de Courtrai.

Le 11 juillet fut un jour de bataille effroyable. La victoire resta aux Flamands et cette bataille porte dans l'histoire le nom de « Bataille des Epérons d'or. » Les corps de métiers de Bruges en retirèrent grand honneur.

Jean de Namur, frère plus âgé de Guy de Namur, le vainqueur de Groeninghe, arriva trop tard pour prendre part à l'action. Il fut reçu comme

le représentant légitime du comte et de son fils aîné et successeur Robert de Béthune, qui étaient retenus en prison. Il vint avec les Klauwarts à Bruges en traversant Gand, et y fit son entrée solennelle le 24 Juillet. Un magnifique banquet lui fut servi de la part de la ville dans la maison de M. Pauwel de Langhemark, et des présents furent offerts à Breidel et à de Coninck.

Telle fut la fin de cette lutte populaire pour le triomphe de la cause légitime; et tels sont et demeurent Pierre de Coninck, Jean Breidel, et tous les héros de 1302, les défenseurs de la Liberté, appuyée sur la vérité et le droit.

Voilà comment les hommes du Nord ont compris et aimé la liberté! D'où leur était venu cet amour de la liberté et de la patrie?

Au XIII^e siècle, toutes les questions sociales qui préoccupent encore aujourd'hui le nôtre, étaient agitées et discutées. Alain de Lille, dans un de ses traités de morale, conseille au prince la justice :

« Mais que l'équité l'accompagne, dit-il, que la charité étouffe chez lui toute haine, qu'il connaisse la miséricorde, de peur que la cruauté ne domine dans son cœur. »

A côté d'Alain de Lille, le docteur universel, vient se placer Henri de Gand, le docteur solennel. Consulté sur un point de doctrine qui surgit encore de nos jours, il dit à ceux qui l'interrogent :

« La politique chrétienne ne saurait être ni la politique de Platon, ni la politique d'Aristote, car le christianisme a pour mission de régénérer l'homme et de le rendre à son premier état de perfection. Quelle est donc la loi véritable de la politique chrétienne? C'est la plus grande réalisation possible de la Communauté, non pas des institutions exté-

rieures et coercitives, mais par le libre mouvement de la grâce et de la charité (1). »

Une autre fois, on lui demande s'il est permis de résister à la volonté du prince, et Henri de Gand répond :

« Puisqu'il appartient aux princes de déterminer par quel moyen on peut atteindre le but qu'ils se proposent : leurs sujets doivent leur obéir en tout ce qui est nécessaire pour y réussir, parce que les princes, qu'éclaire la réunion de toutes les vertus, leur sont supérieurs par leurs lumières; mais s'il était manifeste que leurs intentions sont opposées, ils devraient les supplier de révoquer ce qu'ils ont fait, et, s'ils s'y refusent, cesser de leur obéir et les déposer de leur autorité plutôt que de la souffrir (2). »

C'est lorsque de telles doctrines étaient soulevées sur les places publiques, dans les villes populeuses de la Néerlande, qu'on importait dans ses ports les richesses recueillies dans toutes les parties du monde, des masses d'argent non travaillé, les tissus de la Phénicie et de la Chine, les ouvrages des Cyclades, les pelleteries variées qui viennent de la Hongrie, le grain qui sert à fabriquer l'écarlate, les plombs et l'étain de l'Angleterre, le cuivre rouge que produit la Pologne, les vins de Bayonne, de Bordeaux et de la Rochelle, et ceux de Bourgogne (3).

Aussi, à la vue de cette prospérité qui inondait le pays et des trésors qui s'entassaient dans les maisons de la bourgeoisie, l'ouvrier du Nord voulut-il, lui aussi, avoir sa part de cette liberté civile et commerciale qui avait rendu le patron si puissant et si riche.

(1) *Hist. de Flandre*, II. p. 317, par KERVYN DE LETTENHOVE.

(2) *Ibid.* p. 319.

(3) *Ibid.* p. 306.

Mais les plaintes de l'ouvrier, qui ne partageait pas cet état des choses, émurent le greffier de la petite ville de Damme, Jacob Van Maerlant.

A la vue de l'inégalité qui régnait entre les enfants d'une même patrie, Van Maerlant s'écrie :

« Le monde tire à sa fin, nous sommes aux jours prédits par l'apôtre. Les hommes n'aiment plus rien qu'eux-mêmes. Pourvu qu'ils possèdent des biens, ils ne s'inquiètent guère s'ils sont légitimement acquis; pourvu qu'ils s'amuse, peu leur importe que ce soit mensonge ou vérité qu'ils entendent. Pourvu que nous soyons bien parés, que nous dînions bien, que le vin ne nous manque pas, que nous soyons mollement couchés, c'est tout ce qu'il nous faut à tous, tant que nous sommes prêtres et laïcs. C'est l'égoïsme qui trône. »

Ces vers ont été écrits dans une langue qui a exalté les héros de Bruges, et pour laquelle leurs descendants luttent encore aujourd'hui.

En France, les Félibres travaillent à relever la langue provençale et à contribuer par elle au succès de la Renaissance de la Provence. Aussi, M. Fabre des Essarts dit-il :

« Nous ne tarderons pas à voir le Midi se lever, plus vivace, plus indomptable que jamais. Il est partout à l'heure qu'il est, il règne, il gouverne; et si sa belle et harmonieuse langue, la langue de Bertrand de Born et de Mistral, n'est point encore le dialecte officiel, ce n'est pas certes la faute des Félibres. »

Mais l'idiome provençal, avant d'être la langue officielle de la France, devra d'abord être la langue du peuple français, ou au moins de la grande majorité des habitants de la France. On n'impose pas une langue à un pays; une langue se forme et se transforme elle-même en vertu de lois phonétiques inhérentes à la nature humaine.

« *La pensée et la langue*, dit de Humboldt dans son *Kosmos*, la pensée et la langue sont étroitement liées entre elles. Lorsque celle-ci prête à l'expression le charme et la clarté, lorsqu'elle favorise l'exposition par sa souplesse *innée* et sa puissance de construction *organique*, et permet de définir avec précision l'ensemble des intuitions *naturelles*, la langue répand en même temps, et d'une manière presque insaisissable, son souffle vivifiant sur la richesse des pensées. Voilà pourquoi la *parole* est plus que le signe et la forme, et son influence *mystérieuse* se manifeste avec plus de puissance là où elle se produit *libre* du sein du peuple, sur le sol qui lui est propre. »

C'est ainsi que la langue d'Oc s'est transformée en langue provençale, et que la langue d'Oïl a produit le français qui, sans être issu de la langue *littéraire* de Rome, a été formé d'un idiome *populaire* romain. Cet idiome, transplanté dans les Gaules, a continué à s'y développer, et à s'y enrichir sous diverses influences, et notamment en s'appropriant des mots germaniques. La langue littéraire et la langue populaire ont vécu côte à côte jusqu'à ce que cette dernière s'éleva enfin, dans un de ses nombreux dialectes, au rang de langue littéraire, dépossédant peu à peu le latin, sans détruire les dialectes particuliers du peuple (1).

Ces dialectes ont survécu en France avec les populations qui les parlent encore, et le temps a mêlé toutes les populations, a dit M. Thiers. Avec d'anciens Gaulois, avec des Bourguignons, des Franks, des Saxons, des Provenceaux, des Basques, des Catalans, il a fait le Français. Les nationalités consistent aujourd'hui dans le caractère des peuples; elles sont ce que le temps a fait d'eux, en les faisant vivre pendant des siècles les uns avec les autres,

(1) OETKER, *De Vlaemsche Taelstrijd*.

en leur inspirant les mêmes goûts, en les faisant traverser les mêmes vicissitudes, en leur donnant, pendant des siècles, les mêmes joies et les mêmes douleurs.

Cependant le feld-maréchal de Moltke, dont les œuvres militaires viennent de paraître, dit ceci dans son premier volume :

« Au point de vue national, les frontières naturelles des nations sont marquées par la langue. »

Mais, dit un autre allemand, l'histoire nous apprend qu'il existe encore d'autres liens politiques. La communauté des destinées, l'unité de religion, et surtout la conformité des intérêts, ont contribué à la formation d'associations politiques durables entre les nationalités; nous savons au contraire, que l'unité ou la parenté de langage n'a pas toujours su préserver de la guerre et d'une séparation. Les Pays-Bas et la Suisse allemande se sont détachés de l'Empire germanique; l'Amérique du Nord s'est séparée de l'Angleterre, dont elle parle la langue; tandis que dans l'Archipel indien, vingt millions de Malais sont soumis au gouvernement néerlandais établi à Batavia, et qu'en Belgique, Flamands et Wallons vivent en paix sous le même sceptre.

Si les Félibres de Provence veulent travailler à substituer leur idiome à la langue officielle de la France, qu'ils se rappellent ces paroles d'Oetker :

« La langue d'un peuple n'est pas chose indifférente, arbitraire, ou de hasard; elle est liée intimement à son existence et à toute sa personnalité, et l'on ne peut y toucher sans causer un préjudice grave à sa situation morale. L'on ne peut à son gré changer de langue comme on le ferait d'un vêtement. La langue se développe avec le peuple comme l'écorce avec l'arbre; ôtez à l'arbre son écorce et le tronc périt. Peut-être servira-t-il encore comme instrument ou comme bois de construction, mais sa vie ne réparaitra plus. »

D'ailleurs, le provençal a assez de ressemblance, dans le ciel et sur la terre, avec l'Italie d'où est venu le latin, pour ne pas devoir subir de nouvelles modifications, qui lui feraient perdre sa physionomie provençale. Il ne saurait suivre le latin sur les bords de la Loire, ni pénétrer avec lui dans l'Ouest et dans le Nord.

« Le provençal, » dit le savant philologue Littré, « le provençal lui-même est empêché par la nature des choses de se propager dans les contrées qui ne sont pas siennes, et avec lesquelles il n'aurait ni harmonie ni sympathie (1). »

Enfin, M. Fabre des Essarts termine son article de la *Revue internationale* en ces termes :

« En résumé, et pour conclure, il existe en France deux groupements ethniques nettement tranchés : les hommes du Nord et les hommes du Midi. Les uns patients, froids, pensifs, cantonnés, dans un étroit individualisme, rebelles aux choses révolutionnaires, maigres, anémiques, avec des yeux bleus et peu de cheveux ; les autres tourmentés de la hâte de vivre, exubérants, marchant en bataillon serré, féconds en ressources, politiciens madrés, gras, sanguins, avec des yeux noirs et beaucoup de cheveux. Les seconds, impatientes de tout joug despotique, les premiers tolérant volontiers le césarisme. Nulle fusion possible de ceux-ci avec ceux-là. Il arrivera à ces pauvres gringalets du Nord ce qui arrive aux tribus sauvages de l'Amérique, auprès desquelles viennent s'établir les Européens. Les colosses du Midi draineront vers eux toutes les sèves vitales de ces malheureux, tout ce qui leur reste de sang, et cela sans secousse, sans violence, par simple contact, en vertu de cette loi mystérieuse des choses, dont le vampirisme est le symbole hermétique. »

Nous ignorons sur quels faits cette conclusion est basée ; mais il nous sera permis de citer des

(1) *Histoire de la langue française*, t. II, p. 95 et suiv.

hommes du Nord, qui ont porté des noms honorés en France. Ces noms, nous les emprunterons à la Flandre, à l'Artois, à la Picardie, et à toutes les époques de l'histoire de ces provinces du Nord :

Onzième siècle. — PIERRE L'HERMITE, prédicateur de la première croisade.

Douzième siècle. — GODEFROY DE BOUILLON et son frère BAUDOUIN, premiers rois de Jerusalem. — GODEFROY DE S.-OMER, l'un des fondateurs de l'ordre des Templiers en 1118. — CONON et MAXIMILIEN DE BÉTHUNE, trouvères.

Treizième siècle. — GAUTHIER D'ARRAS et ADAM DE LA HALLE, trouvères. — LAMBERT D'ARDRES, historien. — BAUDOUIN IX, comte de Flandre, organisateur de la quatrième croisade. — JEANNE DE FLANDRE disputa à Jeanne de Penthievre le duché de Bretagne.

Quatorzième siècle. — Le Cardinal LEMOINE, fondateur à Paris du collège de son nom. — Le chroniqueur FROIS-SART. — JEAN BURIDAN, théologien. — EVRARD DE BÉTHUNE, grammairien. — EUSTACHE DE SAINT-PIERRE, JEAN D'AIRE, JACQUES ET PIERRE DE WISSART, bourgeois de Calais célèbres par leur dévouement.

Quinzième siècle. — MONSTRELET et COMINES, chroniqueurs. — JEAN MOLINET, poète et chroniqueur. — LOUIS DE LUXEMBOURG, connétable de Saint-Pol. — OUDART DU BIEZ, maréchal de France. — PIERRE DE FÉNIN, prévôt, auteur de Mémoires de son temps.

Seizième siècle. — JEAN DE BOLOGNE, sculpteur, — GÉRARD VAN MECKEREN, vice-amiral de Flandre. — JEANNE MAILLOTTE, qui défend Lille contre les *Hurlus*. — SIMON OGIER, poète latin; SALIUS PANAGE, poète latin; JEAN HENDRICQ, historien, né à St-Omer. — FRANÇOIS BAUDUIN, jurisconsulte. — CHARLES DE LÉCLUSE, médecin et naturaliste. — NICOLAS GOSSON, commentateur des coutumes d'Artois. — JACQUES et PHILIPPE MEYER, annalistes. — GUILLAUME DE RIVIÈRE, célèbre imprimeur. — FR. VATABLE, savant hébraïsant. — FERNEL, célèbre médecin.

Dix-septième siècle. — JEAN BART. — ANTOINE WATTEAU, peintre. — GEORGES MARÉCHAL, 1^{er} chirurgien de Louis XIV. — ANTOINE DE BALINGHEM, orateur et écrivain. — JACQUES MALBRANCQ, historien. — ARNAUD DE VUEZ, peintre. — VOITURE, poète. — NICOLAS SANSON, géographe. — DUCANGE, auteur du *Glossarium mediae et infimae latinitatis*.

Dix-huitième siècle. — La tragédienne CLAIRON. — Madame d'EPINAY, écrivain. — Le Général DUMOURIEZ. — MERLIN DE DOUAI, jurisconsulte. — Le Maréchal MORTIER. — HENNEBERT, historien. — MONSIGNY, compositeur. — BAERT, historien. — SAINT-AMOUR, député. — TAVIEL, général d'artillerie. — PARENT-RÉAL, député. — DE LA PLACE, écrivain. — PIGAULT-LEBRUN, romancier. — PALISOT DE BEAUVOIS, naturaliste. — LAMOURETTE, évêque. — GALLAND, orientaliste. — Le Maréchal d'ESTRÉES. — DOM BQUQUET, bénédictin. — GRESSET, poète. — DE WAILLY. — LHOMOND. — PARMENTIER. — Général VANDAMME.

Dix-neuvième siècle. — M^{lle} DUCHESNOIS, célèbre tragédienne. — Madame DESBORDES VALMORE, poète. — BRA et CARPEAUX, ELSCHOEKT, sculpteurs. — WALLON, historien. — DE SAULCY, orientaliste. — GUSTAVE NADAUD, poète lyrique. — Le Cardinal DESPREZ. — Le R. Père FÉLIX. — MARTEL, Président du Sénat. — RIBOT, ministre des affaires étrangères. — FERRIER, Pair de France. — FOURNIER, commissaire-général de la marine, conseiller d'Etat. — VERRONST, du conservatoire de Paris. — Général DEWULF. — DAUNOU, historien, — FRÉDÉRIC SAUVAGE. — SAINTE-BEUVE. — MARIETTE, Egyptologue. — DELAMBRE, astronome. — LE SUEUR, compositeur. — LANGLÈS, orientaliste. — DUMÉRIL, médecin. — MILLEVOYE, poète. — Les Généraux FOY, FRIANT, DOMONT, BOUBERS. — BERVILLE, écrivain. — PONGERVILLE, poète. — DEMARQUAY, chirurgien.

Tout ce monde n'est pas né au chaud pays du soleil ni au milieu des fleurs odorantes du midi, mais il a vu le jour là-bas, sous un ciel gris, où, pendant des mois, le soleil n'a pas de rayons, où la terre se couvre de brouillards, de frimas, de givre, de neige et de silence. Le temps alors est dur aux pauvres gens, et cependant nous osons espérer que les hommes du Nord, en se remémorant les noms de ceux qui ont jeté quelque lustre sur leur pays, conserveront toujours assez de sève vitale et de valeur intellectuelle pour ne pas mériter d'être un jour assimilés aux Caraïbes des Antilles.

Quant au livre que nous publions aujourd'hui, il est écrit, non pas pour solliciter une place prépon-

dérante en faveur de la langue flamande en France, mais pour montrer que cette langue peut aider à l'étude de l'Anglais et de l'Allemand, dont la connaissance est exigée en France, pour l'obtention de certains brevets ou diplômes, et pour l'admission aux écoles spéciales de l'Etat; enfin à déchiffrer les archives flamandes de la France, et à posséder le Suédois, le Danois et les autres langues d'origine germanique. •





LES SAXONS EN GAULE

I

LORSQUE des peuplades de race gothique ou germanique se liguèrent et vinrent en Gaule combattre les légions romaines, des Saxons s'y établirent sur les côtes maritimes du Nord et de l'Ouest. Ce littoral reçut de là le nom de *littus saxonicum*, littoral saxon. Ce nom lui fut donné dans la Notice des dignités de l'Empire d'Occident, laquelle place le *littus saxonicum* dans la seconde Belgique vers l'Armorique, *tractus armoricanus*, aujourd'hui la Bretagne.

La langue que parlaient les Saxons était la même que celle des autres peuplades germaniques; on l'appelait le *dietsch*, en latin *lingua teutonica*, *theotisca*, *theudisca*, *dacisca*, *verbum saxonicum*, qu'on a traduit en français par « thiois, théotisque, saxon ».

Ce vieux *Dietsch* était donc primitivement la langue unique de toutes les peuplades germaniques, qui, dans la suite des temps, se sont divisées en quatre groupes principaux : le gothique, le scandinave, le haut-allemand et le bas-allemand.

Le groupe bas-allemand s'est à son tour subdivisé et a produit des langues nouvelles, qu'on a appelées :

le saxon, le frison, l'anglo-saxon qui est devenu le père de l'anglais, et le vieux-saxon d'où sont sortis le plat-allemand ou *platt-deutsch*, et le néerlandais qui comprend le hollandais et le flamand.

Le vieux-saxon était cantonné entre le Rhin et l'Elbe; c'est de là qu'il a été porté en Gaule et dans l'île de Bretagne. Cette vieille langue s'est modifiée plus tard et a fini par devenir en France le flamand.

Van Maerlant, qui écrivait au XIII^e siècle et qu'on a surnommé le père des poètes flamands, appelait encore sa langue *Dietsch* :

Ende om dat ic Vlaminc ben
Met goeden herte biddic hen
Die dit *dietsche* sullen lesen
Dat sy mins genadich wesen.

(Et parce que je suis flamand, je prie de bon cœur ceux qui liront ce Dietsch, (ce thiois), d'être indulgents pour moi.)

Dietsch signifie langue par excellence, la langue du peuple, car anciennement le mot *diet* était synonyme du mot *peuple*, comme on peut le voir dans le dictionnaire *Etymologicum teutonicæ linguæ*, et dans plusieurs vers du même Van Maerlant :

Doe begonste dat gemeene *Diet*
Dat met hem vut Egypten sciet.

(Alors commença le commun peuple à sortir d'Egypte avec lui.)

Et ailleurs :

Dat vervatene *juetsche diet*.
. (le peuple juif)

Louis Van Velthem et Melis Stoke l'ont aussi employé dans le même sens, l'un dans son « Miroir historique » (*Spiegel-historiael*); le second, dans sa « Chronique rimée » (*Rymkronyck*).

Ende oec mede al 't gevecht
Dat in sinen tiden geschieden
Van allen landen, van allen *dieden*.

(LODEW. VAN VELTHEM, *Spieg. hist.* I. D. I. h. p. 3.)

(Et toutes les batailles qui se livrèrent en son temps entre les peuples de toutes les contrées.)

Want Wilibrod ende Welfram
Ende ander volc dat met hem quam
Bekeerde dat vriessche *Diet*.

(MELIS STROKE, *Rymkronyk*, I. B. v. 183.)

(Willebrod, Wilfram et leurs compagnons convertirent le peuple frison.)

Le mot *diet* se retrouve encore aujourd'hui dans le français « diète », qui signifie une assemblée politique, où se discutent les affaires publiques du peuple. On dit la diète d'Augsbourg, la diète de Worms, la diète de Nuremberg, etc.

Le *Dietsch*, parlé primitivement dans la Dacie, la Mésie, la Pannonie et la Germanie, est resté, sur les côtes maritimes du nord et de l'ouest de la Gaule, une langue aux douces flexions; tandis que dans les montagnes de la Germanie, il acquit une accentuation plus rude. Cette différence de langage, née de la différence des climats, a fait donner des noms divers aux dialectes parlés depuis Gravelines jusqu'à Kœnigsbergh, et depuis Flensburg jusque dans le Hartz. Mais on continua de se servir du mot Thiois ou *Dietsch* pour désigner la langue d'où ces dialectes étaient sortis.

On lit dans la vie de St Remy, manuscrit de la Bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles, n° 188, vers 2943 :

Toringe estoit adonc nommée
La terre, qui or est nommée
Tiesch terre

La Thuringe était donc qualifiée de terre thioise; le programme d'un Concours de poésie offert en 1498 par une société d'arbalétriers de Gand, porta que les concurrents devaient écrire en langue *thioise*, et l'empereur Maximilien 1^{er} écrivit à sa fille Marguerite : « ayes pour recommandé que l'archiduc Charles « apprende bientost la *thiois*. »

Les allemands Morhoff (1), Mollerus (2), Wiarda (3), Kinderling (4), et Adelung (5) ont rendu cette justice à la langue flamande, qu'elle a conservé le plus de mots ayant la forme ancienne du vieux *dietsch*. Le *hochdeutsch* ou haut-allemand, disent-ils, est plutôt une langue littéraire moderne; le néerlandais ou bas-allemand, (que nous appelons le flamand en France), a peu vieilli et s'est le moins éloigné de l'ancien saxon, de l'anglo-saxon et de l'ancien frank.

II

Au quatrième siècle Ammien Marcellin (27,8) dit que les Saxons, voisins des Franks, mettaient tout à feu et à sang sur les côtes de la Gaule : « Galli-
« canos vero tractus Franci et Saxones iisdem confi-
« nes, quo quisque erumpere potuit, terra vel mari,
« prædis acerbis incendiisque et captivorum funeribus
« hominum violabant. » Eutrope (IX, 13) rapporte que Carausius, se trouvant à Boulogne, accepta la mission de pacifier cette contrée.

Les Saxons envahirent alors la grande Bretagne.

(1) *Unterricht von der teutsche Sprache*, bl. 255.

(2) JEAN MOLLERII, *Idag. ad histor. chersonesii umbricæ*, C. III, § II.

(3) *Geschichte der Friesische Sprache*, p. 37.

(4) *Geschichte der Niedersaksische Sprache*, p. 33.

(5) *Magasin für die deutsche Sprache*, II. B. I. St. bl. 97.

Cette invasion se fit à diverses époques, d'abord sous la direction d'Hengist et Horsa.

Camden (p. 67) croit que Hengist était parti de la Gaule, ou sorti soit de la Frise, soit du pays des Bataves, et que c'est lui qui a bâti la forteresse de Leyde : « Quem Hengistus ex Bataviâ sive Hollandiâ « soluisse, et arcem illam Lugduni Batavorum, sive « Leidæ construxisse, testantur Batavorum annales. » Van Maerlant fait partir Hengist de la Gaule (*Spiegel hist.* IV, p. 149) et Sidoine Apollinaire dit (*Paneg. Avilo*, 369-371) :

Quin et Armoricus pira'um Saxona tractus
Sperabat, cui pelle salum sulcare Britannum
Ludus et assuto glaucum mare findere lembo.

Au cinquième siècle, de nouveaux Saxons s'établissent sur le rivage de l'Océan : « Saxones, gentem in « Oceani littoribus et paludibus sitam, virtute atque « agilitate terribilem, dit Orose, (lib. VII). » Ce sont des fugitifs qui dans leur langue s'appelleront *Flemings*, du nom saxon *flema*, *flyma*, fugitif, banni.

Puis, en 477, les Saxons, sous la conduite d'Ella, abordent les côtes bretonnes où ils fondèrent le royaume de Sussex, ou des Saxons du Sud. En 495, sous la conduite de Cordic, ils entrèrent dans le Hampshire et y fondèrent le royaume de Wessex ou des Saxons occidentaux; en 530, ils se fixèrent à l'est, c'est-à-dire dans cette partie de l'île, qui fut appelée Essex, ou des Saxons, de l'Est. Delà, ils s'étendirent du côté de Middlesex, ou des Saxons du milieu, dans la partie méridionale d'Herfordshire.

Bède-le-Vénérable enseigne aussi, dans son histoire ecclésiastique, I, 15, que les îles de Kent et de Wigt furent peuplées de Saxons, qu'on appelait des Jutes ou Goths : « De Jutarum origine sunt

« Cantuarii et Vectuarii, hoc est ea gens, quæ Vectam
 « tenet insulam, et ea, quæ usque hodiè in provin-
 « ciâ occidentalium Saxonum Jutarum natio nomina-
 « batur posita contrâ ipsam insulam Vectam. »

En France, selon Grégoire de Tours, II, 18, les Saxons poussèrent jusqu'à la Loire et l'Anjou; ils ne gagnèrent pas le Sud de la France, ils se tinrent principalement sur les côtes septentrionales et occidentales de la Gaule (ch. 36). Il parle encore (v. 27) de Saxons qui étaient fixés à Bayeux, *Saxones Bajocassini*, et l'on voit, dans la *Notitia utriusque imperii*, que des Suèves furent aussi transférés à Bayeux : « Præfectus Laetorum Batavorum et gentium Suevorum Bajocas et Constantiæ Lugdunensis secundæ. » Ces Suèves créèrent probablement des relations avec les Saxons du Nord.

A propos de l'installation d'Omer comme évêque de Théroutane, Iperius nous dit, dans sa chronique de Sithiu (*opud Dom, mart. Nov. Thes. t. 3*), que ce saint homme appela près de lui ses trois anciens compagnons de l'abbaye de Luxeuil, Bertin, Mommelin et Ebertram, non pas seulement à cause de son affection pour Bertin, mais encore parce que ces trois religieux, étant d'origine saxonne, savaient bien la langue du pays qu'il leur donnait la mission d'évangéliser : « tàm amore ipsius sancti, quàm quia patriam linguam, utpotè teutonicam, benè sciebant. »

St-Omer et St-Bertin étaient compatriotes; tous les deux étaient venus de Constance, non loin du Rhin. La langue des Audomarois et de leurs voisins était donc le thiois ou le Saxon, et les noms que porte un grand nombre de villages du Pas-de-Calais ont été pris dans cette langue.

Saint Eloi, évêque de Noyon et de Tournay, parcourant en 646 les dunes où se trouve Dunkerque, y

prêcha en langue saxonne : « Ad vos simplici et rustici cano utenter eloquio convertemur (1). »

Baudemont, moine d'Elnon, aujourd'hui dans le département du Nord, dit aussi, dans la vie de St Amand, que ce saint s'énonçait en idiome rustique et populaire, quand il parcourait les rives de la Lys : « Rustico ac plebeo sermone, propter exemplum et imitationem, memoriae, contempta verecundiâ, tradere curabo (2). »

Après la mort de St Eloi, Saint Momelin, qui s'était établi sur la rivière d'Aa, fut élu à la place de cet évêque, non seulement à cause de ses éminentes vertus, mais encore à cause de sa connaissance de la langue thioise : « Cujus in loco famâ bonorum operum, quia praevalebat non tantum in teutonicâ sed etiam in romanâ linguâ Lotharii regis III, ad aures usque parveniente, praefatus Mummolinus ad pastoralis regiminis curam subrogatus est episcopus (3). »

Les Anglo-Saxons Willembrod et Winoc prêchent l'Evangile en leur langue, le premier, auprès d'un havre qui prend d'abord le nom du saint missionnaire, et plus tard celui de Graveninge, ou Gravelines; le second, sur la verte colline du Groenberg, qui devint Bergues. Ces deux villes appartiennent aujourd'hui à la Flandre française.

Un siècle après, la langue des Saxons était déjà parlée en Normandie, car un religieux de St Wandrille, au pays de Caux, écrivait à un de ses amis qui venait de recevoir une mission du pape Boniface : « Memento saxonicum verbum :

(1) Tom. I, in *Bibl. patrum*.

(2) *Acta Sancti. Belgu.* IV. 245.

(3) *Idem*, 413.

Ost dead lata domæ
Foreldit sigi
Sitha gahuem
Suurlit thiana. »

(Un peuple est-il ruiné, abandonnez ses maisons; ses affaires sont-elles prospères, soyez là promptement pour servir les gens.)

Mais le religieux ajoute aussitôt : Ce n'est pas que je vous attribue un pareil sentiment : *Sed tamen tale quid in te haud scio*, etc. (1).

En 730, un moine de Fontenelle, Paschase, disciple d'Adelard, abbé de Corbie, en Picardie, dit en parlant de son supérieur, qu'il était aussi éloquent en thiois, qu'en latin et en roman : « Quem « si vulgò audisses, dulciffuus emanabat, si verò idem « barbara quam teutiscam dicunt, linguâ loqueretur, « præeminebat charitatis eloquio; quod si latinè jam « alterius, præ aviditate dulcoris, non erat spiritus (2). » Ce passage prouve qu'à cette époque une troisième langue avait déjà pris naissance, la langue romane. Aussi voit-on les prêtres, suivant les prescriptions d'un décret du concile de Rheims, prêcher en latin pour les clercs, en langue rustique romane pour le peuple, en idiome thiois pour les personnes d'origine saxonne ou franque.

En 812, la ligne de démarcation entre le roman et le thiois était tellement prononcée, que le concile de Tours ordonna que les évêques traduisissent leurs instructions, les uns, en thiois pour les églises du côté de la mer germanique; les autres, en roman pour celles du pays de France.

(1) DESROCHES, Expl. d'une lettre difficile. *Mém. de l'Académie de Bruxelles*, 1, 509.

(2) SURIUS, t. 1. 2 janv. — RAOUX, *Orig. des lang. wallonne et flamande*.

Louis-le-Débonnaire fit mettre la Bible en vers thiois, et Charles-le-Chauve envoya des moines de Ferrières à Pruym, pour se familiariser avec la langue germanique (1).

En 851, le concile d'Arles exigea que les prières et les homélies fussent traduites en roman et en thiois, afin que tout le monde pût les comprendre : « Et easdem homelias quisque transferre studeat in « romanam ac theodiscam, quo facilius cuncti possint « intelligere quæ dicuntur. »

C'est à Strasbourg, à cette fameuse cérémonie de la prestation du serment de coalition des rois de France et de Germanie contre Lothaire, qu'apparaît de la manière la plus solennelle et la plus officielle, la distinction des deux idiomes régnant en France. Mais cette distinction ne dura pas longtemps. En 876, la langue thioise commença de se retirer devant sa rivale, la romane : « Lingua teutonica, » dit Ferri de Locre, d'après Du Tillet, dans son *Chronicon belgicum*, « quæ abs Pharamundi « regis ætate in Gallias penetrarat, sensim pedem « refert, atque infrà Flandriæ terminos sese continere « jubetur. »

Lorsque Rolf ou Rollon, à qui Charles-le-Chauve avait cédé le duché de Normandie pour avoir la paix avec les Normands, se présentait devant le roi de France, il prononça ces mots thiois « *By got* », qui sont restés dans la langue flamande et qui signifient : « Par Dieu ». Le monarque et ses courtisans pour qui ces paroles n'étaient plus intelligibles, se prirent à rire. Charles et Rollon ne purent s'expliquer qu'au moyen d'un interprète (2).

(1) CHATEAUBRIAND. *Etud. hist.*

(2) Dom BOUQUET, VIII, p. 316. — REIFFENBERG, *Introd. à la Chron. de Phil. Mouskes*. CX.

Dans cette province de Normandie, il y avait un « pagus », qu'une vieille chronique, comprise dans les *Monum. germanica de Pertz*, III, 426, ann. 853, désigne sous le nom de *Otlingua saxonica*. Ce pagus devait être situé dans les environs de Bayeux et on y parlait la vieille (*ot*) langue saxonne (1).

A Bayeux même, la langue saxonne était plus usitée que la romane; c'est ce que Dudon enseigne, liv. III *ap. Duchesne* p. 112 : « Bajocaccensis (civitas) « fruitur frequentius daciscâ linguâ quam romanâ (2). »

Je sais que des auteurs ont traduit « dacisca lingua, » par langue danoise, mais Rask démontre dans sa grammaire anglo-saxonne, que le saxon s'éloigne tout-à-fait du danois et des autres dialectes scandinaves, et qu'il se rapproche au contraire du teutonique.

(1) *Ot*, vieux, en flamand *oud*, en allemand *alt*.


(2) Grégoire de Tours, V, 27, mentionne les Saxons de Bayeux; *Saxones bajocassini*.





LA LANGUE FLAMANDE ET SON INFLUENCE

I

A connaissance du thiois et du roman conduisait encore, au XI^e siècle, aux dignités ecclésiastiques, d'après le spicilége d'Achery II, 674 : « Idoneus illis videbatur ad regendam abbatiam, quoniam theutonicâ et gualicanâ linguâ expeditus, liberalibus artibus egregiè eruditus, in prosâ et versu, nulli esset, suo tempore, secundus dulci et altissimâ sonorus vocalitate. »

La politique s'empara même de la question des langues. Lorsque Richilde prit les rênes du comté de Flandre, au nom de son fils Arnoul, encore mineur, elle excluait de son conseil les Flamands, qui ne parlaient que le thiois, et admettait les Wallons, qui ne parlaient que le roman et haïssaient les Flamands (1). Originnaire du Hainaut, fille de Raginer de Mons et veuve de Baudouin de Mons (2), cette princesse accablait le peuple flamand d'exactions, de tailles, de charges et surtout de cet odieux impôt, connu sous le nom de *Balfaert*.

(1) *Chron. flam.* publiée par BLOMMAERT et SERRURE.

(2) MEY. *Rer. Fland.* T. X, pag. 48, in-4° Bruges, 1843.

Richilde avait pris pour ministres les Sires de Coucy et de Mailly, deux barons de Vermandois, qui livrèrent aux flammes la ville de Messines, et au bourreau Jean de Gavre, avec soixante-trois bourgeois d'Ypres.

Les Flamands irrités, exaspérés, firent appel au patriotisme de Robert le Frison, à sa haine contre les Wallons. A cette nouvelle, Richilde réclama du secours du roi de France, et lui offrit quatre mille livres d'or. « Por paier l'avoir qu'ele avoit proumis au roi, la contesse Rikeut despoilloit et desreuboit les eglises et foursenoit encontre le clergiet et encontre tout le peuple (1). »

Robert vient assiéger sa belle-sœur dans son château de Buc, d'où elle s'enfuit en toute hâte vers Amiens. Là, elle presse la France d'armer, attire dans son parti le comte Eustache de Boulogne, et promet sa main à Guillaume de Normandie, fils d'Osbern.

Vainqueur à Lille, le Frison alla prendre possession à Mont-Cassel, son armée s'y grossit des milices de Gand, de Vive-St-Eloi, de Coekelaere, de Bergues, de Furnes, de Cassel, de tout ce que la Flandre avait de courage et de dévouement au service de son indépendance.

L'armée de Philippe de France s'avancait du côté du midi et de l'occident. Elle était composée des milices d'Artois, de Cambrésis, de Tournésis, de Valenciennes, d'Ostrevant, de Mons, de Nivelles, de St Omer, de Boulogne, d'Hesdin, d'Aubigny, de Gavre, d'Audenarde, des évêques de Laon et de Beauvais, de Normandie, de Poitou, de Bourgogne, de Berry, de Nevers, de Limoges, de Chartres, de

(1) *Li Cronikes des contes de Flandres*. Edit. in-4°. Bruges 1849.

Sens, d'Etampes, d'Orléans, de Querchy, de Montaignu, de Senlis, de tous les Wallons coalisés pour ruiner l'envahissante monarchie des Comtes de Flandre.

Toute cette troupe arriva en désordre, le 21 février 1071, à Bavinchove, au pied de Mont-Cassel.

Le lendemain, avant les premières clartés du jour et le signal du combat, les soldats de Robert « armés non mie tant seulement d'armes de fier, mais des armes de la foi, se fléchissoient à terre et prioient Dieu et atendoient la vie et la deseure, et por chou k'il ne devoient combattre à si poi de gent contre le roi terrein, kirkièrent-il lor cause au roi del ciel (1). » Ensuite Robert range ses gens en bataille. Il met la cavalerie aux deux aîles du corps d'armée; au front, l'infanterie légère et les archers; après ceux-ci, les Allemands et les Saxons qui l'avaient accompagné de Saxe; quant à lui, il se tient à l'aîle droite. Alors les Flamands se précipitent avec une ardeur irrésistible du sommet de leur montagne et se jettent sur les Français étonnés de l'audace de cette poignée d'hommes.

On se battit avec acharnement de part et d'autre, surtout à l'aîle gauche.

Robert se porta de ce côté avec les plus braves des siens, et mit en déroute les Français. Il fut si ardent à les poursuivre qu'il devança de beaucoup ses compagnons et les perdit de vue. Le voyant seul, les fuyards font tout-à-coup volte-face, l'entourent et l'arrêtent. Le comte de Boulogne s'empare du Frison en un endroit nommé *Smedelinge*, suivant la Chronique de St Pierre de Gand, et situé à une lieue de Cassel. Il le conduisait prisonnier au château

(1) *Crónikes des Contes de Flandres.*

de S^t Omer, quand il fut rejoint par les Flamands qui venaient de tuer le Normand d'Osbern, avec le jeune comte Arnoul, et pourchassaient Richilde avec ses gardes vers les bruyères de Sithiu. Les Flamands se jetèrent dans S^t Omer en même temps qu'Eustache, délivrèrent leur chef et le rendirent à la liberté.

Depuis cette bataille, qui dura tout le jour, jusqu'au coucher du soleil, et dans laquelle périrent quarante mille hommes, le roi de France reconnut Robert-le-Frison pour Comte de Flandre et reçut son hommage.

La nationalité flamande avait obtenu un nouveau triomphe à la journée de Bavichove.

II

Puisque la différence de langage engendrait de pareilles dissensions, on comprend que les ordres religieux continuaient d'étudier le thiois et le roman. En 1099, un évêque de Théroutanne fut élu, parce qu'il savait parfaitement le latin, le roman et le thiois : « *linguâ latinâ, romanâ et theutonicâ ad primè eruditum* (1) ». En 1124, un abbé de Saint-Bertin, nommé Jean, fut élu parce qu'il était disert dans la langue thioise : « *Quemdam Johannem, personam honorabilem, lingua theutonica disertum* (2) ».

Aussi, dès le neuvième siècle, on eut l'habitude à S^t Omer de faire les publications pour le peuple en français et en flamand « *in idiomatibus gallico et flamingo* (3) ». Au XIII^e siècle, il y avait à Andres, aujourd'hui dans le canton de Guines, il y avait une

(1) *Cartul. Sithiense*, p. 290.

(2) *Ibid.* p. 266.

(3) *Mémoires des Antiquaires de la Morinée*. T. 9, 2^e partie, p. 106.

abbaye dont Guillaume d'Andres écrivit la chronique en 1229. Nous voyons dans ce document, que lorsque cet abbé se trouvait à une assemblée tenue à Charroux, il y déclara que les affaires, déferées à la Cour de cette abbaye, étaient toujours discutées en flamand : « Ex consuetudine quoque patriæ nostræ, in curiâ nostrâ, per singulas quindenas, humanas leges, et judicia mundana constat exerceri quæ omnia non, nisi flandrensi idiomate, discuti debent et terminari (1) ».

Les dignités du monastère d'Andres avaient été confiées à des religieux de la maison-mère de Charroux, et comme ceux-ci ne parlaient que le roman, ils étaient mal vus au couvent d'Andres par ceux qui étaient originaires du pays et ne parlaient que le flamand. Pour ces derniers, les moines de Charroux étaient des étrangers : « Utpotè qui propter linguarum dissonantiam eis videbantur alieni (2) ».

Lambert d'Ardres, qui a été le contemporain de Guillaume d'Andres, parle aussi de la langue thioise ou flamande, en usage aux environs de Calais, à Calais même et dans le nord du Boulonnais; il cite des noms de lieux comme *Sangate*, trou dans le sable, *Witsant*, sable blanc, et les nombreux villages dont les noms, finissant en *hove*, *bron*, *dal*, *holt*, *kerke*, *broek*, *berg*, *velt*, *ghem*, *hem* ou *hen*, sont la preuve de leur origine teutonique ou thioise. La coutume d'Ardres donnait, encore au XVI^e siècle, le droit pour les baillis et les échevins de renouveler leur loi en vertu de son article 5, et de rendre en même temps leurs jugements « en flamencq en la manière accoutumée ». Durant le même siècle, les magistrats de St Omer rendaient également leurs sentences en *languaige flamang*, conformément à l'article 7 de la

(1) *Chronicon Andrense*, Specileg. Achery, t. IX.

(2) Ibid.

coutume de cette ville, qui possédait aussi une vieille institution flamande, nommée, comme celle de Cassel, *vierschacere*, assemblée composée de quatre magistrats, se transportant à la campagne, au milieu de leurs justiciables pour rendre la justice. Beaucoup de rues et d'habitants de St Omer portaient des noms flamands; en 1586, il s'y trouvait un fondeur de cloches, qui s'appelait *Zewyn*, et ce ne fut qu'en 1593, que les magistrats de St Omer cessèrent de prononcer leurs sentences en flamand.

A quelque distance de St Omer, vers Bourbourg se trouvait le pays de l'Angle, dont la coutume écrite en français était remplie de mots flamands, et dont les échevins rédigeaient en 1457 des actes authentiques en flamand.

Un jour ces échevins avaient contesté au curé de St Nicolas, paroisse enclavée dans le pays de l'Angle, un empiètement sur leur juridiction. Comme le curé ne paraissait pas disposé à tenir compte de leurs observations, et voulait au contraire faire exécuter le mandat qu'il avait reçu, le bailli pour l'arrêter lui dit : « *Je appelleré van iou, ende van iou moengheté* ». (J'appellerai de vous et de votre pouvoir.)

La conversation entre le curé et le bailli avait donc eu lieu en langue flamande, mais modifiée déjà par le français.

En 1467, le Seigneur de Halewyn, qui était au service du duc de Bourgogne, s'adressa aussi en flamand aux religieux du couvent de Syennes, et même à la fin du seizième siècle, dans la ville de Lille, les affaires des particuliers étaient encore traitées en flamand (1).

(1) Dans mon livre sur *les Flamands de France*, j'ai signalé, en 1851, un document précieux écrit en flamand; c'est le règlement du marché d'Hazebrouck, promulgué par les échevins et l'amman de la ville en 1336, le lundi après la Saint-André.



LE SAXON EN PICARDIE ET EN NORMANDIE

SI nous remontons maintenant de la Flandre et de l'Artois en Picardie, nous trouvons dans cette province des noms de lieux qui accusent une origine saxonne, et qui permettent de croire que le saxon ou le thiois a été parlé, au moins dans le Ponthieu entre la Canche et l'Authie. Rutpert, un moine du X^e siècle, a composé en cette langue un chant en l'honneur de S^t Gall, pour être chanté par le peuple, et un moine de Corbie, nommé Ekkchard, l'a traduit en latin pour être chanté dans son couvent : « Ratpertus, dit Mazierus, (de viris illustribus Sancti Galli, lib. X. cap. XXV), composuit rhytmice, linguâ tamen germanicâ, vitam Sancti Galli et publicè in ecclesiâ decantandam populo dedit. » (*Journal des savants*, année 1844, p. 19.)

Un autre abbé de Corbie, S^t Adelhard, prêchait aussi en thiois et en latin : « Quem si vulgò audisses, dulcifluus emanabat, si verò idem barbarâ, quàm teutiscam dicunt, linguâ loqueretur, præminebat charitatis eloquio; quod si latinè jàm alterius, præaviditate dulcoris, non erat Spiritûs. » (BOLLANDISTES, *act. Sanct.* 2 Januar.)

Devant cette persistance de la langue thioise,

les conciles de Tours et de Rheims ont recommandé aux évêques de traduire les homélies en thiois ou en roman : « In rusticam romanam linguam aut theotiscam. »

La langue saxonne ou thioise a donc été parlée en Picardie; elle l'a été aussi en Normandie :

« Cosne sout en thiois et en normant parler, » dit le Roman de Rou, v. 2577.

Mais la langue saxonne, parlée sur le littoral occidental de la France, n'a laissé trace de son passage que dans certains noms de lieux de la Normandie. Aussi croyons-nous qu'il n'est pas possible d'expliquer ces noms de lieux par l'influence du langage des Compagnons de Rollon, établis en Normandie. D'abord, ils étaient trop peu nombreux, ensuite, parce que selon Rask, les Danois ou Scandinaves étaient, depuis les temps les plus reculés, distincts des Saxons, avec lesquels ils étaient dans un état perpétuel d'hostilité.

La langue saxonne, parlée dans la Neustrie et au Nord de la Gaule, s'éloignait donc par son origine de l'idiome scandinave. Cette différence est frappante dans la déclinaison des noms de l'une et l'autre langue.

Chez les Saxons, le pluriel se distingue du singulier; chez les Danois, le nom reste invariable au pluriel comme au singulier. Les Saxons n'ont qu'un article défini et le placent toujours avant le nom ou l'adjectif. Les Danois, les Suédois et les Islandais en ont un second qu'ils placent toujours après le nom.

Sans doute, les noms de lieux de la Normandie se trouvent aujourd'hui, pour la plupart, altérés par le temps, défigurés par une orthographe nouvelle, qu'a provoquée une langue nouvelle substituée au vieux langage des premiers habitants. Aussi leur

interprétation est-elle devenue bien difficile, parce que nous manquons de documents, où ces noms de lieux soient conservés sous leur forme primitive. Leibnitz avait déjà constaté cette difficulté : « Quotiescumque vocabulum fluminis, montis, sylvæ, pagi, oppidi, villæ, non intelligimus, toties intelligere debemus nos ab antiquâ linguâ decessisse. (*Miscellann. Berolin*, t. I, p. 1.) »

Robert Wace, dans son *Roman de Rou*, I, 5, avait dit aussi avant l'illustre savant de Leipzig :

Par lung tems è par lung aage,
Et par muement de langage,
Ont perdu lor primerains nons
Viles, citez è régions (1).

(1) J'ai désigné les noms de lieux d'origine saxonne dans mon petit volume intitulé : *Le vieux langage normand*. Caen. Chez M. Le Blanc-Hardel, rue Froide, 1882.







LE SAXON DANS L'ILE DE FRANCE

LES Saxons ont pénétré plus haut encore en France, jusque dans le pays désigné aujourd'hui sous le nom de département Seine-et-Oise. Ce qui le prouve, c'est la découverte qu'on vient de faire à Andresy, entre Argenteuil et Mantes, d'un cimetière mérovingien où se trouvaient des armes saxonnes, appelées *scramasaxes*, grands couteaux dont se servaient les Saxons. Or, Andresy est une vieille bourgade dont l'origine remonte au cinquième siècle, et les sarcophages de son cimetière mérovingien sont en pierre de différents types, généralement creusés dans des pierres d'un seul morceau; les dessins qui en couvrent les couvercles sont très grossiers, et représentent des animaux, une tête d'homme et une tête de femme. Il y a aussi des tombes qui portent des emblèmes chrétiens : des croix, des colombes, symboles de pureté et d'innocence, des cerfs qui sont aussi des animaux symboliques.

A côté des *scramasaxes*, on a trouvé des colliers en verre et ambre, trois francisques, des fers de lance, des vases en terre, des fibules de bronze, des ornements de ceinturon, des épingles de bronze, des boucles, etc.; toutes choses qui se trouvent dans les anciens cimetières mérovingiens. Quant aux *scrama-*

51
saxes, ce nom signifie : instrument de défense des Saxons, et sa racine est conservée dans toutes les langues germaniques avec le sens de « défense, protection »; en ancien haut allemand, *scrīma*, en suédois, *skärma*, et Kilian traduit le vieux flamand *schermen* par « tueri, defendere ».

Les vestiges d'Andresy témoignent donc que là a demeuré une peuplade saxonne, et que par conséquent là a été parlée la langue saxonne; car là où est le peuple, là est sa langue.

Qui aurait pu croire que, douze siècles après, cette même langue, modifiée par le temps, se serait retrouvée dans cette même contrée, sous la plume de Louis XIV, vainqueur de la Flandre et signant, dans le palais de Versailles, une ordonnance écrite en flamand, adressée à ceux des sujets du roi d'Espagne, qui payaient une contribution aux armées de la France? « Ghedaen, y est-il dit, int castel van Versailles den twee en twintigsten Maerte 1674, onderteeckent LOUIS, ende nederwaert LE TELLIER; ende oonder « naer collatie ». Het welcke was gheprent onder het waepen der Coninck ».

(Fait au château de Versailles le 22 mars 1674, signé LOUIS et plus bas LE TELLIER, et au-dessous après collation. Laquelle ordonnance a été scellée des armes du Roi.)

Cette ordonnance royale a été trouvée par M. Courtois dans le registre aux délibérations des échevins du pays de Bredenarde, qui dépendait anciennement de l'Artois, où se parlait encore le flamand au dix-septième siècle. Cependant Louis XIV, après la conquête de la Flandre, avait défendu l'usage de la langue flamande dans les actes officiels.





DOCUMENTS EN LANGUE SAXONNE ET FLAMANDE

Formule d'abjuration de Leptines.

NOUS avons démontré l'établissement des Saxons en Gaule, et qu'ils y ont importé leur langue.

« Cette langue, » dit le savant Chr. Wolke, « est aujourd'hui opprimée depuis plus de deux cents ans, elle est négligée et paralysée, et cependant elle est digne de revivre. Elle vit encore dans les œuvres du XIV^e au XVII^e siècle, elle vit dans les dialectes parlés du Plat-allemand, et dans cinq ou six langues sœurs. Elle mérite d'avoir de chauds amis, car elle conserve pures et immuables de nombreuses racines, dont sont dérivés des mots nombreux chez diverses nations de l'Europe. La langue de ces nations trouve dans la langue saxonne soit une digne mère, soit une sœur. Si ses amis se mettaient activement à la reconstituer, elle se réveillerait avant peu sous une forme élégante. Elle serait utile et agréable, non seulement aux Flamands, mais encore aux Allemands. »

Le plus ancien document que nous ayons de la langue saxonne, est la formule d'abjuration de Leptines. Carloman, duc d'Austrie, réunit, le 1^{er} mars 743, un synode dans cette ville du Hainaut. Là, furent prises diverses résolutions contre les coutumes et les superstitions païennes. Ce document a été découvert en 1668, dans la bibliothèque du

Vatican par l'évêque de Paderborn, Ferdinand von Furstenberg.

Voici en quels termes le païen saxon du huitième siècle abjurait le paganisme :

Forsachistu diabolæ?

R. — Ec forsacho diabolæ.

End allum diabol geldæ?

R. — End allum diabol geldæ.

End allum diaboles wercum?

R. — End ec forsacho allum diaboles wercum end wordum, Thunaer, ende Woden, ende Saxonote, ende allem Them unholden the hira genotas sint.

Traduction. — Renonces-tu au démon?

R. — Je renonce au démon,

Et à toute compagnie du démon?

R. — Et à toute compagnie du démon.

Et à toutes les œuvres du démon?

R. — Et je renonce à toutes les œuvres du démon et à ses paroles, à Thor, à Woden et à Saxonote, et à tous les impies qui leur sont fidèles.

L'abjuration était suivie de la Profession de foi

Gelobis-tu in Got, alamehtigan fadaer?

R. — Ec gelobo in Got alamehtigan fadaer.

Gelobistu in Crist, Godes suno?

R. — Ec gelobo in Crist, Godes suno.

Gelobistu in halogan gast?

R. — Ec gelobo in halogan gast.

Traduction. — Crois-tu en Dieu, père tout-puissant?

R. — Je crois en Dieu, père tout-puissant.

Crois-tu en Christ, fils de Dieu?

R. — Je crois en Christ, fils de Dieu.

Crois-tu au Saint-Esprit?

R. — Je crois au Saint-Esprit.

Des écrivains latins, parlant de la langue thioise ou saxonne, l'ont qualifiée de barbare, « theotisca lingua barbara ». Ils n'en avaient probablement jamais lu un seul mot. Mais P. Lebrocqy, qui l'a

étudiée, en dit dans ses *Analogies linguistiques* :

« Cette langue flamande du huitième siècle est remarquablement belle. Nous avons à lui envier surtout son harmonieuse douceur, puis la richesse de ses inflexions et de ses formes grammaticales. Sous ce double rapport, elle excite l'étonnement et l'admiration. Sa grammaire paraît approcher de la perfection des langues classiques. Ensuite, quelle abondance et quel heureux emploi de voyelles? les plus agréables, les plus pures résonnent à la fin de presque tous les mots, *a, o, i.* »

Au huitième siècle, cette langue des Saxons avait déjà une grammaire perfectionnée; elle possédait le pronom de la deuxième personne du singulier, dont l'usage s'est perdu depuis le XV^e ou XVI^e siècle. Le prêtre saxon disait au néophyte : « Forsachistu diabol? » — « Gelobistu in Got? » Renonces-tu au démon, crois-tu en Dieu?

Ce *tu*, conservé dans la formule de Lœptines, a été conservé pendant plusieurs siècles dans la langue flamande, sous la forme de *du* et quelquefois *doe*, qui se prononçaient l'un et l'autre *don*. Ce *du* ou *doe* était la seconde personne du singulier; on disait *du* en s'adressant à une seule personne; aujourd'hui on dit *ghy*, vous, et le *du* a disparu. A ce propos, le savant philologue Hubert Delecourt s'exprime ainsi :

« La perte la plus regrettable qu'ait faite le flamand ou hollandais moderne, est celle de la deuxième personne du singulier des verbes et des pronoms qui lui correspondent. On sait qu'on écrivait autrefois *du bist*, *du bemins*, *du meens* (tu es, tu aimes, tu crois), formes qui existent dans toutes les langues germaniques. Celui qui juge sans prévention les auteurs hollandais des deux derniers siècles, est frappé du vide immense occasionné par l'abandon de cette forme de langage. Un entretien naïf, une conversation intime ou passionnée, un mouvement d'indignation, tout cela se rend par le même pronom qui sert à demander : comment vous portez-vous? Le hollandais ou flamand est sous ce rapport inférieur à

toutes les langues de l'Europe, peut-être du monde entier. Un philologue allemand, parlant de l'abandon de la 2^{me} pers. du sing. dans la langue flamande, s'exprime ainsi : « Tandis que les Français, qui avaient eu l'art d'introduire partout leur langue dans les Pays-Bas, mettaient seulement en question s'il fallait dire « *vous* » ou « *tu* » à Dieu dans les prières, les Hollandais allèrent plus loin et bannirent tout-à-fait le *du*, au point qu'ils adressent aujourd'hui la parole à leur cheval ou à leur chien en disant *gy* ou *vous*. C'est ainsi que l'imitateur surpasse quelquefois son modèle. »

« Les Anglais qui ont aussi, par suite d'une politesse mal comprise, banni leur *thou* du langage habituel, ont eu du moins le bon esprit de le conserver dans la langue littéraire. Pourquoi les Flamands et les Hollandais n'ont-ils pas fait de même ?

« La perte de ce pronom paraît devoir être attribuée à l'influence du langage maniéré de la cour de Bourgogne. On sait que les grands imitent la cour, et le peuple les grands. Il est probable aussi que les sociétés de Rhétorique, dont on connaît le style prétentieux, auront contribué à rejeter le *du* de la langue écrite; c'est en effet à l'époque de leur plus grand développement, sous Philippe le Bon, que cette forme de langage commence à devenir moins fréquente. Ce qui donne du poids à ces conjectures, c'est que dans le nord du Hainaut et le Brabant wallon, le tutoiement est également presque inconnu dans la bouche du peuple, tandis que les provinces de l'Est, tant flamandes que wallonnes, qui n'ont jamais eu des chambres de Rhétorique, et où l'influence de la cour de Bourgogne était moins sensible, ont conservé jusqu'aujourd'hui l'usage de la 2^e personne du singulier. Il en a été, selon toute apparence, de l'abandon du pronom *du* comme de l'introduction des mots français et latins : les écrivains auront donné l'exemple et le peuple à la longue aura imité. Aussi voit-on des auteurs employer encore cette forme longtemps après qu'elle fut passée de mode dans la littérature. Spiegel, à la fin du XVI^e siècle, s'en sert dans la poésie sévère; Hinsius de Gand, au commencement du XVII^e siècle, dans le genre pastoral, l'élegie, le cantique; Huighens, plus tard encore, dans la poésie religieuse.

« On doit donc présumer que la deuxième personne du singulier existait encore en Hollande dans la langue parlée au milieu du XVII^e siècle, mais confondue avec celle du pluriel. »



Les noms des mois sous Charlemagne.

Eginard, qui a écrit en 794 la vie de Charlemagne, dit que cet empereur fit recueillir, pour les soustraire à l'oubli, les chants héroïques, qui célébraient les gestes et les combats des anciens rois. Il commença aussi une grammaire de la langue nationale, et donna aux mois des noms empruntés à la langue du pays; avant lui, ces noms étaient pris en partie dans le latin, en partie dans les langues étrangères. Il trouva aussi des termes propres pour désigner les douze vents, là où primitivement, il n'y en avait que quatre. Pour les mois, il nomma Janvier *Wintarmanoth*, Février *Horning*, Mars *Lentzinmanoth*, Avril *Ostarmanoth*, Mai *Winnemanoth*, Juin *Brachmanoth*, Juillet *Heuvimanoth*, Août *Aranmanoth*, Septembre *Witumanoth*, Octobre *Windumemanoth*, Novembre *Herbismanoth*, Décembre *Heilagmanoth*. Aux vents, il donna les noms suivants : *Subsolanus* Ostroniwint (vent de l'est), *Eurus* Ostsundroniwint (vent de l'est au sud), *Euroauster* Sundostroniwint (vent du sud à l'est), *Auster* Sundroniwint (vent du sud), *Austro Africus* Sundwestroniwint (vent du sud-ouest), *Africus* Westsundroniwint (vent de l'ouest au sud), *Zephyrus*, vent de l'ouest, *Corus* Westnordroniwint (vent de l'ouest au nord), *Circius* Nordwestroniwint (vent du nord à l'ouest), *Septentrio* Nordroniwint (vent du nord), *Aquilo* Nordostroniwint (vent du nord-est), *Vulturius* Oostnordroniwint (vent de l'ouest au nord).



Le Poème du Héliand.

Vie de Jésus en saxon.

On sait quelle impulsion reçurent les lettres et le mouvement religieux de l'Occident sous le sceptre de Charlemagne. De son temps, un poète de la Basse-Germanie, (la Flandre ou la Zélande), saxon ou fleming, a écrit un poème évangélique que l'historien allemand Vilmar (*Geschichte der deutschen Nationalliteratur*, 1851) n'hésite pas à qualifier de chef-d'œuvre de la littérature chrétienne. « C'est, dit-il, la plus belle, la plus parfaite, la plus magnifique des épopées que la poésie chrétienne ait jamais produite et qui puisse être comparée, en certaines parties, aux chants homériques. » On suppose qu'elle aura été composée en exécution des ordres de Louis le Débonnaire, qui fit mettre les Livres Sacrés en vers thiois, vers que le peuple chanta et apprit par cœur pour se familiariser avec les préceptes de l'Evangile. Nous reproduisons ici un extrait de cet admirable poème du VIII^e ou IX^e siècle, découvert en 1830, à Munich, par Schmeller et publié par lui sous le titre de *Héliand*, le Sauveur. Le texte que nous donnons est celui du sermon sur la montagne, qui rappelle ces assemblées délibérantes où assistaient les rois germains avec leurs princes et leurs barons, en présence de l'armée et du peuple. Nous mettrons en regard de ce récit une traduction littérale, afin de respecter la forme et le rythme de la vieille poésie germanique.

HELIAND.

Thuo umbi thena neredon Krist
nahor gingun
Sulica gisdhos
so he him selvo gicôs,

LE SAUVEUR.

Alors, vers le Christ enseignant
allèrent plus près
ces compagnons
que lui-même s'était choisis,

Waldand under themo werode.
 Stuodun wisa man
 Gumon umbi thena Godes sunu
 gerno swidô
 Weros an Willeon.
 Was him thero wordo niud
 Thah tun endi thagodun
 hwat him thero thiodo drohtin
 Weldi waldand self
 wordum eûdhian
 Thesum liudiun te liove.
 Than sat him the landes hirdi
 Geginward fora thiem gumon
 Godes êgan barn,
 Welda mid his spracun
 spâhword manag
 lërian thia liudi,
 hwo sia lof gode
 an thesumu weroldrikie
 wirkean scoldin,
 sat him thuo endi swigoda
 Ende sah sia an lango
 Was him hold an his hugi
 hêlag drohtin
 Mildi an his muode;
 Ende thuo his mund antloe
 Wisda mid his wordun
 Waldandes sunu
 Manag mârlic thing
 Endi them mannun (thuo)
 Sagda spâhun wordun
 them the he theru spracu tharod
 Krist alowaldo
 gicoran habda
 hwilica warin allaro
 Irminma. no
 God werdhoston
 gumono kunnies.
 Sagda him thuo te suodhen,
 quath that thia saliga warin,
 Man an thesaro middilgard,
 thia her an hiro muode warin
 arma thuru adhmودي,
 them is that ewiga riki
 Swidhō helaglic
 an hevanwange,
 Sinlif fargêvan...

le bon maître entre tous.
 Se tenaient des hommes sages
 attentifs auprès du fils de Dieu,
 volontiers silencieux
 respectueux et dévoués.
 Ils étaient aspirant ses paroles.
 Ils pensèrent et méditèrent
 ce que le Seigneur des nations,
 le maître lui-même, voulait
 faire savoir par paroles,
 par amour pour ces gens,
 alors s'assit le Seigneur de la terre,
 en présence de ces hommes,
 le propre fils de Dieu!
 Il voulait leur parler
 maintes sages paroles,
 enseigner à ces gens;
 Comment, pour l'amour de Dieu,
 Dans le royaume de ce monde,
 ils pourraient travailler,
 il s'assit alors et se tut
 et les regarda longtemps.
 Il leur était dévoué dans son cœur,
 le divin Seigneur,
 généreux dans son esprit;
 Et alors il ouvrit la bouche,
 enseigna par ses paroles,
 le fils du Souverain Maître,
 maintes choses extraordinaires,
 et à ces hommes
 dit de sages paroles,
 à eux que, par sa voix,
 le Christ tout-puissant
 avait choisis;
 lesquels, parmi tous les autres
 hommes de la terre,
 étaient, la plus digne de Dieu,
 la race des hommes.
 Il leur parla alors en vérité
 il leur dit qu'ils seraient sauvés,
 les hommes sur cette terre
 qui seraient, dans leur esprit,
 pauvres par humilité,
 qu'à eux sont le royaume éternel
 très saint,
 et dans les champs du ciel
 la vie immortelle...

Quelques expressions du *Heliand* permettent de
 supposer que les Saxons, ou les populations de la
 Basse-Germanie, n'avaient pas encore tous reçu le
 baptême chrétien, à l'époque où fut composé le poème.

Par exemple, le mot *Middilgard* est emprunté

à la mythologie germanique, qui admettait que les dieux habitaient *Asgard*, les hommes *Midditgard*, les alves ● les nains *Utgard*.

Il est probable que *Irminmanno* était primitivement un nom propre. On connaît l'Irminsûl renversé par Charlemagne; un écrivain contemporain, Rudolf de Fulde, a traduit le nom de ce monument par *universalis columna*, colonne universelle. En d'autres endroits du *Héliand*, on trouve *Irmingod*, le Très-Haut, Dieu de l'univers; *Irminthiod*, les peuples du monde, l'humanité; *Mudspelli*, séjour du feu.

Hevanwange, que nous avons traduit par « champs du ciel », rappelle une croyance des peuples germaniques qui se représentaient leurs dieux, ayant leur demeure dans de vertes prairies. Le ciel est désigné encore, dans un autre passage du *Héliand*, par *grôni godes wand*, la verte prairie de Dieu.

Le *Drohtin* (le Seigneur, le Maître) était, chez les Anglo-Saxons, un seigneur qui avait rang après le comte. (Voir *Gloss.* de Ducange, v° *Thainus*.) En Néerlande, le *drost* ou *drossard* était un haut fonctionnaire, un souverain bailli; il y avait le drossard de Brabant.

L'expression locale de *Drohtin* peut donc justifier l'opinion, que le poète du *Héliand* était du pays où le peuple désignait un seigneur par cet appellatif.



Les Psaumes en saxon.

On autre spécimen de la langue des Saxons nous a été conservé dans un recueil de Psaumes, publié d'abord à Breslau, en 1816, par Von der Hagen; ensuite, en 1833, par le professeur Ypey

en Hollande. Nous copions les premières lignes du texte original du psaume LIV :

1. Gehori, got, gebet min, in ne
furiunir bida mina thenke te mi in
gehori mi.

2. Gidruouit bin an tlogon minro
in mißtrot bin fan stimmon fiundes,
tu fan arbeide sundiges.

1. Dieu, écoutez ma prière, ne
dédaignez pas mes supplications;
pensez à moi et écoutez-moi.

2. Je suis attristé dans mon sort,
et je suis affligé par les voix de l'en-
nemi et par les ruses du pécheur.

Le professeur A. Ypey de Groeningue a, en 1833, établi, dans le *Taalkundig magazyn* de A. De Jager, n° 1, p. 65, à Rotterdam, que ce fragment de l'ancien saxon est flamand ou hollandais : *Hoord, God, myn gebed, en veracht niet myne beden, denkt aan my en hoord my*, etc.



Chant de victoire en saxon.

En 881, un évènement considérable se passa dans le nord de la France; de nouvelles hordes scandinaves avaient envahi ses côtes. Louis III, fils de Louis le Bègue, se porta audevant d'elles et les arrêta dans les plaines du Vimeu. Il leur livra bataille à Saucourt et les vainquit. Ce fait de guerre est décrit dans les *Monumenta Germaniæ historica* de Pertz, I, 519; II, 198, 199; dans les *Annales Fuldenses*, Pertz, I, 394; dans le *Chronicon Regionis*, ibid., I, 592; dans le *Chronicon de gestis Normannorum*; Duchesnes, *Script. franc.*, II, 527; dans les *Annales de Saint-Bertin*; Martène, *Thesaurus anecd.*, III, 532.

La victoire remportée, en Picardie, par le roi Louis sur les Normands a été célébrée par les populations qu'il venait d'arracher à l'asservissement de ces nouveaux barbares, c'est-à-dire par les populations saxonnes. Elles l'ont célébrée dans un chant

qui est parvenu jusqu'à nous, et dont le manuscrit a été découvert, en 1837. par le professeur Hoffmann von Fallersleben, dans la bibliothèque de Valenciennes. Ce chant est en langue saxonne du IX^e siècle. Il est probable qu'il a été composé par un moine de l'abbaye d'Elnon, aujourd'hui St-Amand, dans le département du Nord. Le copiste lui a donné pour titre : *Rithmus teutonicus de pia memoriae Hludwico rege filio Hludwici aeq; regis.*

Voici le texte original de ce poème avec la traduction en flamand moderne et en français, faite par M. Willems :

- | | |
|--|---|
| 1. Einau kuuing uueiz ih.
Heizsit her Hluduig. | 1. Eenen koning weet ik,
heet heer Lodewyk, |
| 2. Ther gerno gode thionot.
Ih uueiz her imos loaot. | 2. Die geerne Gode dient :
Ik weet dat hy hem des loont. |
| 3. Kind uuarth hér faterlös.
Thes uuarth imo farbuoz. | 3. Kind, werd hy vaderloos;
Dit werd hem aldra vergoed : |
| 4. Heloda inan truhtin.
Magaszogo uuarth her fin. | 4. De heer trok zich zyner aen ; |
| 5. Gab her imo dugidi,
Frouise githigimi. | 5. Hy gaf hem deugden
een heerlyck gevolg, |
| 6. Stual hier in uranken.
So bruche her es lango. | 6. een stoel hier in Frankenland.
Zoo gebruike hy dit lange! |
| 7. Thaz gideilder thanne.
Sar mit karlemanne. | 7. Dat deelde hy dan
weldra met Karloman, |
| 8. Bruoder finemo
Thia czala uuunniono. | 8. zynen broeder
(voor beiden) een aental vreugden |
| 9. So thaz uuarth al g-ndiot.
Koron uuolda fin God. | 9. Zoo dit was al geeindigd
wilde God hem bekoren, |
| 10. Ob her arbeidi,
So iunh tholon mahti. | 10. Of hy arbeyden
zoo jong dulden konde. |
| 11. Lietz her heidine man.
Obar seo lidan. | 11. Hy liet heidenen mannen
over zee komen, |
| 12. Thiot urancono,
Manon sundiono. | 12. aen volk van Vrankeryck
manen zonden. |
| 13. Sume far uerlorane.
Uuurdun sumerkorane. | 13. Som gingen verloren
som werden verkoren. |
| 14. Haranskara tholota.
Ther er misselebeta. | 14. Smaed dulden
die misselyk leefde. |
| 15. Ther ther thanne thiob uuas.
Inder thanana ginas. | 15. Hy, die daer toen dief was,
en die daer van genas, |
| 16. Nam sina uaston.
Sidh uuarth her guot man. | 16. nam zyn vasten,
sinds werd hy goed man. |
| 17. Sum uuas luginari.
Sum skakhari, | 17. Som was logenaer
som schaker; |
| 18. Sum fol loses.
Inder gibuoza sih thes. | 18. som vol loosheid,
en hy boette dat. |

19. Kuning uuas eruirrit.
Taz richi al girrit.
20. Uuas erbolgan Krist.
Leidher thes ingald iz
21. Tho her barmedes got.
Uuuisser alla thia not.
22. Hiez her Hludulgan
Tharot sar ritan.
23. Hluduig Kuning min,
hilph minan liutin,
24. Heigun sa Northman,
harto biduungan,
25. Thanne sprah Hluduig.
herro so duon ih.
26. Dot ni rette mir iz.
althazthu gibliudist.
27. Tho nam her godes urlub.
huob her gundfanon ut,
28. Reit herthara in urankon.
Ingagan northmannon.
29. Gode thancodun.
The sin beidodun.
30. Quadhun al fromin.
So lango beidon uuir thin.
31. Thanne sprah luto.
Hluduig ther guoto.
32. Trostet hiu gisellion.
Mine notstallon
33. Hera santa mih god.
Joh mir selbo gibod.
34. Ob hiu rat thuhti.
Thaz ih hier geuhti.
35. Mih selbon ni sparoti.
Uncih hiu gineriti.
36. Nu uuillih thaz mir uolgon.
Alle godes holdon.
37. Giskerit ist thi u hier uuist.
Solango so uuili krist.
38. Uuili her unsa hina uarth.
Thero habet her giuualt.
39. So uuer so hier in ellian.
Giduot godes uuillion.
40. Quimit he gisund uz.
Ih gilnonon imoz.
41. Bilibit her thar inne.
Sinemo kunnie.
42. Tho nam her skild indi sper.
Ellianlich reit her.
43. Uuolder uuar errahcon.
Sina uuidar sahchon.
44. Tho ni uuas iz buro lang.
Fand herthia northman.
45. Gode lob sageda
Hersihit thes her gereda.
46. Ther kuning reit kuono
Sang lioth frano.
47. Joh alle saman sungun
kyrrie eleison.
19. De koning was anstig
het ryk al verward;
20. Was verbolgen Christus,
Leider! dit ontgold is,
21. Doch, 't erbarmde God :
Hy wist al dien nood;
22. Hy hiet Lodewyk
daerheen terstond te ryden;
23. « Lodewyk, myn koning,
help mynen lieden;
24. De Noordmannen hebben ze
hard bedwongen. »
25. Toen sprak Lodewyk :
« heer, zoo doe ik,
26. Belet my de dood dit niet
al dat gij gebiedt. »
27. Toen nam hy Gods verlof,
hief hy de rykshannier op,
28. Reed hy daer in Frankenland,
Tegen de Noormannen.
29. Gode dankten
Die zyner verbeidden :
30. spraken alle : « myn heer!
zoo lang beiden wy u ! »
31. Toen sprak luide
Lodewyk de goede :
32. « Troost u, gezellen,
myne noodhelpers!
33. Her-waerts zond my god,
hy my self gebood,
34. of gy raedzam docht
dat ik hier vochte,
35. my zelven niet spaerde,
tot ik u redde.
36. Nu wil ik dat my volgen
alle Gdes getrouwen!
37. Beschoren is ons 't hier zijn
zoo lang zoo Christus wil ;
38. Wil hy onze heen-vaert (dood)?
Daer over heeft hy macht.
39. Zoo wie hier met iever
Gods wille doet,
40. komt hy gezond er uit
Ik beloon het hem
41. Blyft hy daar in
(Ik beloon) zyn geslacht.
42. Toen nam hy schild en speer
moedig reed hy
43. wou waerlyk zich wreken
op zyne tegenstanders.
44. Daer was 't niet lange,
hy vond de Noordmannen.
45. God lof zeide hy ;
hy ziet wat hy begeerde,
46. De koning reed koen,
zong cen heilig lied,
47. en alle samen zongen,
« kyrie eleison. »

- | | |
|--|---|
| <p>48. Sang unas gisungen
uuig uuas bigunnan
49. Bluot skein in uuangon
Spilod unther urankon
50. Thar uaht thegeno gelih.
Nichein soso hluduig.
51. Snel indi kuoni
Thaz uuas imo gekunni.
52. Suman thuruh skluog her.
Sumon thuruh stah her.
53. Her skancta cehanton.
Sinan fianton.
54. Bitteres lides.
So uue hin bio thes libes.
55. Gilobot si thia godes kra,t.
Hluduig uuarth sigihaft.
56. Jah allen heiligen thanc.
Sin uuarth ther sigikamf.
57. — uolar abur hluduig.
Kuning uu.... salig.
58. — Garo so serhio uuas.
So war so ses thurst uuas.
59. Gihalde inan truhtin
Bi sinan ergretin.</p> | <p>48. De Zang was gezongen,
de stryd was begonnen.
49. het bloed scheen op de wangen
speelde onder de Franken.
50. Daer vocht iegelyk held
niet een zoo Lodewyk
51. snel en koen
dat was hem aangeboren.
52. Sommigen doorsloeg hy,
sommigen doorstak hy;
53. hy schonk thans
zynen vyanden
54. (een bitteren drank,
zoo wee hun immer des levens!
55. Gelooft zy de godes kracht,
Lodewyk werd zeeghastig.
56. Zeg allen heiligen dank,
zyn werd de zegekans.

59. Behouw hem, heer
by zynen heerlykheid.</p> |
|--|---|

1. Je connais un roi, nommé le seigneur Louis,
2. Qui sert Dieu volontiers, et que Dieu récompense; je le sais.
3. Enfant, il perdit son père, mais fut bientôt dédommagé :
4. Dieu le prit en grâce et devint son tuteur;
5. Il lui donna de bonnes qualités, des serviteurs fidèles
6. Et un trône ici en France : qu'il en jouisse longtemps!
7. Ces biens, il les partagea, peu après, avec Carloman.
8. Son frère. C'était pour eux un objet de beaucoup de joie.
9. Cela fait, Dieu voulut l'éprouver,
10. Et voir s'il soutiendrait l'adversité, dans un âge aussi tendre :
11. Il permit que les païens traversassent la mer,
12. Pour rappeler aux Francs leurs péchés.
13. Les uns furent détruits, les autres épargnés;
14. Celui qui avait vécu méchamment était outragé
15. Celui qui avait volé et qui s'était corrigé de cela
16. S'imposa des jeûnes et devint honnête homme;
17. Le menteur, le ravisseur,
18. Le fourbe firent tous pénitence.
19. Le roi était inquiet, l'empire tout troublé;
20. Le Christ était courroucé, le pays en portait la peine.
21. Mais Dieu eut enfin pitié; voyant toutes ces calamités,
22. Il ordonna au roi Louis de monter à cheval.
23. « Louis, mon roi, secourez mon peuple,
24. « Si durement opprimé par les Normands. »
25. Louis répondit : « Je ferai, seigneur,
26. « Si la mort ne m'arrête, tout ce que vous m'ordonnez. »
27. Prenant congé de Dieu, il hissa le gonfanon,

28. Et se mit en marche, en France, contre les Normands.
29. Dieu fut loué par ceux qui l'attendaient;
30. Ils dirent tous : « Seigneur, si longtemps nous vous attendons. »
31. Alors parla haut le bon Louis :
32. « Consolerez-vous, compagnons, mes auxiliaires !
33. « Ici Dieu m'a envoyé, lui-même me l'a ordonné.
34. « Trouvez-vous convenable que je combatte ici,
35. « Sans m'épargner moi-même jusqu'à ce que vous soyez délivrés.
36. « Je veux que vous me suiviez tous fidèles à Dieu.
37. « L'existence nous est donnée aussi longtemps que Christ le veut;
38. « Veut-il notre décès, c'est en son pouvoir.
39. « Quiconque ici fera, avec courage, la volonté de Dieu,
40. « S'il survit, je le récompenserai;
41. « S'il succombe, dans sa famille. »
42. Alors il prit bouclier et lance, monta aussitôt à cheval,
43. Il brûla d'ardeur de se venger sur ses ennemis.
44. En peu de temps, il trouva les Normands.
45. « Dieu soit loué, » dit-il; il voyait ce qu'il cherchait.
46. Le roi s'avança vaillamment, entonna un cantique saint,
47. Et tous ensemble, ils chantaient Kyrie eleison.
48. Le chant était fini, le combat commença;
49. Le sang monta au visage, ruissela parmi les Franks;
50. Chacun fit son devoir en héros, pas un comme Louis
51. En adresse et en audace; cela lui était inné,
52. Il renversait les uns, il perçait les autres,
53. Il versait en ce moment à ses ennemis
54. Une boisson amère. Malheur donc à leur vie !
55. Croyez à la puissance de Dieu ! Louis fut vainqueur.
56. Reconnaissance à tous les saints, la victoire fut à lui.
57.
58.
59. Conservez-le, Seigneur, dans sa seigneurie !

Ce poème, dit l'auteur de la préface du neuvième volume du Recueil des historiens de la France, était encore chanté, au XI^e siècle, dans le pays où le fils de Louis le Bègue eut vaincu les Normands.







LA LANGUE FLAMANDE EN FRANCE

EN 1119, S^t Norbert prêcha à Valenciennes dans sa langue maternelle, qui était le dialecte de Clèves, « différant peu du langage de la Flandre et du Brabant, » dit Willems dans ses *Elnonensia*. Le bollandiste, auquel nous devons la publication des actes de S^t Norbert, ne s'est pas mépris sur le sens des paroles : il a marqué en marge : *Valencenis teutonicè concionans intelligitur*. (Acta sanctorum Junii. Vol. I, p. 827). Au XIII^e siècle, la langue flamande devait être encore parlée à Arras, aujourd'hui chef-lieu du département du Pas-de-Calais. Car, Jean Bodel, d'Arras, auteur de la chanson des Saxons, publiée par Fr. Michel, se trouvant un jour près du Mont-Cassel, en Flandre, rencontra dans la campagne une jeune fille, à qui il adressa la parole. C'était au printemps, il lui demanda de l'aimer :

Contre le dous tans novel
Q'erbe point novele,
Que li jor sunt si cler et bel,
Et la saison bele
Jouste le mont de Cassel
Trovai pastorelle...
.....
Aimez-moi main bel joiel.

La jeune paysanne parlait-elle français? Et Bodel s'exprimait-il en français? J'en doute.

La jeune pastourelle lui répond :

« J'ai oï maint flamenghel

« Qui trop ont favele. »

Elle a entendu maints flamingants qui lui ont conté des fariboles. Elle prend donc Bodel pour un de ces flamands? Bodel ne lui parlait donc pas en français dans ce pays de Cassel où la langue flamande est encore populaire.

Il nous est resté un document précieux de la langue flamande que les Cassellois et leurs voisins d'Hazebrouck parlaient dans la première moitié du XIV^e siècle. C'est un règlement du marché rédigé en 1336, le lundi après la Saint-André, par les échevins et le bailli de cette dernière ville :

« Dit siin de coeren van der maerct van Hasebrouc, bi maninghen vanden ballieu ende bi scepen vander steide, bi beteringhen van scepen, iemaect ende ieordineirt jnt iaer Ons Heren duustich drie hondert dertich ende sesse, Smandaghes achter Sinte Andriesdach. Ende sceipen moghen telken dinghedaghe beiteren alle die pointen die se willen. »
(C'est l'ordonnance du marché d'Hazebrouck, octroyée par le bailli et les échevins de cette ville, en l'année de notre Seigneur 1336, le lundi après la Saint André, avec autorisation pour les échevins d'améliorer chaque jour de leur réunion tous les articles qu'ils voudront modifier.)

Quant au flamand, que parlaient les Artésiens au XV^e siècle, il nous a été conservé dans un acte de donation, passé en 1457 par devant les échevins du pays de l'Angle, et découvert par M. Courtois dans un ancien cartulaire des chartreux de S^t Omer. Voici comment cet acte a été rédigé :

« Goud ende kenlic zy allen den ghenen die dezen chart gedeelt by a, b, c, d, zullen zien of horen lesen dat up

ten dach van heiden date deser lettre, voor ons commen es in personen Henryc Haendenort douden ende Casine Vander Woestine zijn ghemelde wijf, ende gaven halm ende ghifte toe Jan Aendenorts kynde van zesse ghereenten lands, lettelt myn of meer, ligghende boosten Mardique in de paroissie van Sinte Mariekerke houende metter zuthende an den Langhedyc, van benoorden es gheland Xpiaen Ferant, van boosten mp Rogier, et van Westen Willems de Meer sculdich by jar der kerke van Sinte-Petersbroucq vii grote ende der kerke van Sinte Mariekerke xii g^t. Ende beliep de cop toe somme van xviii l. p. vlaemsther munte tghemet, xii d. van lyfcoop ende vi d. van godspennighe. Dannof voorseide worpers hemleiden hilden content ende wel betaelt ende beloefden den voorseide coop te quittene ende te warandeeren scopers behouf in ruste ende in payse ewelike ende tallen daghen. Hier toe waren ghedaen alle die soleniteide daer toe dienende naer wet, recht, costume en usage van den land vanden Houcke. Dit was ghedaen en ghepasseert voor Bouduin Hack, Pietre Andries, Jacob Stombourch, Jan Cryvelt en Jan van Pitgam, scepenen vander voorseide lande van den Houcke. Den xxxiiii^{en} daghe van Juny int jaer ons heren m. cccc zeven en vichtich.

« V. J. Diègre. »

Traduction. — Salut et notoire soit à tous ceux qui cette charte divisée par a, b, c, d, verront et entendront lire, qu'au jour d'aujourd'hui, date de ces lettres, devant nous sont venus en personne Henric Haendenort le Vieux et Casine vander Woestine, sa femme légitime, et ont fait adhéritance et don à Jean Haendenort, enfant issu d'eux, de six mesures de terre, un peu moins ou plus, gisant à l'est de Mardic, dans la paroisse de S^{te} Mariekerke, tenant du côté sud au Langhedic, du nord à l'héritage de Chrétien Ferant, du côté de l'est touchant à Rogier, et d'ouest à William de Meer, chargées par an envers l'église de S^t Pierre-brouck, de 7 gros, et envers l'église de S^{te} Mariekerke de 12 gros. Et en monte la vente à la somme de 18 livres monnaie de Flandre la mesure, 12 deniers de couvre-chef et 6 deniers de denier à Dieu. Lors les susdits vendeurs se sont déclarés se tenir contents et bien satisfaits et ont promis au susdit acquéreur de le tenir quitte de la vente et de le garantir au besoin en sécurité et en paix, perpétuellement et à toujours. A cet effet ont été observées les solennités suivant la loi,

le droit, la coutume et l'usage du Pays de l'Angle. Ceci a été fait et passé pardevant Bauduin Hack, Pierre Andries, Jacques Stombourch, Jean Cryvelt et Jean de Pitgam, échevins du susdit Pays de l'Angle, le 24 Juin en l'an de N. S. 1457.

(Signé) V. J. Diègre.

La langue flamande, parlée en Artois au XV^e siècle, était donc la même que celle qui était parlée, à la même époque en Flandre, comme le prouve l'acte suivant découvert par moi dans l'ancien cartulaire du couvent des Guillelmites de Pienne, aujourd'hui Noord-peene :

« Jc Wouter van Halewyn, rudder, heere van Borre, kennen ende de doen te wetene allen den ghenen die dese mynen lettren zullen zien ofte hooren lesen, dat ic up den dach van hedent gheconsenteert hebbe ende consentere biden inhouden van desen mynen letteren weerden heere ende neve heer Joos van Halewyn, ruddere, heere van Pyenne dat hy sal moghen gheven zekeren religieusen die nu corte sullen commen woonen ende heuren risidentie houden te Pyenne, streckende bind der prochie van Godeuaertsvelde, in de Casselrie van Cassel-ambacht, ghehoude in leene van mynen hove ende heerscepe te Borre, sond' daerof ghehoude tsine my te betalen by minen voerss. heere noch den selve religieusen te deser waerf omme de veranderinghe van dien eeneghe tienden penninc noch verlief omme de selve tiende voert te doene amortieren by consente van minen gheduchte heere den selven religieusen al zo daer toe behooren sal behouden ende mids aldier dat de voerss. religieusen ghehouden werden de selve tiende van my te houdene in leene ter causen van mynen voerss. hove ende heerscepe van Borre by eene stervelike manne omme te commene te hove ende den ghedinghe tallen tiden als van noede wertende mids betalende verlief ter dood. In kennisse van dien, myn zeghelen hier an gheanghen, ende myn handteekene hier onder ghestelt den xix dach van marte int jaer duust cccc seven sestich. »

Traduction. — Moi, Walter de Halewyn, chevalier, seigneur de Borre, fais savoir à tous ceux qui mes présentes lettres verront ou entendront lire, que moi, au jour d'aujourd'hui, j'ai consenti et consens par le contenu de mes pré-

sentes lettres, que mon digne seigneur et neveu Josse de Halewyn, chevalier, seigneur de Pienne, pourra donner à certains religieux qui viendront sous peu demeurer et tenir leur résidence à Pienne, une dîme appartenant au même seigneur de Pienne, s'étendant dans l'intérieur de la paroisse de Godewaersvelde, située dans la châtellenie de Cassel, tenue en fief de ma cour et seigneurie de Borre, sans être obligé de payer à mondit seigneur ni aux dits religieux pour cette fois, à cause de la mutation de cette dîme unique, ni relief pour faire amortir cette même dîme par consentement de mon redouté seigneur en faveur des mêmes religieux, quand ils en seront tenus, et alors les prédits religieux seront chargés de la même dîme et de la garder en fief à cause de ma susdite cour et seigneurie de Borre, et devront payer relief à chaque décès. En foi de quoi j'ai attaché ici mon scel et apposé ma signature le 19^e jour de mars 1467.

Au XVI^e siècle, dans la ville de Lille, les affaires particulières étaient encore traitées en flamand. Les échevins et le conseil de cette ville reçoivent un acte de procuration donnée par une jeune fille à sa sœur, datée du 13 avril 1580 et conçue en ces termes :

« Alle de ghene die dese presente lettren sullen sien ofte hooren lesen, Schepenen ende Raedt van der steide vâ Ryssele in Vlaende salut, doen te weten dat op den dach van hedent daete van deser, voor ons commen en ghecompareert es in properen persoonne Joncvrauwe Cathelyne van Binchem filia Caroli wonende binnen deser voorseide steide van Ryssele, welcke comparante heeft machtich ghemaect ende in haere steide ghestelt, en by dese teghenwoordighe lren maecht machtig ende stelt in haere steide, als procureur generaele ende boden speciale Joncvrauwe Aldegonde van Binchen haere sustere, etc. »

« Hebben wy dese voorseide lren ghedaen segghelen metten seghele van saecken dese voorseide steiden, den der-tiensten dach aprillis duust vyf hondert tachtentich ».

Traduction. — A tous ceux qui ces présentes lettres verront ou entendront lire, les échevins et le Conseil de la ville de Lille en Flandre, salut, font savoir qu'au jour d'aujourd'hui, date d'icelui, devant nous est venue et a comparu en propre personne demoiselle Catherine van Binchem, fille

de Charles, demeurant dans cette susdite ville de Lille, laquelle comparante a donné pouvoir et a mis en son lieu et place par ces présentes lettres, comme procureur général et spécial, demoiselle Aldegonde van Binchem sa sœur, etc. Nous avons fait sceller les susdites lettres avec le scel aux affaires de la susdite ville, le 13 avril 1580.

Depuis cette époque, datent encore en France des inscriptions flamandes que l'on peut lire sur des cloches des villes de Cluny et de Montmedy. Des Flamands se sont transportés à Lande-de-Cubzac, près Libourne (Gironde) pour y fondre des cloches qui portent aussi des inscriptions flamandes, ainsi que le constate l'abbé Pardiac dans sa notice sur les cloches de Bordeaux.

Dans les villages flamands de la France, se voient des fermes qui ont conservé de vieilles inscriptions flamandes, exprimant les sentiments des anciens habitants du pays. A Boeschepe, dans l'arrondissement d'Hazebrouck, on lit au dessus de la porte d'entrée d'une maison de ferme :

*Wie kan de wereld passen
Als die bloemdwassen.*

(Celui qui fait germer la fleur est le même qui dirige le monde.)

Et sur une ferme de Volkerinckhove, dans l'arrondissement de Dunkerque :

*Indien God my bevryd van wind, water en vier,
By twee hondert iaeren ik ben nog hier.*

(Si Dieu me préserve du vent, de l'eau et du feu, dans deux cents ans, je serai encore ici.) C'est la ferme qui parle, et ici comme dans les autres villages flamands, tout élève la pensée vers le divin.





LA LITTERATURE FLAMANDE EN FRANCE.



U XVI^e siècle, il se fit un véritable mouvement flamand en France; on forma des sociétés littéraires qui prirent le nom de sociétés de Rhétorique, et sous prétexte de littérature flamande et de théâtre flamand, on traitait des questions qui touchaient à la philosophie, à la morale et à la religion. Ces sociétés s'affilièrent même entre elles, et portèrent parfois ombrage au pouvoir politique.

Une des premières chambres créées dans la Flandre maritime fut celle de Watten, fondée en 1501 par Jean II, seigneur d'Ongnies. Celle de Rubrouck aurait reçu ses statuts, disait-on, de l'empereur Charles-Quint. Celle de Bergues s'était fait agréger, le 11 janvier 1516, par la société mère d'*Alpha et Omega* d'Ypres, sous la dénomination d'*Onrusten, gezeyt Baptisten van Bergen-S^{te} Winox in S^{te} Pieters kercke*. (Les agités, dits les Baptistes de Bergues S^t Winoc dans l'église S^t Pierre.) Celle d'Eecke avait reçu, le 19 mai 1542, des lettres d'agrégation de la Société de la Trinité d'Ypres, qui lui avait permis de se dire *Verblyden in het Cruys* (se réjouissant dans la Croix), et de se présenter en toutes assemblées de Rhétorique, tant en deçà qu'en dehors des terres de Flandre. La Rhétorique de Flêtre fut reconnue,

le 10 mai 1548, par la société maîtresse d'*Alpha et Omega* d'Ypres, sous le nom de *Tytverwachters* (les Patients). Les villes de Dunkerque et d'Hondschoote avaient aussi leurs Chambres de Rhétorique, et celles-ci jouèrent même des farces devant l'empereur Charles V, quand il vint en 1536 visiter la Flandre.

En 1539, la Rhétorique de Gand mit au concours cette question : Quelle est la plus grande consolation de l'homme mourant? Seize villes concoururent, et parmi elles Anvers et Bergues qui remportèrent, l'une, le premier prix, et l'autre le second. Ces prix consistaient en vases d'argent.

Celui à qui fut décernée la seconde couronne était un flamand de France, et se nommait Pierre Huys. Son poème, écrit en flamand, comprenait environ cinq cents vers. Il y fait intervenir cinq personnages allégoriques, qui expliquent comment l'homme trouve la plus grande consolation à l'heure de la mort.

Ces concours étaient accompagnés de fêtes splendides, qui duraient plusieurs jours. Un auteur n'a pas craint de les comparer aux fameux jeux olympiques de la Grèce, dont la célébrité attirait de nombreux étrangers. Emmanuel Van Meteren a donné une idée de leur éclat dans son Histoire des Pays-Bas.

Mais les rhétoriciens ne respectaient pas toujours le gouvernement espagnol, et se laissaient souvent entraîner par les opinions qui gagnaient toutes les classes de la société. Un moine exerçait alors une grande influence : c'était Dathenus, connu par une traduction flamande des psaumes de David, qui avait reçu plusieurs éditions, et que le peuple flamand jugea supérieure à toutes les traductions parues. « Né à Cassel, dans la partie de la Flandre qui appartient aujourd'hui à la France, Pierre Dathenus, dit

Mr. Snellaert, portait dans sa langue maternelle le nom de Daets ou Daeten. On prétend qu'il fut moine, selon les uns, dans l'ordre des Carmes, d'après les autres, dans celui de Saint-François ou de Saint-Dominique; on ignore même l'année de sa naissance. Avec des antécédents si mystérieux, Dathenus avait une humeur entreprenante, un caractère fougueux, une éloquence populaire, propre à entraîner les masses. Jeune encore, il fut persécuté pour ses opinions. Durant son exil, il prêcha successivement à Londres, à Francfort, à Franckenthal et à Heidelbergh, et assista à plusieurs synodes et congrès. De retour dans sa patrie, il parcourut les Pays-Bas, se montrant partout d'une activité extraordinaire, entraînant le peuple par ses sermons. On l'accuse d'avoir encouragé les iconoclastes; cela me paraît même assez probable, car il était dans l'intimité du prince palatin, Frédéric III, et fréquentait sa cour, lorsque ce prince, par un décret du 3 octobre 1565, peu de mois avant que les églises furent saccagées, ordonna et organisa leur dépouillement dans ses Etats. A Gand, Dathenus se lia d'amitié avec Hembyse, partageant ses opinions et son pouvoir. Il passa en Hollande, où il fut mis en prison pour s'être permis des expressions insultantes à la mémoire du prince d'Orange. Redevenu libre, il passa de nouveau en Allemagne, où il changea son nom pour celui de Pierre Montanus et se disposa à exercer la médecine. Il se fixa à Staden, près de Brême et définitivement à Elbing, où il mourut en 1590, regretté de ses nouveaux concitoyens, qui lui érigèrent un tombeau magnifique, surmonté de sa statue (1) ».

Durant ces temps troublés, le prince de Parme,

(1) *Histoire de la littérature flamande.*

Farnèze, interdit les réunions des rhétoriciens de Dunkerque et appliqua leurs biens au fisc, en mai 1584.

Mais l'interdiction ne fut pas de longue durée.

Des événements politiques changèrent la face de l'Europe.

Louis XIV occupe le trône de France, et la Flandre est devenue province française. A Dunkerque, la Chambre de Rhétorique ressuscita sous le nom de *Karssouwieren* ou *des Réjouis dans la Croix*, et ayant pour patron Saint-Michel. Michel De Swaen en devint membre dans sa première jeunesse.

Le docteur Snellaert en parle dans son Histoire de la Littérature flamande : « Dunkerque », dit-il, « sous le régime espagnol, la rivale des ports de la Hollande, passant sous le sceptre de Louis XIV, donna un Jean Baert à cet heureux conquérant. Florissante par ses hommes de mer, elle cultiva avec succès les arts, les sciences et surtout la poésie. Sa chambre de rhétorique se trouvait dans ce moment à la tête des institutions littéraires de toute la Westflandre et possédait dans De Swaen un véritable poète; un moment, la société se berça de l'illusion que le gouvernement français, quoique centralisateur et exclusif de sa nature, daignerait encourager ses nobles efforts, pour relever la littérature flamande. De Swaen traduisit le *Cid* de Corneille et l'*Andronie* de Campistron; ensuite il donna une pièce originale, intitulée l'*Abdication de Charles-Quint*. Ses traductions sont faciles et d'un style très poétique; son drame original est sans contredit un des plus parfaits d'après les règles classiques, qui furent composés en Belgique et en Hollande dans cette période.

« Le théâtre cependant ne paraît pas avoir sérieusement occupé la verve de De Swaen. Il se voua avec plus de prédilection à la poésie sacrée; son talent le met à la tête des poètes belges de cette

époque; son œuvre capitale, le poème *de la vie et de la mort de Jésus-Christ*, est une série de cinquante méditations sur la vie du Seigneur, et sur les mystères qui ont précédé sa naissance et suivi sa mort. On se plaît à y voir dominer cette naïveté sublime qui donne tant de charme à la poésie chrétienne. L'impulsion que De Swaen sut donner aux travaux de la société de Dunkerque, et plus encore son talent poétique incontestable, eurent une salutaire influence sur toute la Westflandre. »

Depuis que le docteur Snellaert a écrit ces lignes, on a découvert un manuscrit de l'illustre poète dunkerquois. Ce manuscrit provient de l'abbaye St Winox de Bergues et comprend en soixante-deux pages in-4°, une comédie intitulée : *de Verheerlyckte Schoenlappers of de Gecroonde leersse* (Les Savetiers honorés ou la botte couronnée), précédée de l'Abdication de Charles-Quint, et suivie de poésies fugitives. La *gecroonde leersse* a été représentée à Dunkerque le Mardi-Gras de l'année 1688, et M. le professeur C. Looten l'a éditée en 1891 à Lille, en l'accompagnant d'une savante introduction :

« Partout », dit-il, « abondent les dialogues vifs et pressants où les héros se donnent l'un à l'autre d'excellentes répliques.

« Enfin le moraliste n'a point oublié ses droits et ses devoirs. Si dans Charles-Quint, il ne nous fait voir que le prince, familier et bon, dont les fantaisies capricieuses ne compromettent cependant pas la popularité, il nous présente dans le conseiller Ambroise un philosophe aimable, qui réfléchit sur les travers des hommes et les vices de la société, qui les flétrit sans exagération de langage, mais aussi sans indulgence condamnable. »

Nous ferons passer quelques vers du poète dunkerquois sous les yeux du lecteur; il pourra juger

par lui-même de « ce style si facile et si poétique », de ses expressions toujours naturelles, de son genre d'écrire enfin qui est celui de Cats et de Vondel, suivant la remarque d'un commentateur bien compétent, Prudent van Duyse, l'éminent poète gantois De Swaen dépeint ainsi la rapidité du temps :

Gelijck een water-drop van 't hoogste dack gedropen,
 Gelijck een snelle beeck komt van 't geberg geloopen,
 Gelijck een vluchtig peerdt in sijnen meesten spoedt,
 Gelijck een zeylend schip door-snijdt den zilten vloedt,
 Geijck een adelaer die door de lucht gaet' sweven,
 Gelijck een vlugge pijl uyt sijnen boogh gedreven,
 Gelijck een kogel vlieght uyt 't bulderen geschut,
 Gelijck een snel gedacht dat aerd' noch hemel stut,
 Soo spoeyt, soo loopt den tijdt van 't eene jaer in 't ander,
 En schaezelt in zijn loop veel eeuwen aen elkander.

Traduction. — Comme une goutte d'eau qui tombe du haut des toits, comme un torrent écumant qui se précipite de la cime des montagnes, comme un coursier au plus fort de son élan, comme un navire fendant à pleines voiles le flot de la mer, comme un aigle qui sillonne les champs de l'air, comme une flèche rapide qui s'échappe de l'arc, comme un boulet qui sort en volant de la bouche du canon, comme une pensée qui franchit l'immensité de l'espace; ainsi vole, ainsi se précipite le temps d'une année à l'autre, enchaînant dans sa course les siècles aux siècles.

Sous l'habile direction du grand poète, la *gilde dunkerquoise* florissait. De Swaen composa un poème sur *l'Amitié*, pour répondre à une question de la rhétorique de Bergues; et un autre sur *l'Art de la poésie*, qui lui valut le second prix (deux chandeliers d'argent), au concours de Bruges, en l'année 1700.

Mais la Rhétorique de Dunkerque tout entière protesta contre la décision des rhétoriciens de Bruges, qui n'avaient pas cru devoir accorder le premier prix à l'œuvre de De Swaen. Elle en appela à toutes les Rhétoriques de la Flandre, en leur soumettant les compositions des vainqueurs, réunies sous le titre de *Beroep-schrift voor de gilde van Rhetorica bin-*

nen Duynckercke, teghen de vrije hooftkamer der Weerde dry Santinnen binnen Brugge, over haer vonnis uytgesproken den 27 Juny 1700, nopende de rymwercken, te voren in mey ter voldoeningh van haere konst-begroetinghe over ghegeven en wederom gestelt ten oordeel van alle wyse, gheoeffende, voorsienighe en hoogh-geleerde yveraerts der neder-duytsche rym- en reden-konst. — Tot Duynkercke, by Ant. Franc. van Ursel, 1701.

(Acte d'appel pour la Société de Rhétorique de Dunkerque, contre la Chambre souveraine des trois Vénérables Saintes de Bruges, relativement à son jugement, prononcé le 27 juin 1700, sur le mérite des poésies soumises à son appréciation en mai, et soumises de nouveau au jugement de tous les connaisseurs et savants versés dans la poésie et dans l'art de la rhétorique. — A Dunkerque, chez Ant. Franc. van Ursel, 1701.

Le chef-d'œuvre de De Swaen, de l'avis de Willems, fut sa tragédie de l'Abdication de Charles-Quint, imprimée pour la première fois à Dunkerque par Pierre Labus, et rééditée en Belgique au milieu de ce siècle. Le typographe dunkerquois, qui était aussi un poète flamand, fait remarquer dans une préface que cet ouvrage fut le dernier de son ami, qui porta dit-il, le génie de la langue flamande à une hauteur où jamais aucun écrivain n'avait encore atteint avant lui.

Toutefois, antérieurement à notre De Swaen, le genre tragique avait déjà été traité d'une manière brillante à Bailleul, par Abraham De Coninck, qui publia en flamand, à Amsterdam, trois tragédies bibliques, sous les titres de Jephta, Achab et Samson; c'est ce que nous apprend le *Belgisch Museum* de l'année 1845, pag. 288 et 318.

« Un ouvrage très curieux, et sans doute le plus

national qui parut en Flandre au commencement du XVIII^e siècle », dit encore Snellaert dans son Histoire de la littérature flamande, « est le livre d'André Stevens, *Nederlandschen Voorschriftboek* (le livre des préceptes pour écrire en néerlandais). Stevens était maître d'école à Cassel, où il écrivit son livre vers la fin du règne de Louis XIV. Les préceptes linguistiques consignés dans son ouvrage sont en petit nombre : ils traitent spécialement de la prononciation, de l'orthographe et de la pureté du langage. L'auteur insiste avec énergie sur ce dernier sujet, se plaignant amèrement de ses compatriotes, assez indolents pour aliéner leur propre bien. Ces sorties de Stevens sont remarquables : vivant dans une ville sujette au roi de France, il a l'air de traiter ce prince en étranger ».

L'œuvre de l'estimable instituteur est dédiée aux magistrats de la cour féodale de Cassel, et l'épître dédicatoire est suivie d'une longue élogie sur la décadence de la langue flamande. Dans ce chant, rempli de tristesse, une jeune vierge raconte l'origine et les progrès de cet iodome qui fut celui des peuples du Nord.

Le livre de Stevens renferme aussi l'intéressante correspondance qui a existé entre lui et Modewyck, son ami et son collègue à Bergues. Modewyck en adressant ses vers à son frère en poésie, l'appelle *hoogdravenden en wydberoemden rymdichter* (poète très haut estimé et très renommé), et Stevens compare Modewyck à un aigle qui plane dans les cieux, *hoogvliegende arend*; poète lyrique plein de sagesse, *wyzen lierdichter*.

On regardait comme une bonne fortune de pouvoir placer un livre nouveau, sous le patronage de cet écrivain distingué de Cassel. Ce fut sous le prestige du nom de Stevens que Pierre Labus abrita sa

Véritable nomenclature ou instruction pour bien apprendre les deux langues française et flamande, opusculé qui vit le jour à Dunkerque en 1724.

On trouve encore des vers du chantre de Cassel dans l'introduction au drame de J. D. Condé, sur la Passion et la mort du Christ, *Den lydenden en sterwenden Christus*, édition d'Antoine Cuvelier, rhétoricien de Bergues, imprimée à Dunkerque en 1743, chez Balthazar Weins, et dédiée à Salomon David, licencié en l'un et l'autre droit, échevin et *keurheer* de la ville et châtellenie de Bergues, *hoofman* de la Société de Rhétorique de cette ville, le Mécène des amis de la poésie.

A l'exemple de Stevens, d'autres Flamands ont aussi adressé des louanges à l'éditeur de Condé. Ainsi, G. F. Verdegans, de Cassel, C. van Costenoble, de Bailleul, Marius de Saint-Josse, Derein, l'ont tous félicité dans leurs vers, comme les De France, Bonda, Remey, De Cock, Droomers et P. Labus ont accompagné de leurs strophes la tragédie de De Swaen sur Charles-Quint.

Cuvelier était lui-même poète; il existe de lui une ode à Guillaume De Dous, l'auteur du *Geestelyken Helicon of chrystelike Bemerkingen op alle de Evangelien der Zondagen* (L'hélicon spirituel ou remarques chrétiennes sur les Evangiles des dimanches). On peut la lire en tête du poème que De Dous a fait pour ses six enfants, tous engagés dans l'ordre de St Dominique. Un d'eux, le père Raphaël, du couvent de Bergues, a répondu à cette attention affectueuse par un dithyrambe qui précède aussi l'œuvre paternelle.

A quelque distance de Mont-Cassel, la patrie de Stevens, le monastère de St Guillaume, de Noordpeene, la patrie du peintre Elias, révélait dans son sein un autre poète qui n'était pas sans valeur, ..

Ferdinand Loys, prieur du couvent. Il écrivit pour la jeunesse un recueil de préceptes moraux en vers sous le titre de *Den Nieuwen Spiegel der Jonkheydt of te gulden ABC voor de leergierige jonkheyt*, in-4° de 119 pages; (Le nouveau Miroir de la Jeunesse, ou le ABC d'or pour la jeunesse qui aime à s'instruire). Il fit hommage de son livre à Ferdinand Van Reyninghe, fils de l'ancien bourgmestre de Poperinghe, et ancien prince de la Société de Rhétorique de cette ville.

On peut encore citer d'autres Flamands qui ont fait honneur à leur langue. Oswald Vervlake, religieux de l'abbaye S^t Winoc de Bergues, a traduit du latin en flamand la Vie de S^t Winoc par Drogon. Cette traduction a été imprimée à Dunkerque en 1757, chez Nicolas Weins, en un vol. in-12. Ornée d'une gravure sur bois qui représente le Saint en prière, elle est intitulée : *Het leven en dood van den H. Confesseur Winocus, religieus en abt in de orden van S^t Benedictus, patroon der stede nu S^t Winox-bergen genaemt*. (La vie et la mort du Saint Confesseur Winoc, religieux et abbé dans l'ordre de Saint Benoît, patron de la ville nommée maintenant Bergues-St-Winoc.) Cet opuscule a obtenu quatre éditions, et le traducteur fait remarquer dans sa préface que cette publication était vivement désirée et impatiemment attendue.

A Cassel, un prêtre, nommé J. E. J. Kien, chanoine de Notre-Dame, a publié de courtes instructions sur la pratique des vertus chrétiennes et sur les fêtes et jours fériés de l'Église : 1° *acten der uitstekendste deugden van eenen christen* (actes des principales vertus d'un chrétien) — 2° *korte onderwyzingen op de heilig-dagen ende andere bijzondere feest-dagen van het jaer*. (Courtes Instructions sur les jours fériés et certaines autres fêtes de l'année.) Un autre prêtre, Jacques Soyez, curé de Terdeghem, entre Cassel et

Steenvoorde, a écrit vers 1730 un petit livre en flamand sur les vertus théologiques, et Ymmeloot d'Ypres, dans son *Traité enseignant la vraie méthode d'une nouvelle poésie française et thyoise, harmonieuse et délectable*, dit que le seigneur de Terdegheem était un élégant poète et son rival. Malheureusement ses œuvres, inédites peut-être, sont perdues.

Quant au peuple flamand, naturellement jovial aimant à se réunir, à boire, à danser le dimanche et les jours de fête, ami des beaux-arts et des spectacles, il entrait en masse dans les chambres de Rhétorique. Chaque ville, chaque village avait sa gilde de Rhétoriciens.

Toutes les Rhétoriques avaient pour leurs représentations des théâtres qui leur appartenaient. Les sociétés les plus riches les avaient dans des maisons, qui étaient aussi leur propriété. Les autres, moins favorisées de la fortune, étaient dans la nécessité de demander une salle de spectacle aux hôtelleries ou aux cabarets. C'est là qu'elles durent se livrer à leurs jeux de prédilection, aux exercices de la scène. Quelquefois cependant, même au milieu du XVIII^e siècle, des rhétoriciens jouèrent encore en plein air, sur des tréteaux élevés, comme au XVI^e siècle, dans les carrefours et sur les places publiques, ainsi que cela s'est vu à Steenvoorde, en 1755 et en 1767.

Un manuscrit flamand, qui provient de la société des *Spaderycken* de Bailleul, a conservé la description du mobilier garnissant un théâtre de rhétoriciens, et qui se composait du théâtre lui même, des décors pour représenter des palais, des forêts, des rues, des villages, des appartements, des chambres d'ouvriers, et de costumes pour représenter des princes, des rois, des soldats, ou des personnages de plus humble condition.

Les représentations données par nos Rhétoriques,

sous le règne des rois de France, n'étaient pas défendues par le clergé. Le clergé, gardien vigilant de la morale et de la religion, savait bien que ces sociétés, composées des personnes les plus honnêtes et les plus honorables de la paroisse, chefs de famille pour la plupart, ne jouaient que des pièces approuvées par lui, et empreintes de l'esprit le plus pur et le plus conforme aux saines doctrines. En outre, ces rhétoriciens qui se plaçaient tous sous l'invocation d'un saint, qui assistaient en corps à toutes les cérémonies religieuses, aux Te Deum, aux processions; qui faisaient cortège à l'entrée des princes et des prélats, qui escortaient les reliques sacrées de leurs patrons, qui faisaient prier pour l'âme de leurs frères trépassés, ces rhétoriciens qui donnaient toujours l'exemple de la charité évangélique, jouaient souvent pour honorer leur pasteur.

En 1784 à Bergues, le curé de St Martin assiste à un repas du soir de la Rhétorique des Royaerts, où se trouvent cent convives, et où il est salué par les acclamations qui accompagnent un toast porté à sa personne.

Dans ces libres réunions, la langue flamande était toujours en honneur. Souvent les rhétoriciens s'amusaient à composer des vers sur toutes sortes de sujets, même les moins poétiques. Ils ont écrit des poèmes sur la découverte des épingles et sur le sens mystique du jeu de cartes. Ils en ont laissé aussi sur l'origine du monde, sur la philosophie, sur l'histoire; et en les parcourant, il nous est arrivé d'admirer la verve et l'animation du style, les tournures heureuses et pittoresques de la phrase, l'élévation des idées de ces littérateurs obscurs, artisans pour la plupart, qui trouvaient aux heures de loisir leurs délices dans le culte des Muses.

Un d'eux, imprimeur de son métier, a recueilli

ces poésies fugitives et les a publiées sous le titre de *Verzaemeling der prys-vraegen* (Recueil des questions de concours). Il s'y trouve des vers où le poète compare entre elles les littératures flamande, française, italienne et anglaise. Son opinion est qu'au temps de Molière et de Crébillon, la gloire littéraire de la France éclipse celle des autres nations. « J'aurais bien voulu, dit-il, accorder la palme à la Néerlande, la patrie de Vondel, de De Swaen, de Catts, de Rotgans, de Hooft et Steven, mais ma préférence personnelle ne peut pas se montrer; j'aime mon pays, mais j'aime encore plus la vérité. »

Ik wensch wel uyt 'er hert.
Dat ik aen Nederland had konnen geven d'eer,
Maer eygen zinnigheyd mag nergens zig betonen;
Ik min myn vaderland, dog min de waerheyd meer.

Des rhétoriciens de Bergues traduisirent en flamand des tragédies de Voltaire et de Ducis, pour les faire représenter au grand concours scénique que la gilde de cette ville offrait, en 1786, aux sociétés de rhétorique de France et de l'étranger. A cette lutte de l'esprit, prirent part Rousbrughe, Bailleul, Gand, Courtray, Hondschoote, Steenvoorde, Menin, Houtkerke, Furnes, Poperinghe et Isenberghe. Courtray obtint le premier prix; Bergues le lui disputa la même année au concours de Menin, mais dut se contenter de la seconde médaille. Ce n'est que l'année suivante, que les rhétoriciens de Bergues prirent leur revanche au concours d'Audenarde, où ils remportèrent les premiers prix de tragédie et de comédie.

Quand les vainqueurs firent leur rentrée dans Bergues, leurs confrères avec les sociétés de St Georges, de St Sébastien et de Ste Barbe, précédés de la musique du régiment de Brie, allèrent à leur rencontre, et tous ensemble s'acheminèrent, aux sons

du carillon et des cloches du beffroi, vers le Lands-huys, où le magistrat complimenta les vainqueurs et leur offrit le vin d'honneur.

La langue flamande était aussi très florissante à Bailleul; outre les exercices dramatiques des rhétoriciens, elle a produit un poème qui fut remarqué, et intitulé *Den Belle-brandt*, (L'incendie de Bailleul) par De Springer. Le conseiller Quenson a fait l'éloge de cette œuvre dans les mémoires de la société des Arts et Sciences de Douai (1835). Quand après avoir démontré, dit-il, le dernier incendie de 1682, comme une armée ennemie au sac d'une ville, se ruant de quartier en quartier, d'édifice en édifice, de maison en maison, et dévorant tout sur son passage, tout jusqu'à la population elle-même; quand après nous avoir fait parcourir une à une toutes les horreurs de ce désastre, De Springer nous ramène le lendemain sur les ruines encore fumantes de cette cité, et nous arrêtant à chaque maison pour y faire l'appel de ses habitants, en remuer avec lui les décombres entassés, il s'agenouille auprès de ces restes d'hommes, de femmes ou d'enfants qu'il a découverts, et dépose en faveur de chaque infortuné un regret, une prière; certes, il y a dans cette pensée de l'auteur quelque chose de grand, d'éminemment religieux et poétique.

De Springer a eu pour émules Ferdinand Berteloot, de Meteren, dont les poésies flamandes n'ont été connues que de ses amis, et Benoit-Georges Derive, dont il existe un poème dédié à sa sœur Amélie, chanoinesse à Bergues, sous le titre de : *Den koninglyken harp-slager* (Le harpiste royal).





LA LANGUE FLAMANDE

DEPUIS LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

LES associations de Rhétorique furent démembrées quand éclata la Révolution française. Assimilées aux corporations civiles et religieuses, elles furent dissoutes comme ces dernières. Mais aussitôt que la tempête est calmée, l'amour des spectacles et de la poésie se réveille chez nos Flamands et les *Rederyke gilden* se réorganisent.

La Rhétorique d'Hondschoote se reconstitue le 27 nivôse an X de la République, et celle de Bergues offrit à la même époque un nouveau concours poétique, auquel prirent part les Rhétoriques de Courtray, Steenvoorde, Steene, Furnes, Morseele, Poperinghe et Hondschoote. Courtray obtint encore une fois le premier prix de tragédie, d'une valeur de trois cents francs et Furnes, celui de comédie valant soixante dix francs.

En des jours plus près de nous, on voit des Flamands de France se distinguer encore aux concours littéraires de Dixmude et de Furnes. On cite Hubben de Dunkerque, Bertein et Bels de Wormhout, et Van Rechem d'Hazebrouck. Leurs poésies ont été impri-

mées aux frais des sociétés littéraires flamandes de Dixmude et de Furnes, sous les titres de : 1° *Verzameling der dichtwercken die medegedongen hebben in den drievoudigen pryskamp, in dichttooneel en schriftkunst*, in-8°, Dixmude bij P. Stock en zoon, boekdruckers, 1823. (Recueil des œuvres poétiques qui ont pris part aux trois concours de poésie, de théâtre et de calligraphie. In-8°, Dixmude chez P. Stock et fils, imprimeurs, 1823.) -- 2° *Bundel ofte verzameling der dicht-werken en tooneel-uytgalmingen, die medegedongen hebben in den dryvoudigen en luysterlyken pryskamp*, in-8°, Veurne, bij F. Rycheboer, boekdrukker, 1824. (Volume ou recueil des œuvres poétiques et des monologues de théâtre qui ont pris part au triple et magnifique concours. In-8° Furnes, chez F. Ryckeboer, imprimeur, 1824.)

Van Rechem d'Hazebrouck fut un peintre en bâtiments, et tout en badigeonnant les façades des maisons, il composait des vers inspirés par les circonstances du jour. C'était un poème pour célébrer l'anniversaire trois fois séculaire de l'institution de la Rhétorique d'Eecke; une élégie sur la mort du duc de Berry, laquelle fut imprimée à Ypres en 1821, sous le titre de *Treurzang op de dood des hertogs van Berry*; un dithyrambe en l'honneur du curé-doyen d'Hazebrouck nommé en 1803; c'étaient des strophes sur les suites d'une bonne ou d'une mauvaise éducation (sujet proposé par la Rhétorique de Dixmude); des milliers de vers enfin éparpillés dans toute la Flandre. Souvent aussi on le voyait à un festin de noces dire, dans un langage poétique, le bonheur des jeunes époux; ou bien, lorsque quelque grande douleur avait atteint une famille, quand la mort lui avait ravi un de ses membres aimés, il se tenait debout au bord de la fosse où étaient descendus les restes mortels de l'être adoré, racontant d'une

voix émue les vertus du défunt, et répandant des consolations dans l'âme de ceux qui le pleuraient.

Van Rechem a vécu vieux et pauvre. Pendant quarante ans, il a été l'âme des Rhétoriques flamandes de son pays, il a entretenu le feu sacré de la muse flamande, et ses chants flamands ont fait briller un rayon de gloire sur la ville qu'il habitait.

Dans l'asile offert à sa vieillesse, une cellule de l'hospice, Van Rechem avait renoncé au monde et à la poésie. Un soir cependant, un bruit inaccoutumé se fit sous sa fenêtre; il l'ouvrit et vit, sur la place qui s'étendait sous ses yeux, des hommes armés, suivis d'autres hommes portant un arbre qu'ils allaient planter en signe de liberté. Ce spectacle, dont sa jeunesse avait déjà été témoin, réveilla le génie du vieux poète. Van Rechem prit la plume et écrivit ces vers :

De boom der vryheyd is geplant,
De hemel geeft dat hy mag groeyen!
En tot geluk van 't vaderland,
Dat men hem tydelyk mag snoeyen;
Het is een boom die gulzig wast,
En die geeft zomtijds wilde schooten;
Indien men hem niet op en past,
Om tydig hem daer af t'ontblooten etc.

Traduction. — « L'arbre de la Liberté est planté; fasse le ciel
« qu'il puisse croître, et que pour le bonheur de la patrie, on l'émonde
« à temps! c'est un arbre qui pousse des rameaux étendus, et qui
« donne parfois des rejetons sauvages, si l'on ne veille à l'en dépouil-
« ler, etc. »

Van Rechem précéda, de quelques années dans la tombe, son confrère Louis Lecomte de Bailleul, qui fut le dernier Rhétoricien de la Flandre maritime de France. « Ses pièces de poésie flamande sont nombreuses, dit l'abbé Cernel, et leur valeur est inégale. Néanmoins quelques unes d'entre elles méritent à juste titre de prendre place dans une anthologie

des poètes flamands de France. Le Comte connaissait à fond et maniait avec facilité sa vieille langue maternelle. Il avait surtout à un haut degré l'amour de la déclamation et des jeux scéniques, qui distingua si longtemps nos pères. Des vieillards se rappellent l'avoir vu sur la scène interprétant avec un réel talent le personnage de Brutus dans la *Mort de César*. »

Contemporains de Van Rechem et de Le Comte, l'abbé de Lessus, principal du collège d'Hazebrouck, et Léonard Boone, professeur dans le même établissement, secondaient l'étude de la langue flamande en publiant des ouvrages élémentaires pour la jeunesse : l'un, une grammaire flamande intitulée : *Grond-regels der fransche spraek-kunst*. (Règles fondamentales de l'art de parler en français); l'autre, un *Dictionnaire français-flamand*, et un livre flamand pour apprendre à lire, intitulé : *Den nieuwe kabinet* (Le nouveau cabinet).

On peut dire que, lorsque l'abbé de Lessus, Bernard Boone, Van Rechem et Le Comte furent décédés, la langue flamande en France cessa d'être une langue écrite et ne fut plus qu'une langue parlée. Depuis cette époque, on ne voit plus de français se livrer à l'étude de la langue flamande et écrire des livres flamands. La langue flamande, livrée à elle-même, n'étant plus parlée en France par la classe lettrée de la société, devient le langage habituel de la bourgeoisie et de l'ouvrier; elle perd son caractère de perfection, et adopte la tournure d'esprit de la classe populaire; elle n'est plus la langue de la civilisation.

Les conservateurs de la langue flamande sont désormais ceux qui, comme Tiche-Tache de Noordpeene, vont dans les cabarets débiter des sornettes et chançonner les travers du village; une amourette de

jeune fille, une femme qui bat son mari; ou ceux qui, comme Verlyck d'Hazebrouck, répandent autour d'eux leurs gloses bouffonnes. Ce Verlyck s'est éteint à l'âge de quatre-vingt-un ans. Pendant plus d'un demi-siècle, il a jeté la note gaie dans les foires et les kermesses de la région. Aux sons éclatants de sa trompette, chacun accourait; on formait cercle autour de lui, et tous, grands et petits, s'amusaient de ses lazzis et riaient à se tordre quand il entrait en conversation avec sa légendaire poupée : *Kô Pculle* est resté populaire.







LES CHANTS POPULAIRES FLAMANDS

AERLYCK et les vieillards de son âge ont pu, dans leur enfance, entendre répéter des chants et des contes populaires de la Flandre. Les chants étaient le plus souvent empruntés à des hymnes d'église. Nous avons reproduit le Chant de victoire de 881, dans lequel il est dit que toute l'armée chantait avec le Roi : *Kyrie eleison*. Jusqu'au milieu de ce siècle, ce refrain est resté parmi les Flamands de France; nos paysans flamands le redisaient en rentrant les dernières gerbes de leur moisson. A Morbecque, ils criaient : *Kyri eleisen!* Dans les environs de Bergues : *Kyrioolle!*

Il nous est arrivé parfois, en descendant le soir les sentiers élevés de la montagne de Cassel, à l'heure où l'Angelus tinte dans les églises des villages voisins, de nous arrêter tout pensif et de prêter l'oreille à ces accents monotones des jeunes bouviers :

Elei! Alooi!

Ces enfants répétaient par intervalles ce *ranz*, en conduisant à la ferme leurs troupeaux tout repus de l'herbe des gras pâturages. Ne serait-ce pas là un reste du *Kyrie-Eleison* dont parle Baluze, et qui

faisait au moyen-âge la finale des chansons champêtres?

Il était assez naturel que le peuple qui était, pour ainsi dire, acteur dans les cérémonies de l'église, qui chantait les psaumes avec le prêtre, eût contracté l'habitude d'en mêler des phrases aux poèmes qu'il chantait le long des chemins ou dans ses veillées d'hiver.

Des chansons à refrains empruntés aux chants d'église sont parvenus jusqu'à nous. A Bailleul, quand une jeune fille a passé de vie à trépas, et que le prêtre l'a déposée dans sa couche d'argile, ses compagnes, après avoir effeuillé sur sa tombe les roses de sa couronne virginale, s'emparent du poêle qui couvrait sa dépouille mortelle, et s'en vont en l'agitant à travers les rues de la cité, et en chantant avec élan ces simples paroles, qui sont tout l'éloge funèbre de la défunte :

In den hemel is een dans,
Alleluia!
Daer dausen al de magdekens
Benedicamus Domino
Alleluia!
Al voor de Heilige N...
Benedicamus Domino!
Alleluia!

(Au ciel, on danse, alleluia! Là dansent toutes les vierges; bénissons le Seigneur, alleluia! Tout pour la S^{te} N... Bénissons le Seigneur, alleluia!)

Depuis la Noël jusqu'à la fête des Rois, des individus, portant une étoile en carton au bout d'un rotang, parcouraient les villes d'Hondschoote et d'Hazebrouck, en chantant cette complainte :

1. Daer kwamen drie koningen met een sterre
Uit vreemde landen, het was al zoo verre;
2. Zy kwamen den uwen berg opgegaen

Zy zagen een sterre daer voor gaen;
3. Zy gingen met hunne grooten trein,
Tot aen de stede van Jerusalem.

(Trois rois venaient avec une étoile de pays lointains, c'était si loin; ils avaient dépassé la montagne (dite *uwen berg*) (1); ils se voyaient précédés d'une étoile. Ils allaient en grand train jusqu'à la ville de Jerusalem, etc.)

Ces chanteurs, qui ont ainsi chanté la naissance du Christ, vont ensuite de cabaret en cabaret répéter une chanson bachique, et raconter comment un buveur passe la semaine de quinquagésime :

Den zondag, den zondag 't is dag van Heere,
Me doen ons mooi hemde aen
Daer by ons mooije kleeren.

Den maendag, den maendag,
Me gaen een pintie drinken;
Een pintie, twee of drie of wel vijf en twintig, etc.

(Le dimanche, le dimanche, c'est le jour du Seigneur, on se met une chemise propre et avec cela nos beaux habits. — Le lundi, le lundi, on va boire une pinte; une pinte, deux ou trois, ou bien vingt-cinq, etc.)

A Dunkerque, aux jours de Carnaval, on promenait, par les rues de la ville, un mannequin en osier représentant un géant, appelé *Reuse* dans le langage du pays. En l'accompagnant, le peuple chantait sur l'air du *Creator alme siderum*, les paroles suivantes :

En als de groote klokke luid,
De klokke luid,
De Reuse komt uit;
Keerd uw eens om,
De Reuse, de Reuse,
Keerd uw eens om,
Gij schooon bloem!

(1) Ce nom de *uwen berg* est le nom d'une colline près du Mont-Cassel (nord).

Moeder, zet den pot op 't vier,
Den pot op 't vier,
De Reuse is hier,
Keerd uw eens om, etc.

Moeder, geeft hem eene botteram,
Eene botteram,
De Reuse is gram,
Keerd uw eens om, etc.

Moeder, geeft den café pot,
Den café pot,
De Reuse is zot,
Keerd uw eens om, etc.

(Et quand sonne la grosse cloche, la grosse cloche, le géant sort, tourne-toi une fois, géant! géant, tourne-toi, ô belle fleur!

Mère, met le pot au café sur le feu, le pot au café sur le feu; le géant est ici. Tourne-toi une fois, géant, etc.

Mère, donne-lui une tartine, une tartine, le géant est fâché; Tourne-toi une fois, géant! etc. -

Mère, donne la cafetière, la cafetière, le géant est fou. Tourne-toi une fois, géant, etc.)

Mais il y a une variante à cette chanson, dans d'autres villes de la Flandre :

Die zeggen : wy zyn van Reusen êkomen,
Zy liegen daerom;
Keerd, uw eens om, Reusken, Reusken
Keerd, uw eens om, Reusken, Reusken!
Reuseblom!

(Ceux qui disent : nous sommes les descendants des géants, ne disent pas vrai; tourne-toi une fois, petit géant, fleur de géant!)

Ces rimes rappellent sans doute quelque évènement grandiose, dont l'histoire n'a pas gardé souvenir. Peut-être se rapportent-elles à l'établissement des Saxons dans le nord de la Gaule, établissement qui remonte aux premiers siècles de l'ère chrétienne. L'imagination populaire grandit toujours la figure des conquérants et des héros.

Une chanson, où il était question des Karls

Saxons, et qui se chantait, dans notre Flandre maritime, depuis Bourbourg jusqu'à Bruges, a été découverte par l'abbé Carton. Elle commençait ainsi :

Wy willen van de kerels zingen
Sy zyn van quader aert,
Sy willen de ruters dwingen,
Sy dragen eenen langen baert, etc.

(Les Karls sont le sujet de nos chansons, ils sont d'un caractère méchant; ils veulent se soumettre les chevaliers, ils portent une longue barbe.)

C'était sans doute un de ces Karls, ce redouté Seigneur qui faisait périr les jeunes vierges. Il s'appelait Halewyn et les châtelaines pâlissaient de peur à son nom, car ce nom était souvent accompagné de récits de meurtres; la frayeur qu'il inspirait n'a pris fin que lorsque une de ces vierges, nouvelle Judith, eut tranché la tête au monstre. Elles purent chanter alors :

1. Heer Halewijn sang een liedeken,
Al die dat hoorde wou bij hem zijn.
2. En dat vernam eens conincs kind,
Die van haer ouders zoo wert bemint.
3. Zy ginc al voor haer vader staen :
« Och! vader, mag ic naer Halewyn gaen? »
4. « ô Neen, mijne dochter, neen gy niet;
Die derwaert gaen en keeren niet, etc. »

Traduction. — 1. Le seigneur Halewyn chantait une chanson; tous ceux qui l'entendaient voulaient aller à lui.

2. — Une fille de roi apprit cela, elle était si aimée de ses parents.

3. — Elle alla se placer devant son père : « ô Mon père puis-je aller vers Halewyn? »

4. — « Oh! non, ma fille, non, pas toi! Celles qui vont à lui, ne retournent plus. »

5. — Elle alla se placer devant sa mère : « ô Mère, puis-je aller vers Halewyn? »

6. — « Oh! non, ma fille, non, pas toi! Celles qui vont à lui, ne retournent plus! »

7. — Elle alla se placer devant sa sœur : « oh ! ma sœur, puis-je aller vers Halewyn ? »

8. — « Oh ! non, ma sœur, non pas toi ; celles qui vont à lui, ne retournent plus. »

9. — Elle alla se placer devant son frère : « oh ! mon frère, puis-je aller vers Halewyn ? »

10. — Cela m'est égal où tu vas, pourvu que tu gardes ton honneur, et que tu portes droite ta couronne. »

11. — Elle monte à sa chambre et met son plus beau vêtement.

12. — Que met-elle sur elle ? une chemise plus fine que de la soie.

13. — Que met-elle à son corsage ? elle la couvre de bandes d'or.

14. — Que met-elle à son jupon rouge ? de point en point un bouton d'or.

15. — Que met-elle à sa belle chevelure blonde ? une lourde couronne d'or.

16. — Que met-elle à son kerle ? de point en point une perle.

17. — Elle alla à l'écurie de son père, et y choisit le meilleur coursier.

18. — Elle monta à cheval, en chantant et sonnait elle traversa le bois.

19. — Quand elle fut au milieu, elle vit monseigneur Halewyn.

20. — « Salut, » dit-il, et il vint à elle, « salut belle jeune fille, aux brillants yeux noirs. »

21. — Ils galopèrent ensemble, et en chemin ils échangèrent maintes paroles.

22. — Ils vinrent à un champ où se trouvait une potence à laquelle étaient attachés des corps de femmes.

23. — Seigneur Halewyn dit alors : « Puisque tu es la plus belle jeune fille, choisis ta mort, il est temps. »

24. — « Bien, puisque j'ai le choix, je choisis le glaive pardessus tout. »

25. — « Mais, ôte d'abord ta robe, car le sang de vierge se répand si loin, et il me ferait peine si tu en étais maculée. »

26. — Et avant que sa robe fut ôtée, la tête de Halewyn gisait à ses pieds ; sa langue prononçait encore ces mots :

27. — « Va, là-bas dans le blé, et sonne de mon cor, de manière que tous mes amis l'entendent. »

28. — « Dans ce blé, je ne vais pas : je ne sonne pas de ton cor ; je ne suis pas le conseil des meurtriers. »

29. — « Vas donc là-bas sous la potence, et prends là un pot à onguent et étends en sur mon cou rouge. »

30. — « Je ne vais pas sous la potence, je ne mets pas d'onguent à ton cou rouge, je ne suis pas le conseil de meurtriers. »

31. — Elle prit cette tête par les cheveux et la lava à une claire fontaine.

32. — Elle enfourcha son coursier, et chantant et criant elle traversa le bois.

33. — Et quand elle fut à moitié chemin, elle rencontra la mère de Halewyn : « Belle jeune fille, n'avez-vous pas vu mon fils ? »

34. — « Votre fils, le seigneur Halewyn, est allé chasser, vous ne le verrez plus de votre vie. »

35. — « Votre fils, le seigneur Halewyn est mort; j'ai sa tête dans mon tablier, qui est rouge de sang. »

36. — Quand eile vint à la porte, elle sonna du cor comme un homme.

37. — Et quand son père apprit son retour, il s'en réjouit.

38. — Un banquet fut préparé et la tête fut mise sur la table.

Les chants populaires qui se rapportent à des événements historiques étaient déjà devenus rares dans les vingt-cinq premières années de ce siècle. Ceux qui ont persévéré plus longtemps sont ceux que l'on chantait à la fête de certains patrons ou patronnes de corps et métiers, comme S^{te} Anne. Alors des jeunes filles chantaient :

'T is van dage Sinte Anna-dag,
Wy kyken al naer den klarendag,
En wy kleen ons metter spoed
Om te gaen ter kerke toe.
Als de misse wierd gedaen,
Wy zyn al blyde van deure te gaen, etc.

(C'est aujourd'hui la fête de S^{te} Anne; toutes nous regardons s'il fait jour, et nous nous habillons à la hâte pour aller à l'église, quand la messe est finie, nous sommes toutes contentes de partir etc.)

Les jeunes dentelières chantaient ces lignes rimées à la fête de leur patronne, comme les tailleurs d'habits et les couturières en robes en chantaient de semblables au mois de septembre, le jour de la fête de leur patron, et ce jour était nommé *Braed-appeldag* (le jour des pommes cuites).

Dans la chanson en l'honneur de S^{te} Anne, on cite un certain Joseph qui vient avec son chariot couvert d'une toile blanche; et qu'on charge de gâteaux et de provisions; on veut s'amuser; on désire que tous les jours soient des fêtes de S^{te} Anne!

A Bergues, au contraire, la veille de la kermesse, les écoliers infligeaient une punition à leur

camarade arrivé le dernier en classe; ils le promenaient par les rues de la ville, le front ceint d'une couronne de joncs, et en chantant :

't Kermes-kalf heeft een kroontje op zyn hooft
En heeft het niet gestolen,
Maer heeft 't gewonnen met leeg te zijn
In de schoole van N...

(Le veau de la kermesse a une couronne sur la tête, il ne l'a pas volée; mais il l'a gagnée, en étant paresseux à l'école de N...)

Cette promenade enfantine est peut-être une reminiscence des anciens mystères du moyen-âge, celle de la scène où les Juifs montraient au peuple le Christ couronné d'épines, en disant *Ecce homo!*





CONTES POPULAIRES FLAMANDS.

C'ÉTAIT par des jeux d'enfants et des contes populaires que se perpétuaient les anciennes croyances superstitieuses. Les populations de l'extrême Nord de la France croyaient, dans les temps les plus reculés, aux divinités du paganisme germanique. Parmi elles, Woden était le dieu suprême; mais, lorsque le Christianisme fut établi et que les Saxons eurent abjuré, Woden ne fut plus qu'un magicien, exerçant l'incantation, pouvant entraver ou supprimer la volonté humaine, et les facultés naturelles des animaux. A cette idée, paraît se rattacher le conte populaire qui suit :

Pouledinnetje en Pouledannetje
Gingen te gaer houtje raepen;
Als zy verre kwamen, Pouledinnetje wilt
Naer huys niet gaen zonder ê dregen te zyn.

Daer kwam een groote hond;
Hond, hond, bit Pouledinnetje;
Den hond wilt Pouledinnetje niet bidden,
En Pouledinnetje wilt naer huys niet gaen,
Zonder ê dragen te zyn.

Daer kwam een groote stok :
Stok, stok, slaet den hond;
Den stok wilt den hond niet slaen,
Den hond wilt Pouledinnetje niet bidden,
En Pouledinnetje wilt, etc.

Daer kwam een groot vier :
Vier, vier, brand dien stok;
't Vier wilt den stok niet branden,
Den stok wilt den hond niet slaen,
Den hond wilt Pouledinnetje niet bidden,
En Pouledinnetje wilt, etc.

Daer kwam een groot water :
Water, water, blusch dat vier;
't Water wilt 't vier niet bluschen,
't Vier wilt den stok niet branden,
Den stok wilt den hond niet slaen,
Den hond wilt Pouledinnetje niet bidden,
En Pouledinnetje wilt, etc.

Daer kwam een groote os :
Os, os, drink dat water;
Den os wilt 't water niet drinken,
't Water wilt 't vier niet bluschen,
't Vier wilt den stok niet branden,
Den stok wilt den hond niet slaen,
Den hond wilt Pouledinnetje niet bidden,
En Pouledinnetje wilt, etc.

Daer kwam een groote touw :
Touw, touw, bind dien os;
De touw wilt den os niet binden;
Den os wilt 't water niet drinken, etc.

Daer kwam een groot rat :
Rat, rat, knaes die touw;
Den rat wilt de touw niet knaesen,
De touw wilt den os niet binden, etc.

Daer kwam een groote katte :
Katte, katte, vangt dien rat;
De katte wilt den rat niet vangen.
De rat wilt de touw niet knaesen, etc.

Daer kwam een oud mannetje :
Oud mannetje, mannetje, gript die katte;
't Oud mannetje liep naer de katte,
De katte naer den rat,
Den rat naer de touw,
De touw naer den os,
Den os naer 't water,
't Water naer 't vier,
't Vier naer den stok,

Den stok naer den hond,
Den hond naer Pouledinnetje,
En Pouledianetje liep zoo zeer, zoo zeer,
Naer het huys.

Traduction. — Pouledine et Pouledane allaient ensemble ramasser du bois. Lorsqu'ils eurent longtemps marché, Pouledine ne voulut pas s'en retourner sans être portée.

Il vint là un grand chien : chien, chien, mords Pouledine; le chien ne voulut pas mordre Pouledine, et Pouledine ne voulut pas s'en retourner sans être portée.

Il vint là un grand bâton : bâton, bâton, frappe le chien; le bâton ne voulut pas frapper le chien, le chien ne voulut pas mordre Pouledine., etc.

Il vint là un grand feu : feu, feu, brûle le bâton; le feu ne voulut pas brûler le bâton, le bâton ne voulut pas frapper le chien, etc.

Il vint là beaucoup d'eau : eau, eau, éteins ce feu; l'eau ne voulut pas éteindre le feu, le feu ne voulut pas brûler le bâton, etc.

Il vint là un grand bœuf : bœuf, bœuf, bois cette eau; le bœuf ne voulut pas boire l'eau; l'eau ne voulut pas, etc.

Il vint là une grande corde : corde, corde, lie ce bœuf; la corde ne voulut pas lier le bœuf, le bœuf ne voulut pas boire l'eau, etc.

Il vint là un grand rat : rat, rat, ronge cette corde; le rat ne voulut pas ronger la corde, la corde ne voulut pas lier le bœuf, le bœuf ne voulut pas boire l'eau, etc.

Il vint là un grand chat : chat, chat, prends le rat; le chat ne voulut pas prendre le rat, le rat ne voulut pas ronger la corde, la corde ne voulut pas, etc.

Il vint là un vieux petit homme : petit vieillard, petit vieillard, prends ce chat; le petit vieillard courut après le chat, le chat après le rat, le rat après la corde, la corde après le bœuf, le bœuf après l'eau, l'eau après le feu, le feu après le bâton, le bâton après le chien, le chien après Pouledine, et Pouledine courut vite, vite, à la maison.

Dans ce récit, les éléments et les animaux sont conjurés. Ils sont sous l'empire d'un sortilège, et n'en sont délivrés que par l'intervention d'un petit vieillard, qui joue le rôle du dieu du Nord, Woden, le grand conjurateur.

On se figurait Woden parcourant le monde à cheval, et à Schaumbourg, en Allemagne, les campagnards invoquaient même le cheval du dieu :

Woden! Woden!
hâl dinen rosse nu foder!
(Woden, Woden, que ton cheval nous soit propice!).

Chez les Flamands de France, la veille de la fête de Saint Nicolas, les enfants allaient chez leurs grands parents demander si le Saint leur portera des dragées, et, dans l'espoir d'une réponse favorable, ils déposaient, sous le manteau de la cheminée, un bas ou un panier plein de foin; ce foin devait servir de nourriture au cheval blanc ou à l'âne du bienheureux patron qui voyage dans les nues, et descend dans les maisons par la cheminée. Puis ils chantaient :

St-Niklaes van Tolentyn,
Bring my mee wat lekkerding,
Lekkerding van Spanje,
Drie appelkens van Oranje,
Drie appelkens van Condé;
Bring myne broerkens ook wat mée.

Traduction. — Saint Nicolas de Tolentin, apporte-moi des friandises, des friandises d'Espagne, trois petites oranges, trois petites pommes de Condé; porte-en aussi pour mes petits frères.

Le peuple, dit Ozanam, ne peut se résoudre à oublier ce qu'il a adoré.

Alors même que l'objet de son adoration soit perdu, il se le représente encore sous une forme triviale.





LIMITES DU FLAMAND EN FRANCE. DIALECTE DE BAILLEUL.

LA langue flamande est aujourd'hui limitée, en France, dans les arrondissements de Dunkerque et d'Hazebrouck, et dans quatre communes de l'arrondissement de St Omer, qui sont Ruminghem, le Haut-Pont, Lysel et Clairmarais. Cependant, le français est déjà exclusivement parlé dans deux communes de l'arrondissement de Dunkerque, qui sont Gravelines et Saint-Georges; et dans huit communes de l'arrondissement d'Hazebrouck, qui sont Thiennes, Haverskerque, Merville, Neuf-Berquin, Estaires, Lagorgue, Steenwerck et Nieppe.

Dans l'espoir de faire revivre les souvenirs historiques de cette contrée, il a été fondé, en 1853, à Dunkerque, un comité flamand qui se charge de recueillir tout ce qui intéresse l'histoire, la biographie, les arts, la littérature, les monuments, la topographie de la partie flamande de la France. Le ministre de l'instruction publique autorisa l'établissement de cette société et l'encouragea par des subventions. Aussi, le Comité Flamand de France a-t-il publié un grand nombre de volumes sous le titre d'*Annales*, qui ont attiré l'attention publique en France et à l'étranger.

Quant à la langue flamande et à la littérature

flamande, on les étudie comme on étudie aujourd'hui une langue et une littérature mortes.

En 1889, la Société des Sciences, Arts et Lettres de Lille avait inscrit dans son programme de concours pour 1890, *une Etude phonétique et grammaticale du flamand d'une commune du Nord* (de la France). M. l'abbé Carnel, membre du Comité flamand de France, et aumônier de l'hôpital militaire de Lille, concourut et obtint le prix. Il avait choisi pour sujet de son travail le dialecte de Bailleul, chef-lieu de deux cantons de l'arrondissement d'Hazebrouck.

Ce dialecte possède un caractère, qui le distingue du langage des cantons voisins, et « cette particularité est tellement caractéristique, » dit M. Carnel, « qu'elle a donné lieu au dicton suivant :

Te Balle
 Bachte te kapalle
 Verkoopt men malk
 Voor gald. »

Ce qu'il y a de remarquable dans ce quatrain populaire, c'est que la voyelle *e* devant la consonne *l* est remplacée par la voyelle *a*. *Balle* est pour *Belle*, nom flamand de Bailleul; *kapalle* pour *kapelle*; *malk* pour *melk*; *gald* pour *geld*. Le dicton bailleulois signifie donc : « A Bailleul, derrière la chapelle, « on vend du lait pour de l'argent. » Cet usage de changer les *e* en *a* n'existe qu'à Bailleul, et dans quelques communes du voisinage. Il n'existe pas dans les autres cantons flamands de France, où l'on entend des locutions particulières à chacun d'eux, et empruntées aux diminutifs, aux adverbes, aux conjonctions, à des formes spéciales des temps du verbe, etc.

« Plusieurs causes, dit M. Carnel, ont contribué

« à produire cette diversité de dialectes flamands.
« Il ne nous appartient pas d'entrer à ce sujet dans
« des considérations philologiques et ethnographiques
« qui ne sont même pas encore entièrement mûres
« et fixées. »

Nous regrettons cette abstention ; car l'étude du lauréat de Lille aurait pu nous aider à découvrir la cause de l'existence de ce dialecte spécial de Bailleul, et comment il s'est établi dans cette contrée. Les langues et les dialectes sont les documents que les peuples laissent sur les chemins qu'ils parcourent, pour indiquer la marche de l'humanité à travers le monde.

Le flamand de France a conservé beaucoup de formes anciennes, qui appartiennent au vieux saxon, à l'anglo-saxon et au frison. Aussi, au septième et huitième siècles, les missionnaires d'Angleterre qui venaient sur le littoral du nord de la France pour convertir nos pères, furent-ils compris par eux.

Un fait important que M. Carnel a constaté dans le dialecte de Bailleul, c'est que le pronom de la deuxième personne *gi, ie*, est unique pour les trois genres et pour le singulier et le pluriel, particularité du reste qui est commune aux autres dialectes flamands de la France. Cependant, très anciennement, le vieux flamand possédait le pronom de la deuxième personne du singulier, qui était *tu* ou *du*. Nous avons démontré plus haut que la formule d'abjuration de Leptines avait ce pronom personnel du singulier.

A quelle époque, le dialecte bailleulois a-t-il perdu ce pronom de la deuxième personne du singulier ? Pour le flamand ou le néerlandais en général, on croit qu'il s'est perdu, quand s'est introduite en Flandre, comme en France, la mode de parler à une personne, en se servant par politesse de la seconde personne du pluriel. Au temps des ducs de Bourgogne, on

considérerait et l'on considère encore aujourd'hui qu'il est plus poli de se servir du pluriel en s'adressant à une personne plus élevée que soi. De leur côté, les rois, les princes, les magistrats, se servent de la première personne du pluriel, en écrivant leurs sentences ou leurs ordres : *Nous*, roi; *nous*, maire; *nous*, juge de paix; *nous*, président; etc. Aussi, en leur parlant, faut-il leur dire : *Vous*. Cependant, des écrivains flamands demandent à reprendre le pronom singulier *du* de la seconde personne, et le poète Dautzenberg a écrit sur cette question des vers charmants, qu'il a adressés à son ami Prudent Van Duyse.

Voici un échantillon du dialecte de Bailleul que M. Carnel a obtenu, en fouillant dans les profondeurs de l'idiome local, en discernant les formes originales, et en distinguant « le dialecte » du jargon :

Wètje wa, Aritse, oie in de schôle zit, ten è ni om rond te kiken, of mannetses te maken up iun schalie, en zalve up iûn bôken; mô om te leeren en t'orken achter de meesters lessen.

— Mô, Mamma, wi etter dat è zeed?

— Wê! 'k zien 't wa zeker : en in de keke, 't is 't zalvde; ie kikt up de meuren die è scheldert zin, en ie zit assan bezig mē iôn zintses.

Traduction. — Sais-tu bien, petit Henri, quand tu es à l'école, ce n'est pas pour regarder autour de toi, ou pour faire des bons hommes sur ton ardoise, et même sur tes livres, mais pour apprendre et écouter les leçons du maître.

— Mais, Maman, qui a dit cela?

— Oh! je le vois bien sans doute; et à l'église, c'est de même; tu regardes les murs qui sont couverts de peintures, et tu es toujours occupé de tes images.

M. Carnel fait précéder le texte du dialecte de Bailleul d'une phonétique et d'une grammaire spéciales, qui ont été très appréciées par le savant rapporteur du concours de Lille.

Ce dialecte de Bailleul paraît être un vestige du vieux saxon, qui s'est fixé là à l'extrémité du français et du flamand de Belgique. Il a conservé des expressions et des pronoms qu'on retrouve encore dans l'anglais moderne et dans la grammaire anglo-saxonne de Rask. Ce dialecte nous est parvenu, comme les dialectes et les patois français, avec des mots contractés, des voyelles permutées et une série de dégradations, qui sont les conséquences naturelles de la vie des langues à leur déclin.







LE FLAMAND A PARIS.

DEPUIS longtemps, de nombreux ouvriers flamands de Belgique allaient se fixer à Paris pour y chercher de l'ouvrage, et un salaire plus rémunérateur que dans leur pays natal. Ils s'établissaient en général dans le faubourg S^t Antoine. Les évêques des diocèses flamands de Gand et de Bruges s'entendirent pour leur procurer l'enseignement religieux à Paris.

En 1862, un prêtre leur fut envoyé du diocèse de Gand. Il prêcha d'abord à ses compatriotes flamands dans l'église de Saint-Eloi. Son œuvre prospéra, et en 1879, son successeur eut la joie de fonder une paroisse flamande à Paris et d'y faire consacrer, dans la rue de Charonne une église nouvelle par le coadjuteur de l'évêque de Gand.

Enfin en 1887, une fête solennelle fut organisée, le 17 avril, pour célébrer les vingt-cinq années d'existence de l'œuvre flamande à Paris. Cette circonstance emmena de Belgique des notabilités politiques, parmi lesquelles nous citerons les sénateurs de Bruges et de Courtrai. Dans le local qui réunissait les invités, M. Lammens, un des deux membres du Sénat belge, a prononcé en flamand un discours que nous croyons devoir citer, en le traduisant en

français. Cette remarquable allocution, rédigée par un monarchiste catholique, est empreinte d'un esprit très démocratique, qui était l'esprit de l'ancienne Flandre. Elle rappelle en même temps la patrie absente :

« Messieurs et amis,

« C'est pour moi un vrai plaisir, de me trouver quelques heures parmi vous, et c'est du fond du cœur que j'exprime à M. De Vacht et à ses collaborateurs, ma sincère reconnaissance de ce qu'il nous a procuré, à nous Flamands de Gand et de Bruges, la joie de prendre part à cette belle fête jubilaire, et de pouvoir serrer la main aux Flamands de Paris.

« Bien que nous soyons ici séparés de la patrie flamande par une distance de trois cents kilomètres; bien que nous soyons ici réunis dans la capitale de la République française, cependant nous sentons qu'ici notre chère Flandre vit au milieu de nous; nous sentons que l'amour pour notre pays de Flandre fait battre nos cœurs, et que le lion de Flandre avec ses fières griffes est ici présent, pour nous défendre contre l'influence étrangère, et vous protéger tous, au sein de Paris, comme vrais Flamands, comme vrais Catholiques, comme vrais protecteurs de notre langue flamande et de nos mœurs flamandes.

« Reconnaissance et hommage à nos évêques flamands, qui ont saisi la pensée de fonder ici, au centre de Paris, une chapelle flamande, desservie par des prêtres flamands.

« Reconnaissance et hommage aux deux illustres évêques feu Mgr Delebecque, de Gand, et feu Mgr Malou, de Bruges, et aussi à leurs dignes successeurs, Mgr Bracq et Mgr Faict, qui par la construction de cette chapelle, ont serré des liens puissants entre les Flamands établis à Paris et les Flamands de la West-Flandre et de la Flandre orientale.

« Si ces bien-aimés évêques n'avaient pas réalisé cette grande et belle idée, s'ils n'avaient pas fondé cette œuvre des Flamands de Paris, beaucoup d'entre vous, mes amis, auraient ici, dans cette grande ville de deux à trois millions d'habitants, erré comme des bannis oubliés. Beaucoup d'entre vous, ne pouvant rencontrer un ami, qui vous comprenne, seraient perdus dans le malheur. Beaucoup d'entre vous auraient ici méconnu le culte divin de leurs pères, et oublié le catéchisme de leur enfance.

« Mais reconnaissance à nos évêques de Belgique, reconnaissance aux généreuses personnes qui ont contribué à fonder et à maintenir l'œuvre des Flamands; reconnaissance à notre très cher Jubilaire, le vénérable abbé Beyaert, et aux prêtres zélés qui se sacrifient tous les jours pour votre bonheur spirituel et temporel, vous avez ici, dans cette grande ville, trouvé un centre, où vous, frères flamands, prêtres flamands, voyez ranger autour de vous langue flamande et mœurs flamandes; un centre où vous retrouvez en une certaine mesure la Patrie flamande, et où vous êtes certains, aux jours de besoin et de tristesse, aussi bien qu'aux jours de prospérité et de joie, de trouver des cœurs flamands qui prennent part à vos peines ou à vos joies, et des mains chaudes toujours tendues pour serrer les vôtres.

« Et maintenant, messieurs et amis, permettez-moi de vous souhaiter à tous prospérité avec cette belle fête jubilaire que nous célébrons en ce moment; permettez-moi de vous rappeler en peu de mots tout ce que votre origine flamande a imprimé dans vos âmes de bien, de beau et de grand.

« Vous êtes Flamands par votre naissance, et vous voulez rester Flamands... Tout en travaillant et vivant sur la terre française, beaucoup d'entre vous n'ont pas dit pour toujours adieu à la patrie; et beaucoup d'entre vous nourrissent certainement l'espérance de retourner encore dans la patrie, ou de voir s'y fixer quelques uns de leurs enfants.

« C'est pourquoi, mes amis, restez fidèles à votre langue flamande, à votre caractère flamand. Veillez bien à ce que vos enfants n'oublient pas notre belle langue maternelle, ou qu'ils l'apprennent dès leurs plus tendres années.

« Parlez souvent à vos enfants de ces vaillants et courageux Belges, qui, dans les siècles précédents, ont porté notre Flandre à un si haut point de gloire et de bien-être moral et matériel. Parlez leur de Godefroid de Bouillon et de Baudouin de Constantinople!.. Parlez-leur de Breydel et de De Coninck, et de la bataille des Eperons d'or!.. Parlez-leur de Jacob d'Artevelde et de l'empereur Charles-Quint, de Rubens et de Conscience!

« Parlez souvent à vos enfants de nos vieux Saints flamands, de Saint Liévin et Saint Amand, qui sont venus prêcher la Foi dans notre Flandre, et ont arraché à nos pères les chaînes du paganisme.

« Parlez-leur de nos belles églises, de nos brillantes processions, de nos sanctuaires et de nos pèlerinages, du

Saint-Sang à Bruges, de Notre-Dame de Dadizeele, de Stoepe et de Gaverland, de Notre-Dame de Halle et de Lourdes à Oostacker.

« Apprenez à vos enfants nos anciens usages, inconnus en France, mais qui aux jours de votre enfance, vous ont si souvent réjouis, et ont fait verser à vos parents tant de larmes de bonheur ! Parlez-leur de Saint-Nicolas, du jour des Innocents, de Potje Madeleine de Courtray, du Thuyn-dag d'Ypres.

« N'oubliez même pas nos surnoms flamands, qui vous ont fait si souvent rire dans votre enfance. Rappelez-vous les *Stropdraggers* de Gand, les *Manebluschers* de Malines, les *Enfants* d'Ypres, les *Sots* de Bruges, les *Signors* d'Anvers, les *Wagenwielvangers* de Menin.

« Surtout n'oubliez pas nos vieilles chansons flamandes, ni nos proverbes flamands.

« Oui, nos vieilles chansons flamandes.

« Qui de vous, Messieurs et amis, resterait insensible quand il entend chanter :

« Klein, klein kleutergat,
Wat doede gij in mijneu hof!
Gij plukt er al te grof, etc.

(Petit, petit marmot, que fais-tu dans mon jardin ? tu cueilles toutes les fleurs, tu agis d'une manière trop grossière. Petite maman va gronder, petit papa va frapper ; petit, petit marmot, retire-toi vite de là.)

« Ou bien quand il entend chanter la chanson du Reuse de Wetteren .

« Sa ! moeder, zet den pot op vier,
De Reuze is hier, etc.

(Allons, mère, mets le pot au feu, le géant est ici, tourne-toi, petit géant, petit géant, retourne-toi, viens ô géant !)

« Ou bien encore la chanson de St Martin, si souvent chantée à Bruges et à Courtrai :

« Sinte Martensavond,
De torre ga mee na Gent, etc.

(La veille de St Martin la tour part pour Gand, et quand ma mère cuit des gâteaux, je m'asseois volontiers auprès.)

« Et ce Noël que les petites Brugeoises chantent si volontiers :

« Ingeltje, ingeltje Gabrieel,
Je weunt zoo verre van min kasteel,
Min kasteel alleene; etc.

(Petit ange, petit ange Gabriel, tu restes si loin de mon château, mon château seul; apporte-moi de petits gâteaux, et un grand gâteau, apporte tout dans mon tablier.)

« Et cette belle chanson maternelle, sortie de tous les cœurs flamands, quand une loi scolaire maudite a voulu bannir le crucifix et le catéchisme de l'école :

« Zij zullen haer niet hebben,
De schoone ziel van 't kind! »

(Ils ne l'auront pas la belle âme de l'enfant!)

« Qui de vous, mes amis, ne se souvient pas avec émotion de ces belles prières que votre mère vous apprenait, quand vous étiez agenouillés auprès de vos berceaux :

« Mijn Engel, mijn Engelken, waakt bij mij!
En houdt mij van alle onrust vrij.

(Mon ange, mon petit ange, veille auprès de moi! et enlève de moi toute inquiétude!

Petit Jésus, viens dormir avec moi! viens avec ta tendre mère, car là où tu te trouves, tout est béni.)

« Ou bien :

« 's Navens als ik slapen ga,
Volgen my zestien Engelkens na, etc.

(Le soir, quand je vais me coucher seize anges me suivent : deux se mettent à mon oreiller, deux à mes pieds, etc.)

« Et ainsi de suite jusqu'à ce que chaque ange ait trouvé sa place autour du berceau!

« Vous apprendrez ces prières à vos enfants, et soyez persuadés, mes amis, que dans toute la ville de Paris il n'existe pas d'aussi belles prières enfantines, que celles de nos petits garçons et de nos petites filles de la Flandre!

« Les proverbes flamands, qui consolent les pauvres, comme :

« Pauvreté n'est pas une honte.

« Il vaut mieux être pauvre avec honneur, qu'augmenter son bien avec honte.

« Et ces proverbes, qui font réfléchir les jeunes gens :

« Qui dort au temps des semailles, ne trouve pas de saison de mai.

« Paresse appauvrit, labeur réchauffe.

« Et ces proverbes pour les parents :

« On a l'arbre selon qu'il est soigné.

« Et celui-ci pour les jeunes filles :

« Poupées à la mode, têtes sottes!

« Et cet autre, pour fortifier notre confiance en Dieu :

« Dans les bénédictions de Dieu sont les chemins de Dieu.

« Se confier en Dieu, c'est bâtir sur le rocher.

« Travailler le dimanche n'enrichit pas.

« Un jour sans prière est un jour sans bénédictions!

« Comme ils sont honorables, comme ils sont excellents, comme ils sont chrétiens ces proverbes flamands! De tous nos proverbes flamands sort une exhalaison de vertu et de moralité, et ceux qui voudront suivre nos proverbes, transgresseront rarement leur catéchisme.

« Donc, messieurs et amis, vous tiendrez en honneur et en estime, nos habitudes flamandes, nos chansons flamandes, nos proverbes flamands; vous les apprendrez à vos enfants, et, en ce faisant, vous resterez fidèles à tout ce que dans votre patrie, durant votre enfance, vous avez appris, aimé et honoré.

« Et pour résumer tout ceci en courtes paroles, dites avec notre grand poète flamand, notre immortel Ledegank :

« Restez fidèle à votre passé; restez digne de votre origine flamande! Soyez flamand de cœur et flamand de caractère! Soyez flamand dans votre langue et flamand dans vos mœurs! Vous trouverez votre renom et votre bonheur dans ce chemin seul, avec toute la magnificence des jours passés.

« Et maintenant mes amis, réjouissons-nous et passons dans la joie le reste de ce jour! Laissez-nous chanter avec le véritable ami du peuple Pierre De Baets, de Meulestede :

« Oui, trois fois honneur au pays où roule l'argent de

la Lys et de l'Escaut; la vertu et le courage n'ont pas disparu de la terre où fleurit encore la race des héros. Et nous, nés sur le sol flamand, faisons, dans une douce union fraternelle, éclater en chœurs nos chants en l'honneur de notre beau pays flamand.

« Ô Non! il n'est pas de meilleure vie que dans notre gai pays flamand. Là on voit le plaisir briller sur les figures, quand les amis se serrent la main.

« Là, on voit étinceler la bière plus claire que le vin, et monter la fumée de tabac, qui est douce comme l'odeur des parfums.

« Qu'il fleurisse longtemps notre cher et beau pays de Flandre; qu'elle fleurisse longtemps notre belle et chère patrie! »







LE FLAMAND A LA SORBONNE

I

Un cours de littérature néerlandaise

LN même temps qu'une colonie flamande, venue de Belgique, s'établissait à Paris, je fus autorisé, le 18 mai 1868, par M. le Ministre de l'Instruction publique, à ouvrir dans la salle Gerson, annexe de la Sorbonne, un cours de Littérature néerlandaise. Sous ce nom, le cours embrassait à la fois la littérature flamande et la littérature hollandaise. Le 1^{er} juin 1869, M. Eugène Mouton en a parlé dans le *Journal officiel de l'Empire français*, de la manière suivante :

« Lorsque, au commencement de ce siècle, la découverte du Sanskrit vint établir, sur les ruines de tous les systèmes de philologie jusqu'alors en crédit, la véritable et commune origine de toutes les langues indo-européennes à l'exception des deux langues basque et finnoise, une révolution complète s'opéra dans la philologie. Les immenses travaux accumulés pour démontrer l'origine hébraïque ou celtique de toutes les langues modernes de l'Europe étaient réduits à néant; il fallut recommencer sur un autre plan l'immense édifice que la science elle-même venait de détruire de ses propres mains : et c'est ainsi qu'à côté de la chimie et de la paléontologie on vit apparaître comme la révélation

de tout un passé jusque là inconnu, qui, dans les articulations d'une langue ignorée, venait apprendre à l'homme des temps modernes les origines et les éléments de son langage, tout comme la chimie et la paléontologie venaient lui dévoiler les secrets de l'histoire et de la composition du globe qu'il habite.

« Depuis ce temps, la critique historique, les découvertes et les fouilles archéologiques, l'anthropologie, la géologie même, sont venues prêter leurs forces à la science qui a pour objet les origines du langage, pendant que sur tous les points de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique, se poursuivent l'immense enquête ouverte pour rechercher les liens directs ou collatéraux qui unissent entre elles toutes les langues indo-européennes.

« Parmi les cinq ou six langues mères dont on est parvenu à déterminer la constitution, il en est une qui, à cause de certaines circonstances historiques peut-être, mais, plus probablement, à cause du caractère particulièrement calme et tenace des hommes qui la parlent, s'est conservée telle qu'elle existait lorsque les Romains l'entendirent parler pour la première fois; telle peut-être que la parlaient les premiers Indiens qui pénétrèrent de l'Asie en Europe : cette langue, c'est la langue néerlandaise.

« Quand Guillaume Rubruquis (Guillaume de Rubrouck), de l'ordre des Frères mineurs, se rendit par l'ordre de Saint-Louis, en 1253, chez l'empereur mongol Mangou-Khan, il trouva dans la Crimée des Goths qui parlaient la langue teutonique; le vénétien Josaphat Barbaro en 1436; Ogier de Bousbègue, ambassadeur à Constantinople de Ferdinand I^{er}, empereur d'Allemagne, y retrouvèrent ces mêmes Goths parlant la langue teutonique. A coup sûr ces hommes n'étaient pas revenus là des bords de la rivière d'Aa : d'où cette conclusion que, parlant la même langue, ils avaient la même origine que le peuple néerlandais de nos jours.

« Quant à l'identité de langage, il ne peut y avoir de doute depuis la découverte de la célèbre Bible écrite en mœso-gothique par l'évêque Ulphilas, envoyé par l'empereur Valens chez les Goths de la Mœsie pour les attirer à l'arianisme; le texte de ce livre comparé avec une traduction flamande, ne permet pas la moindre hésitation. Evangile de St Mathieu, ch. V, vers. 34 :

« *Aththan ih quitha izwis, ni zwaren allis.* » « *Echter ik zeg u : niet zweer en al!* »

« Ainsi, au milieu du groupe des langues indo-euro-

péennes, la langue néerlandaise nous offre un sujet d'étude d'un intérêt incomparable, puisqu'elle est demeurée aujourd'hui ce qu'elle était au IV^e siècle.

« Mais, pour nous, Français, l'intérêt n'est pas seulement scientifique; il est national, car cette langue néerlandaise, qui se confond avec la langue teutonique, est en même temps une des sources directes d'où est sortie, à travers un certain nombre de transformations et de révolutions, la langue française que nous parlons aujourd'hui.

« Ces Scandinaves, Germains ou Normands, qui dès le IV^e siècle descendirent vers les côtes de la Frise, puis des Gaules; ces aventuriers qui, après avoir rançonné tous les peuples du littoral, s'établirent sur les rives de l'Escaut et de la Meuse, ce sont les mêmes hommes qui, après avoir refusé de s'associer aux Romains, formèrent cette fameuse ligue de *Franks* ou d'hommes libres, et sous Clodion, s'emparèrent de Tournai et de Cambrai : ce sont nos ancêtres directs.

« Et quelle langue parlaient-ils? Une langue qui se confond presque avec le Néerlandais, et qui y ressemble d'une manière aussi frappante que le teuton des Goths de la Crimée. Sur ce point encore pas de doute. La preuve en est dans un document dont on ne peut contester l'authenticité; c'est une formule d'abjuration rédigée en 743, au concile de Leptines, en Hainaut. Ce document est le plus ancien connu de l'idiome teutonique.

« M^r de Chevallet n'évalue pas à moins de douze cents le nombre des mots français, actuellement en usage, empruntés directement à la langue néerlandaise.

« En pénétrant dans la Gaule romaine, les Franks y apportèrent leur langue. Mais comme le latin était la langue à la fois civile et religieuse du pays, les vainqueurs continuèrent de s'en servir dans leurs actes publics. Seulement la langue latine ne tarda pas à se corrompre, tandis que l'usage de la langue tudesque, loin de s'effacer, tendait à s'enraciner de plus en plus dans le peuple des campagnes.

« Ainsi se marqua de plus en plus la séparation entre le roman et le tudesque, si bien que lors de la cérémonie qui eut lieu à Strasbourg pour la prestation de serment de coalition des rois de France et de Germanie contre Lothar, Klodwig le prononça en roman et Karl en langue franke.

« Toutefois le roman ne tarda pas à prendre l'avantage sur le tudesque, et il finit par céder enfin la place au

français. Il reste pourtant en Hainaut cinq villages où se parle encore dans sa pureté le vieux flamand, qui n'est que la langue des Teutons modifiée.

« La Flandre française a toujours sa langue particulière; elle a respecté les dénominations des villes et des villages; mœurs, usages, croyances et traditions populaires, tout y est demeuré intact comme le langage lui-même.

« Et cette ténacité aux anciens usages, cette persistance jusque dans les défauts nationaux, on en suit la continuité lorsqu'on remonte dans le passé. Les Franks et les Saxons comptaient par nuits au lieu de compter par jours; jusqu'au XIV^e siècle les Flamands comptaient par nuits. Les Franks et les Saxons étaient passionnés pour le jeu de dés; les Flamands en raffolaient au point que Jeanne de Constantinople, en 1340, fut obligée de défendre aux habitants de Bergues et de Bourbourg de jouer aux osselets et aux dés. Un vieux document en langue flamande de 1336, conservé aux archives d'Hazebrouck, et qui est relatif à la police des marchés et à plusieurs sortes de transactions, contient aussi des passages où il est question du jeu de dés et de la division du temps par nuits.

« Ainsi les mœurs, les usages, et jusqu'aux défauts des bons Flamands, viennent confirmer les rapports de filiation qui les rattachent aux Saxons, nos communs ancêtres; l'étude de la littérature néerlandaise fait donc partie intégrante de la philologie française.

« Nos voisins d'Outre-Manche nous ont déjà, d'ailleurs, devancés dans l'étude du flamand. Les travaux de MM. les docteurs Bowering et Bosworth témoignent de l'intérêt que mérite à leurs yeux une langue qui, par ses analogies avec le vieil anglais, est plus propre que toute autre à éclairer les origines de la langue anglaise. Le flamand n'est pas moins utile pour l'étude des origines de la langue allemande.

« Les premiers monuments de la littérature flamande sont des poèmes chantés, et nous les trouvons sur le littoral de la mer du Nord. Celui de ces chants populaires qui paraît appartenir plus spécialement à la Flandre maritime est la *Goedroen*, la Sacountala de l'Occident. C'est l'histoire d'une jeune fille enlevée par un farouche châtelain, qu'elle déteste; il la soumet, pour se venger de ses dédains, aux travaux les plus durs et les plus vils. Son frère passe par là; il la voit, il est touché de son sort, et revient avec Herwig, fiancé de la jeune fille, la délivrer.

« Le christianisme ne put pénétrer dans la poésie flamande

que sous forme de mélange; il n'en a pas modifié le génie propre. Les chansons flamandes se chantaient sur la mélodie du *Credo*; Saxons convertis au christianisme marchaient au combat en criant *Alleluia* ou *Kyrie eleison!* et nous trouvons même ces mots, ainsi que d'autres empruntés aux chants d'église, servant de refrain à des chansons : mais le génie poétique de la Flandre ne perd rien de ses droits; et lui seul chante dans les légendes, les fabliaux et les *Sagas* que les générations se transmettent d'âge en âge. Tel il était dans les temps primitifs, tel nous le retrouvons dans les contes et dans les chansons que nous pouvons entendre aujourd'hui.

« Au X^e et au XI^e siècles, les *Sagas* ou Contes populaires prirent naissance dans cette partie de la Flandre qui avoisine Bergues, Gravelines et Dunkerque. Maître Renard et Isangrin le loup y jouaient les principaux personnages. C'est cette légende qui, d'abord transmise par tradition, fut recueillie vers 1250, sous le titre de *Reinaert de vos*, par Guillaume Van Utenhove.

« Le *Roman du Renard* n'est autre chose que ce poème flamand traduit en français ou plutôt, dans la plupart des langues du midi de l'Europe, et même en latin. Il est certainement d'origine flamande : Willems en Belgique et Grimm en Allemagne l'ont établi d'une manière incontestable. Les surnoms des animaux qui figurent dans le poème, les noms de lieux, et enfin les événements mêmes qui forment le sujet du poème, tout est flamand : car il est certain que le roman du *Renard* n'est que l'histoire allégorique des querelles sanglantes qui divisèrent pendant plusieurs années les Blavoetins et les Ingrekins ou Isengrins. Dans le roman du *Renard*, le renard est surnommé *Blafœt*, pied bleu, bleu de froid et de faim comme le peuple qu'il représente; et le loup, *Isengrin* ou *Isen-grim*, mine de fer, est la personification du seigneur qui opprime et persécute le peuple, le *Renard*, lequel n'a pour se défendre que sa finesse.

« Voilà donc un monument littéraire des plus considérables que nous ait laissés le moyen-âge, et c'est à la Flandre qu'il appartient.

« La poésie flamande, avons-nous dit, a toujours gardé toute son originalité à travers les agitations de toute sorte qui, sans pouvoir la troubler, sont venues tour à tour mettre à l'épreuve la sérénité souriante de son génie.

« Cette fraîcheur, ce calme, cette douceur mélancolique, cette gaieté voilée comme le pâle soleil qui l'éclaire, la

Flandre les a toujours gardés au milieu de ses douleurs et de ses colères. Encore aujourd'hui l'on peut entendre chanter, dans les villages des environs d'Hazebrouck, des chansons populaires d'une suavité, d'une tendresse si pénétrantes, que l'antiquité elle-même ne nous offre rien de plus charmant. Ecoutez ceci :

« Un petit oiseau blanc comme neige se balançait sur
« une branche d'aubépine.

— « Veux-tu te charger de ce message ? »

— « De ce message, je veux bien me charger. »

— « Il prit le billet dans son bec et l'emporta en s'en-
« volant. Il s'envola jusqu'à la demeure de sa mie.

— « Dors-tu? veilles-tu? es-tu trépassée? »

— « Je ne dors ni ne veille; je suis mariée depuis une
« demi-année. »

— « Mariée depuis une demi-année! Il me semblait
« que c'était depuis mille ans! »

« Les plus anciennes chansons flamandes ne paraissent pas remonter au-delà du XII^e siècle, le recueil de Willems n'en contient pas qui soient antérieures à cette époque.

« Sous le règne des ducs de Bourgogne, on vit se former une institution qui contribua à développer en Flandre le mouvement littéraire et à le propager dans toutes les classes du peuple; c'est celle des *ghildes* ou *chambres de Rhétorique*, associations formées par des personnes que réunissait l'amour des lettres et des représentations théâtrales.

« Comme en France, ces sociétés commencèrent d'abord par constituer des sortes de confréries autant religieuses que littéraires, dont le but était la représentation des *Mystères*. Le sujet des mystères variait suivant l'époque de l'année et était toujours en rapport avec la fête qu'on célébrait : à Noël, c'était la crèche; à Pâques, la Passion. En Provence, nous avons conservé cet usage, au moins pour Noël. Les Chambres de Rhétorique célébraient de même, la fête du patron qu'elles avaient choisi.

« Tel est le sujet, éminemment intéressant pour les Français comme pour tous les peuples d'origine germanique, que M. de Backer traite à la Salle Gerson. Sa première leçon, publiée dans la *Revue de Paris* du 1^{er} décembre 1868, donnait une idée générale de son cours bien propre à en faire pressentir la valeur. Ce cours est en effet un des plus intéressants qu'on puisse suivre en ce moment à Paris. La seule nouveauté suffit déjà pour le signaler à l'attention du public savant.

« En introduisant dans l'enseignement public l'étude de

la littérature néerlandaise, M. de Backer a rendu un immense service à la littérature française. Comme nous l'avons fait voir, la langue flamande actuelle est une des sources les plus directes du français que nous parlons et que nous écrivons aujourd'hui. Sous ce rapport elle a droit déjà de prendre place dans l'histoire de la langue française à côté du latin. Mais la langue latine est une langue morte; elle n'est plus pour nous qu'un monument. La langue néerlandaise, au contraire, vit et subsiste au milieu de nous; et pareille à l'aïeule au milieu de ses petits enfants, elle seule, de tous ces dialectes que le cours du temps altère d'une génération à l'autre, sait encore se faire entendre des hommes d'aujourd'hui, en nous racontant, dans un vieux langage demeuré jeune, ces histoires d'amour et de guerre qui sont, pour les Parisiens de Paris comme pour les Flamands de France et de Belgique, des souvenirs de famille. »

EUGÈNE MOUTON

II

Une thèse en Sorbonne sur un poète néerlandais.

Le 16 mars 1889, dans la modeste salle du doctorat, à un étage perdu de la vieille Sorbonne, M. l'abbé Looten, un Flamand de France, se présentait devant la Faculté des Lettres de Paris, pour soutenir ses deux thèses de docteur. Il avait pris pour sujet de sa thèse latine : *Le poème didactique de Grotius sur la vraie religion*, poème écrit en néerlandais, et pour sujet de sa thèse française : une *Etude littéraire sur le poète néerlandais Vondel*, dont le nom est inscrit à Paris, sur la façade de la Bibliothèque S^{te}-Geneviève, parmi les noms les plus illustres de l'esprit humain.

Chacun de MM. les examinateurs prend la parole, et tous paraissent satisfaits du travail de M. Looten.

La soutenance de la thèse latine a duré deux heures, depuis midi.

Après trente minutes de repos, la séance est

reprise pour la discussion de la thèse française, elle se prolonge jusqu'à six heures du soir.

Le doyen de la Faculté, M. Himly, dit qu'il est heureux de voir arriver Vondel sur les bords de la Seine, et, pendant environ quatre heures, le prince des poètes néerlandais est soumis à une critique sévère. Mais il est juste de reconnaître que les examinateurs se sont constamment maintenus dans les questions techniques et scientifiques que comportait la thèse.

Enfin, le jeune candidat sort victorieux de cette lutte littéraire, et son beau livre est resté un monument élevé en France à la gloire de Vondel :

« Ses débuts sont obscurs, dit M. Looten, parce que sa culture intellectuelle est tardive. Mais bientôt, fécondé par le travail, et sous l'influence de circonstances favorables, son génie éclate et éclipse les talents rivaux qui l'entourent. Il devient le maître de la scène néerlandaise dont ses tragédies profondes et sacrées sont le plus bel ornement. Il a du théâtre une conception originale à laquelle il s'astreint fidèlement : on peut y signaler plus d'un défaut ; mais, si imparfaite qu'elle soit, elle lui inspire des œuvres immortelles qu'un génie comme celui de Milton ne dédaigne pas d'imiter.

« Il se convertit au catholicisme, et ce grand changement fraie à sa muse de nouvelles voies : il propage ses convictions religieuses ; il les défend avec ardeur contre ceux qui les attaquent.

« Parmi tant d'œuvres de longue haleine, il compose une multitude de poèmes de circonstance : il prête sa voix aux émotions de ses concitoyens ; il exprime leurs joies et leurs douleurs ; il célèbre les grands hommes de sa patrie, il encourage les artistes, architectes, sculpteurs, peintres et poètes qui recherchent à l'envi les suffrages de son génie. Si comme le voulait Goethe, le poète doit être « un homme complet qui exprime toute la civilisation au milieu de laquelle il vit ; à qui rien n'est étranger ni inaccessible » (1), Vondel réalise cet idéal : ses poésies reflètent la vie néer-

(1) Cf. BOSSEKT, *Goethe et Schiller*, chap. XI.

landaise au XVII^e siècle jusque dans ses moindres détails.

« La langue de son pays, si imparfaite au début du XVII^e siècle, Vondel l'enrichit, en fixe les règles, la plie à tous les caprices de son imagination, à toutes les exigences de sa pensée; il la conduit à un point de perfection qui n'a jamais été atteint avant lui, et que lui envient les écrivains des âges postérieurs.

.....

« C'est donc à juste titre que la Néerlande s'enorgueillit du nom de Vondel; c'est à bon droit qu'elle le regarde comme un de ses plus illustres enfants. Il est dans les lettres ce que Rembrandt est dans la peinture, la plus originale image du génie hollandais. D'autres ont écrit des vers plus accessibles au vulgaire; observé de plus près les mœurs de la bourgeoisie ou du peuple; donné à leur poésie un air de distinction qui lui a ouvert plus facilement l'accès des salons : Cats, Breders, Huigens et Hooft sont d'admirables poètes; mais ils n'ont point ces vues profondes sur la nature humaine, ce culte de la beauté morale, ce ton passionné, cette émotion de l'âme, qui sont les marques caractéristiques de la poésie de Vondel et les causes de sa supériorité. Aussi sa renommée est-elle en droit de franchir les bornes de la Néerlande.

« L'alliance de la Muse antique et des idées chrétiennes a produit dans les temps modernes deux sortes de génies. Aux uns, il est resté quelque chose du paganisme ancien. Les personnages qu'ils créent soit dans le récit épique soit au théâtre, obéissent à la passion plus qu'au devoir : ce sont moins des héros que des hommes. Traduire les sentiments tendres et délicats, peindre avant tout la grâce de la forme, c'est le triomphe de ces merveilleux artistes qu'on nomme Tasso, Racine, Goethe. Chez les autres, au contraire, c'est l'esprit chrétien qui domine sur le paganisme antique. A force de lire les livres saints, d'étudier la théologie, ils se sont assimilé l'essence même de la morale et du dogme chrétien. Ils créent de préférence des âmes virilement trempées, qui restent intrépides parmi les orages des passions et font triompher le devoir sur les instincts moins nobles de notre nature. Ce goût dominant caractérise toutes leurs œuvres où la grâce, sans être sacrifiée, cède le pas à la beauté virile, où la délicatesse s'efface devant la mâle énergie. Tels sont Dante, Milton, Corneille. C'est dans cette dernière catégorie qu'il faut ranger Vondel. Disciple des

anciens, il est plus encore le disciple de l'Eglise chrétienne. La lecture de ses poésies élève l'âme en même temps qu'elle la fortifie : c'est le plus bel éloge que l'un puisse décerner à son génie : ne fut-il digne d'aucune autre louange, il aurait bien mérité de sa patrie et de l'humanité.

**Une profession de foi politique en flamand par
le général Boulanger, et un journal flamand
à Lille.**

A l'époque où M. l'abbé Looten subissait à Paris les épreuves du doctorat ès-lettres, des élections législatives allaient avoir lieu dans le département du Nord. Le général Boulanger s'y porta candidat, et, le 15 mars 1889, adressa, aux électeurs des arrondissements de Dunkerque et d'Hazebrouck, une profession de foi politique écrite en flamand, et qui était la traduction de celle écrite en français pour tous les autres arrondissements du Nord.

Au mois de mars 1892, a paru à Lille un journal flamand, *Het Vlaamsch Kruys*, destiné aux ouvriers flamands de Belgique, devenus très nombreux dans l'arrondissement de Lille.





INTERDICTION

du flamand dans les actes officiels, dans les
tribunaux et dans les écoles.

LOUIS XIV, par un édit du mois de décembre 1684, veut « que dorénavant il ne puisse plus « être plaidé dans les villes et châtellemies de « la Flandre occidentale qu'en langue française; défens « dons pour cette fin, ajoute-t-il, à tous avocats et « procureurs, de se plus servir de la langue flamande, « soit pour les plaidoyers, soit pour les écritures ou « autres procédures, et aux magistrats des dites « villes et châtellemies de le souffrir, ni de prononcer leurs jugements qu'en langue française, à peine « de nullité et de désobéissance ». Le 2 thermidor au II de la République, la convention nationale renouvella la défense d'écrire tout acte public en aucune autre langue qu'en français, à peine de six mois d'emprisonnement.

Il n'est pas permis non plus d'enseigner ni de parler le flamand dans les écoles et dans les collèges. La langue flamande finira donc un jour par disparaître de la France.

Pendant on exige que, pour entrer dans certaines carrières de l'Etat, les jeunes français sachent l'anglais et l'allemand. Ces deux langues leur sont

enseignées par la comparaison avec la langue française, et à l'aide de livres élémentaires écrits en français. Cette méthode est longue à suivre. On a privé les jeunes Flamands de France du secours que pouvait leur procurer la langue flamande pour l'étude des langues germaniques.

On ignorait que le flamand, l'allemand et l'anglais sont trois langues liées entre elles par les affinités les plus nombreuses et les plus intimes, tandis que le français se trouve plus éloigné des trois langues germaniques. Il est donc manifeste qu'on devrait enseigner aux jeunes Flamands de France l'allemand et l'anglais par la comparaison perpétuelle avec leur langue maternelle, et non point par le procédé qu'on emploie pour les initier au grec et au latin.

« Par la méthode comparative, » dit M. le Professeur Lebrocq, « nos jeunes Flamands pourraient parfaitement savoir l'allemand et l'anglais, en y consacrant seulement autant de mois, qu'ils y perdent aujourd'hui d'années pour n'apprendre ni l'un ni l'autre, par la méthode ancienne.

« On n'a qu'à mettre en regard quelques uns des mots similaires des trois langues germaniques, pour se convaincre que, sous le rapport principal, celui des consonnes, les formes de l'anglais conservent mieux la physionomie du flamand que celle de l'allemand. En voici quelques exemples :

ALLEMAND.

<i>Eben,</i>	égal, même,
<i>Biber,</i>	castor
<i>Leber,</i>	foie
<i>Streben,</i>	s'efforcer,
<i>Halb,</i>	demi,
<i>Kerbe,</i>	entaille,
<i>Uebel,</i>	mal,
<i>Kalb,</i>	veau,
<i>Greifen,</i>	saisir,
<i>Helfen,</i>	aider,
<i>Hoffen,</i>	espérer,
<i>Schif,</i>	vaisseau,
<i>Seife,</i>	savon,
<i>Scharf,</i>	aigu,
<i>Pfad,</i>	sentier,

ANGLAIS.

<i>even,</i>
<i>beaver,</i>
<i>live,</i>
<i>strive (to),</i>
<i>half,</i>
<i>kerf,</i>
<i>evil,</i>
<i>calv,</i>
<i>gripe (to),</i>
<i>help (to),</i>
<i>hope (to),</i>
<i>ship,</i>
<i>soap,</i>
<i>sharp,</i>
<i>path,</i>

FLAMAND.

<i>even.</i>
<i>bever.</i>
<i>lever.</i>
<i>streven.</i>
<i>half.</i>
<i>kerf.</i>
<i>euvel.</i>
<i>kalf.</i>
<i>grippen.</i>
<i>helpen.</i>
<i>hopen.</i>
<i>schip.</i>
<i>zeep.</i>
<i>scherp.</i>
<i>pad.</i>

Pflug,	charrue,	plough,	ploeg.
Pfund,	livre (poids),	pound,	pond.
Kropf,	jabot d'animal,	crop,	krop.
Hopfen,	houblon,	hop,	hcp, hoppe.
Zapfen,	tirer du vin,	tap(to),	tappen.
Schnepfe,	bécasse,	snip,	snip, snep.
Taube,	colombe,	dove,	duif, duive.
Tief,	profond,	deep,	diep.
Bett,	lit,	bed,	bed.
Braut,	fiancée,	bride,	bruid.
Sattel,	selle,	saddle,	zadel.
Treten,	fouler,	tread (to),	treden.
Brechen,	rompre,	break (to),	breken.
Buch,	livre,	book,	boek.
Wachen,	veiller,	wake (to),	waken.
Siech,	malade,	sick,	ziek.
Milch,	lait,	milk,	melk.
Woche,	semaine,	week,	week.

« On voit qu'il y a correspondance presque parfaite entre les consonnes anglaises et les consonnes flamandes. Ceci, pour qui sait le flamand, est d'un grand secours dans le travail mnémonique qu'exige l'étude de l'autre langue.

« Pour l'allemand et le flamand, le vocabulaire est commun. La portion des mots qui ne se répètent pas dans les deux langues est minime, à peine un sur cent. D'une langue à l'autre, il est vrai, il y a grande permutation de consonnes; mais ces changements s'opèrent d'après des lois générales, analogiques, et dont les plus jeunes élèves flamands peuvent se rendre compte en quelques jours. »

Essayons maintenant de démontrer de quelle utilité peut être la connaissance de la langue flamande pour l'étude des langues de la famille germanique.







ÉTUDE COMPARÉE

du flamand et des autres langues de la famille germanique.

PHONÉTIQUE.

Les sons de la voix se traduisent par des voyelles pures, ou par des consonnes et des voyelles combinées.

Des voyelles.

Toutes les voyelles peuvent être réduites à trois fondamentales *a*, *i*, *u*. En effet les voyelles relativement modernes *e*, *o* ne sont que le résultat de la fusion de *a* et *i* ($a + i = ai = e$), et de *a* et *u* ($a + u = au = o$).

Aussi le Sanscrit ne possède-t-il pas ces deux voyelles *e* et *o*, et le gothique ne les connaît pas dans leur état de brièveté primitive. En gothique *bairan*, porter, produire, engendrer, correspond au saxon *beran*, à l'anglais *bear*, au flamand *baeren*, au suédois *bära*, au grec φέρειν, au latin *ferre*; *bourgs*, château, ville, correspond au norrois, suédois et danois *borg*, au flamand *burg*, à l'anglais *borough*, et *bourgja*, bourgeois, au flamand *borger*.

La langue gothique n'a donc que trois voyelles brèves : *a*, *i*, *u*, et deux voyelles longues : *ê*, *ô*.

Les voyelles peuvent être modifiées par affaiblissement ou par renforcement.

Le célèbre linguiste Bopp a démontré que les voyelles fondamentales ont une pesanteur relative : *a* est la plus grave et la plus pesante, *i* la plus légère et *u* tient le milieu entre les deux (*Gramm. comparée, traduct. Bréal*, tom. I, p. 35).

L'affaiblissement des voyelles a donc lieu suivant une loi de pesanteur graduée, qui fait que les langues tendent à alléger le poids de la racine.

Les voyelles fondamentales se renforcent en s'allongeant ou en se transformant en diphtongues. Les grammairiens indiens ont donné aux renforcements des voyelles sanscrites par diphtongues le nom de *guna* (vertu), et celui de *vridhhi* (accroissement).

Ainsi, à la voyelle sanscrite *a* peuvent répondre en gothique soit *u* et *i* par affaiblissement, soit *ā*, *ē* ou *ō* par renforcement. La voyelle *i* peut se changer en *ei* ou *ai*, et la voyelle *u* en *iu* ou *au* par renforcement.

L'affaiblissement et le renforcement des voyelles sont causés par l'accent et la compensation.

Les causes de ces modifications agissent principalement sur les voyelles du radical, des affixes et de la flexion des mots. Elles constituent la différence des langues d'une même famille, des dialectes et des âges d'une même langue, tout comme « certains types caractéristiques de tonalités se perpétuent dans les chants populaires, dans ces airs indigènes particuliers aux provinces, qui sont, relativement à la musique, comme autant d'idiomes et de dialectes (1). »

Dans les langues germaniques modernes, les

(1) *Introduction à l'étude comparée des tonalités*, par J. D'ORTIGNE.

voyelles n'ont pas toutes perdu leur quantité propre et spécifique; quelques unes l'ont conservée même en dehors de toute influence de l'accent tonique, et les brèves ne s'allongent pas par position comme dans les langues sanscrite, grecque et latine. Contrairement au procédé de celles-ci, les langues germaniques portent l'accent tonique sur la syllabe radicale du mot, ou sur le préfixe qui donne à l'idée principale une signification nouvelle.

A pur, son affaiblissement et sa chute.

Plus une langue de la famille indo-européenne est ancienne, plus elle fait usage de l'*a* bref; c'est ainsi qu'il est très commun en sanscrit et qu'on le retrouve en gothique. On peut dire que cette lettre est primitive dans les mots germaniques qui suivent. Au sanscrit *ara-*, rapide, comparez le gothique *ara*, *aran*, aigle, l'anglais *earn*, le flamand *arend*, l'islandais *ari*, l'allemand *aar*. Au sanscrit *śaca-*, lièvre, comparez l'ancien haut-allemand *haso*, l'allemand moderne et le flamand *hase*.

La voyelle primitive *a* s'affaiblit dans le gothique en *i* à la première personne du singulier de l'indicatif présent : *baira*, comparez le sanscrit *bharâmi*, je porte. Le gothique *baira* est pour *bira*, parce que devant *r* et *h*, on ne met pas *i* et *u*, mais *ai* ou *au*; il est devenu en ancien haut-allemand *beran*, en saxon *baeran*, en anglais *to bear*, islandais *bera*, en danois *bære*, en suédois *baera*, en flamand *baeren*, en allemand *bahre*, porter, engendrer. Au sanscrit *badhnâmi*, je lie, comparez le gothique *binda* : l'*i* persiste chez tous les membres de la famille : saxon *bindan*, anglais *to bind*, flamand *binden*, suédois, islandais *binda*, danois *binde*; mais l'*a* primitif persiste dans le persan *baçtan*. — De la racine sanscrite *sad*,

s'asseoir, rapprochez le gothique *sitan*, demeurer, s'asseoir, l'ancien haut-allemand *sizzan*, le saxon *sitan*, l'anglais *to sit*, le flamand *zitten*, le suédois *sitta*, le danois *sidde*, l'islandais *sitja*, l'allemand *sitze*, le latin *sedeo*, l'italien *sedere*, le français *seoir*, *asseoir*.

Une voyelle *a* primitive se change en *u* dans le gothique *vulfs* et dans l'ancien haut-allemand *ulf*; comparez le suédois et le danois *ulf*, l'islandais *ulf(r)*, l'anglais, le flamand et l'allemand moderne *wolf*. Dans les langues slaves l'*a* primitif est changé en *i*; il en est de même en lithuanien *vilka-s*.

Dans les verbes gothiques *bairan* et *bindan*, que nous avons cités plus haut, l'*a* primitif devient *u* au prétérit : gothique *baurans*, porté; gothique *bundum*, nous avons lié, en sanscrit *babhandima*, et cet *u* persiste dans les mêmes circonstances chez presque tous les membres de la famille germanique. Mais en danois et en flamand il se change en *a*, ou devient *o* en anglais. Le substantif gothique *gabundi*, lien, se retrouve dans l'allemand *bund* et le flamand *verbond*, qui ont la même signification.

A la fin des mots, à l'*a* gothique répond, dans les langues germaniques modernes, un *e* muet ou tombé; au gothique *hlaupan*, courir, à l'ancien haut-allemand *laufan*, et le saxon *leapan*, correspondent le flamand *loopen*, le danois *løbe*, le norvégien *loupe*, l'anglais *lopen*, l'allemand *laufen*. Le gothique *liban*, vivre, et l'ancien haut-allemand *leben* deviennent *leven* en flamand, *lyve* en danois et *live* en anglais; le gothique *laiguan*, lécher, est devenu *lecken* en allemand et en flamand, et *lick* en anglais.

Renforcement des voyelles.

A la voyelle sanscrite *â* long correspond souvent en gothique le simple *a* qui reçoit un son renforcé, comme le gothique *naman*, nom; cf. sanscrit *nâman*. — Ce son renforcé se maintient dans l'ancien haut-allemand *namo*, le saxon *nama*, le flamand *naeme* et *name*, le suédois *namn*, le danois *navn*, l'islandais *nufn*.

L'*â* long primitif devient aussi en gothique *ê*, comme dans *bêrum*, nous portâmes; *êtum*, nous mangeâmes, *dêds*, acte, et le son gothique *a* été transmis aux mêmes temps des mêmes verbes de la famille.

De même que le grec connaît les permutations de *â* en η et en ω , de même en gothique, il y a aussi la permutation en *ô*. Ainsi au sanscrit *bhrâtar*, frère, correspond *brôthar* en gothique, *pruodar* en ancien haut-allemand, *brothor* en saxon, *brother* en anglais, *broeder* en flamand, *broder* en danois, *brodur* en islandais, *bruder* en allemand. Le pronom démonstratif sanscrit *tâm*, elle, celle-ci (accusatif singulier féminin), a pour correspondant *thô* en gothique, et au nominatif singulier féminin *sâ*, elle, répond au gothique *sô*.

La voyelle primitive *i* persiste dans l'ancien haut-allemand *stigan*, monter, le saxon *stigan*, l'ancien anglais *to stig*, le flamand *stygen*, le suédois et l'islandais *stiga* et le danois *stige*. Elle s'est renforcée dans le gothique *steigan*, qui a la même signification; mais elle reparaît seule à la première personne du pluriel du parfait de ce verbe, *stigum*. — La racine sanscrite de *stigan* et *steigan* est *stigh*, monter.

La voyelle *i* du sanscrit *dic*, enseigner, se renforce dans l'ancien haut-allemand et l'allemand

moderne *zeigen*; mais elle reparaît dans sa simplicité à la première personne du pluriel du parfait de ce verbe, *zīgumēs*, nous enseignâmes. Le sanscrit *tri-*, trois, se retrouve intact dans le gothique *thri-*, *thridjō*, pour la troisième fois; l'ancien haut-allemand *drio*, *dria*, le saxon *thri*, le flamand *dry*, *drie*; l'islandais *thrír*, *thryr*; le norvégien *tri*. Mais l'*i* se renforce en *ee*, *eo*, *ei* et *iu* dans le saxon *threo*, *dreo*; l'anglais *three*, le danois *tre*, l'islandais *thriu* et le norvégien *trei*.

Il y a un renforcement de l'*i* primitif dans le gothique *hlaiban*, s'attacher au corps, vivre, l'allemand moderne *leib* et le flamand *lyf*, corps; mais la voyelle primitive *i* reparaît pure dans l'ancien haut-allemand *lib* ou *lip*, le suédois *lif* et le danois *liv*. De même la voyelle *i* est renforcée dans le gothique *leihvan*, prêter, devenu *laenan* en saxon, *to lend* en anglais, *leenen* en flamand, *läna*, *laena* en suédois, *laane* en danois.

L'*u* primitif sanscrit *bhujāmi*, je courbe, persiste dans le gothique et le saxon *bugan*, fléchir, le suédois *buja* et l'islandais *buga*; mais il se renforce dans l'ancien haut-allemand *piugan*, le flamand *boogen* et *buygen*, dans le suédois *boeja*, le danois *boeye* et le norvégien *biuga*. Il reste aussi pur dans le gothique *juk* et le saxon *juc*, joug, que dans le sanscrit *yuf*, couple, paire, *yuga-*, joug; mais il se renforce dans l'anglais *yoke*, *yoak*, le flamand *jok*, le suédois *ok*, l'allemand *joch*, l'italien *giogo*, le français *joug*, et dans le danois *aag*, l'*u* a permuté avec *aa*.

L'*u* primitif du latin *dux* se renforce dans le gothique *tiuhan*, tirer, saxon *teohan*, anglais *to tow*, suédois *tåga*, islandais *toga*; dans l'ancien haut-allemand *liub*, le gothique *liubs*. Dans l'islandais *liuf*, suédois *liuf*, ces adjectifs signifiant « cher » sont parents de la racine sanscrite *luh*, désirer, aimer,

L'*u* du gothique et de l'ancien haut-allemand *liub* s'est assourdi en *e* dans le flamand et l'allemand *lieb* et *lieb*.

L'*u* primitif reçoit une deuxième forme de renforcement à la première et à la troisième personne singulier du parfait du gothique *bugan*, et devient *baug*, forme qu'il conserve au même temps de ses dérivés dans la famille germanique.

Tableau des permutations des voyelles dans les langues germaniques.

Gothique	<i>a</i>	<i>é</i>	<i>i</i>	<i>ó</i>	<i>u</i>	<i>ai</i>	<i>au</i>	<i>ei</i>	<i>iü</i>
Norrois ou islandais	<i>a, ð</i> ...	<i>a, ä</i> ...	<i>á, þ, e</i>	<i>ó, œ, æ</i>	<i>u, o</i> ...	<i>ü, ia, ei</i>	<i>au, o</i> ...	<i>ei, i</i> ...	<i>iü, iö</i> ...
Ancien-haut-allemand	<i>á, oa</i> ...	<i>a</i>	<i>e, i</i>	<i>o, uo</i> ...	<i>u, o</i> ...	<i>ei, ai</i> ...	<i>au, ou, o</i>	<i>i</i>	<i>iü</i>
Saxon, anglo-saxon	<i>a, ea</i> ...	<i>ae, a</i> ...	<i>i, æ, a</i> ...	<i>e, o</i> ...	<i>u, o</i> ...	<i>ei, ai</i> ...	<i>ea, oa</i> ...	<i>i</i>	<i>iö</i>
Suédois	<i>á</i>	<i>á</i>	<i>e, ä, ju</i>	<i>o, ö</i> ...	<i>u, o</i> ...	<i>e</i>	<i>ö</i>	<i>i</i>	<i>ju</i>
Danois	<i>a</i>	<i>aa</i>	<i>e, æ, y</i>	<i>o, ö</i> ...	<i>uu</i>	<i>e, ee</i> ...	<i>ö</i>	<i>i</i>	<i>y</i>
Anglais	<i>a, o</i> ...	<i>ee</i>	<i>i, ea</i> ...	<i>ee, oo</i> ...	<i>ou, o</i> ...	<i>e, ea, i</i>	<i>ea, ee</i> ...	<i>ee, i</i> ...	<i>i, ie</i> ...
Allemand	<i>a</i>	<i>a</i>	<i>e, u</i> ...	<i>u, ü</i> ...	<i>au</i>	<i>e, ei</i> ...	<i>au</i>	<i>ei</i>	<i>ie, e</i> ...
Flamand et hollandais	<i>a</i>	<i>aa, æ</i>	<i>i, e, ei</i>	<i>oe</i>	<i>u</i>	<i>ei, ee, e</i>	<i>oo</i>	<i>ij, y</i> ...	<i>ié</i>

Des consonnes.

Le son de la voyelle pure peut être modifié par le jeu des organes vocaux; il devient alors un son nouveau qui est traduit par un signe spécial appelé « Consonne ».

Il y a deux sortes de consonnes : les sourdes et les sonores, ou, d'après une expression plus moderne, les momentanées et les continues.

Les consonnes momentanées sont celles pour la formation desquelles la voix fait, pour ainsi dire, explosion, et tombe avec précipitation et instantanément sur une voyelle.

Les continues sont celles, pour la formation desquelles la voix se prolonge en passant par une étroite issue qui varie selon les organes chargés de lui livrer passage.

Les consonnes de la langue gothique sont les suivantes :

<i>Momentanées.</i>		<i>Continues.</i>		
Pures.	Aspirées.	Spirantes.	Nasales.	Liquides.
Sourde, sonores, sonores.		sourdes, sonores, sonores, sonores.		
Gutturales <i>k . g</i>		<i>h</i>	<i>g</i> ou <i>n</i> (1) . . .	
Palatales		<i>j</i>		
Linguales				<i>l, r</i> .
Dentales . <i>t . d</i>	<i>th</i>	<i>s</i>	<i>z</i>	<i>n</i>
Labiales . <i>p . b</i>		<i>f</i>	<i>v</i>	<i>m</i>

Dans la formation des mots des langues germaniques, les consonnes sont, comme les voyelles, soumises à la loi des permutations.

Ce changement a lieu graduellement et non par soubresauts, c'est-à-dire que la permutation se fait ordinairement entre consonnes de même famille, et que les consonnes varient seulement de degré. Ainsi, au sanscrit *çvan-*, chien, lui-même pour *kvan-* primi-

(1) BOPP, *Gramm. comp.*, T. I, p. 133, traduct. Bréal.

tif, répond en gothique *hunds*, et les mots gothiques *fisks*, poisson, *giban*, donner, et *thata*, cela, apparaissent en flamand sous la forme *visch*, *geven*, *dat* ou *dih*, etc.

Ces permutations de consonnes, comme celles des voyelles, sont provoquées par une disposition de la nature humaine qui cherche à produire les sons avec le moins de fatigue possible, et par le voisinage des organes qui préfèrent tel son à tel autre.

De cette tendance du langage à se manifester avec le moindre effort, résultent :

- 1° la substitution des consonnes,
- 2° Leur affaiblissement ou leur renforcement,
- 3° Leur assimilation ou leur dissimilation,
- 4° Leur déplacement,
- 5° L'introduction des lettres adventices dans les mots.

1° La substitution consiste à mettre à la place d'une consonne une autre de la même famille ou d'un degré différent, selon les lois harmoniques auxquelles chaque langue soumet les mots qu'elle emprunte.

2° L'affaiblissement fait passer des consonnes d'un ordre dans un autre où il est plus facile de les prononcer. par exemple, le passage des momentanées aux continues; ou bien ce procédé laisse tomber une consonne, et même la syllabe qu'elle retient à la fin du mot.

3° Lorsque deux consonnes se suivent, l'assimilation rend une consonne semblable à sa voisine, afin que la prononciation du mot soit plus aisée; ou bien si les deux consonnes sont semblables, une d'elles se modifie par l'effet de la dissimilation.

4° Pour faciliter cette même prononciation, une consonne se déplace dans l'intérieur du mot.

5° Ou bien elle s'ajoute au radical.

Voilà dans quelles circonstances a lieu la permutation des consonnes; voici maintenant l'application des principes ci-dessus indiqués dans le passage du sanscrit au gothique.

Les consonnes sanscrites momentanées sourdes, qu'on nomme aussi ténues, permutent en gothique avec les sourdes aspirées;

Les sonores aspirées du sanscrit avec les sonores pures du gothique;

Les sonores pures ou les moyennes du sanscrit, avec les sourdes pures ou les ténues du gothique.

Ainsi, les consonnes sanscrites en passant dans la langue gothique subissent les changements suivants:

	<i>Sanscrit.</i>		<i>Gothique.</i>
Gutturale . . .	<i>h</i>	a pour correspondant . . .	<i>h</i> .
Dentale . . .	<i>t</i>		<i>th</i> .
Labiale . . .	<i>p</i>		<i>f</i> .
Gutturale . . .	<i>g</i>		<i>k</i> .
Dentale . . .	<i>d</i>		<i>t</i> .
Labiale . . .	<i>b</i>		<i>p</i> .
Gutturale . . .	<i>gh</i>		<i>g</i> .
Dentale . . .	<i>dh</i>		<i>d</i> .
Labiale . . .	<i>bh</i>		<i>b</i> .

Après *s* les ténues restent invariables en gothique.

Les gutturales gothiques prennent volontiers après elles la spirante *v* comme en latin.

Les consonnes continues du sanscrit restent aussi invariables en allemand.

Consonnes sanscrites momentanées, sourdes pures.

GUTTURALES. I. — Sanscrit *k* = gothique *h*, *hv*, *g*, *f*.

Goth. *h* = sansc. *k*. Exemples : au sanscrit *crnga*, corne, dont le *ç* est pour un *k* primitif, répond le goth. *haurnc*, corne; ancien haut-allemand et allemand moderne, *horn*, saxon *horn*, *hyrn*; anglais, suédois,

danois, islandais *horn*; flamand *hoorn*, *hooren*. Dans les langues latines, la gutturale sanscrite reparaît : latin *cornu*, français *corne*, italien et portugais *corno*, espagnol *cuerno*, valaque *corn*. — Le primitif *kvan*, sanscrit *çvan*, chien, produit le gothique *hund(s)*, chien; ancien haut-allemand *hona*, *hunt*; saxon *hund*, anglais *hound*; suédois, danois, *hund*; flamand *hond*; islandais *hund(r)*; le *k* reparaît en grec *κύων*, en latin *canis*, italien *cane*, en espagnol *can*; en français *chien*, qu'on prononçait primitivement *kien*. — Sanscrit *çvaita-s*, primitivement *kvait-as*, gothique *hweit(s)*, blanc; ancien haut-allemand *huiz*, *wiz*; saxon *hwit*, anglais *white*, flamand *wit*, suédois *hvit*, danois *hvid*, islandais *kvitt(r)*, norvégien *qvit*, allemand *weiss* (blanc). — Comparez au sanscrit *kûta-*, maison, *hus* en gothique, ancien haut-allemand, saxon, suédois et danois; *house* en anglais; *huys* en flamand; *huss* en islandais. Le *k* primitif reparaît dans le latin, l'italien et l'espagnol *casa*, le français *case*, et le flamand *kot*, cabane. — Comparez au sanscrit *daçan*, dix, le gothique *taihun*, l'ancien haut-allemand *zehan*, l'allemand moderne *zehn*, le saxon *tyn*, l'anglais *ten*, le flamand *tien*, le suédois *tio*, le danois *ti*, l'islandais *tiu*, le norvégien *tie*, le gallique *deg*, *dec*, le grec *δέκα*, le latin *decem*.

Après *s*, le *k* primitif demeure en gothique; exemple : *skaidan*, ancien haut-allemand *skeiden*, séparer; comparez le latin *scindere*. Mais dans les dérivés allemand et flamand, *k* devient *ch* : *scheiden*, séparer. Ce mot n'existe pas dans les autres langues de la famille.

La substitution du *k* primitif en *g* gothique est très rare; elle a lieu plus fréquemment en haut-allemand, et persiste dans les dérivés : sanscrit *diç*, montrer; ancien haut-allemand *zeigen*, allemand moderne *zeigen*, flamand *zeggen*.

Il y a encore une substitution qui paraît anormale en gothique, c'est celle de *f* correspondant au sanscrit *k*. Ainsi le gothique *fimf*, cinq, cf. sanscrit *panoam* (forme primitive *kankan*); *fidvôr* quatre, de *katvâras*, en sanscrit *catvar*-. Cela provient, dit Bopp, du penchant qu'a le gothique à ajouter un *v* euphonique à une gutturale antécédente (1), et Ulphilas a, dans la Bible, pour désigner ce son particulier une lettre particulière qui ressemble à un *C* majuscule suivi d'un *l* minuscule *Cl*. Le primitif *varka-s*, loup, est devenu *vulfs* en gothique. Il est probable que les primitifs *kankan*, *katvâras*, *varka-s* auront été prononcés par les premiers goths *kvankvan*, *kvatvâras*, *varkvas*, ce qui explique comment ces *v* sont devenus des *f* après la chute de la gutturale.

2. Sanscrit *t* = gothique *th*, *d*.

Gothique *th* = *t* sanscrit. — La racine pronominale *ta*, a produit en gothique le pronom démonstratif *thata*, nominatif et accusatif singulier neutre; en anglais *the*, en islandais *that*, en suédois *detta*, en danois *dette*, en flamand *dat*, en allemand *das*. — La racine verbale *tan*, étendre, a donné le gothique *thanjan*, l'ancien haut-allemand *thenan*, l'islandais *thenio*, le suédois *taenia*, le français *tendre*, *étendre*; l'allemand *dehnen*, le flamand *dienen*. — Au *trsyâmi*, j'ai soif, répond l'ancien haut-allemand *thurst*, soif, le saxon *thyrst*, le suédois *toerst*, le danois *torst*, l'anglais *thirst*, l'islandais *thorsti*, le flamand *dorst*, l'allemand *durst*. De *vart*, devenir, sont sortis le gothique *vairthan*, le saxon *weorthan*, le suédois *warda*, le danois *vorde*, l'islandais *verda*, le flamand *werden* et *worden*, l'allemand *werden*.

(1) *Gramm. comp.*, traduct. BRÉAL, T. I, p. 134.

Le *d* gothique correspondant au *t* sanscrit est fréquent. Exemple : sanscrit *pitar-*, père, est reproduit en gothique par *fadar*, danois, suédois et islandais *fader*, saxon *faeder*, flamand *vader*, anglais *father*, latin *pater*. Au sanscrit *bhrâtar-*, frère, répond *pruodar* en ancien haut-allemand, *broeder* en flamand, *broder* en danois et *brodur* en islandais, mais le *t* primitif est devenu *th* dans le gothique *brôthar*, le saxon *brothor* et l'anglais *brother*.

Après le *s* primitif, le *t* reste invariable comme dans le gothique *standan* et les dérivés de la famille : ancien haut-allemand *standan*, saxon *standan*, anglais *to stand*, flamand *staen* ou *staan*, suédois *stå*, danois *staa*, islandais *staa*, norvégien *stande*, latin *sto*, se tenir debout. (Cf. sanscrit *sthâ*, être debout.) Dans le gothique *ist*, il est, cf. sanscrit *as-ti*, il est.

3. *p* sanscrit = *f* et *b* gothique.

F gothique = *p* sanscrit. Exemples : le gothique *fadar*, père, correspond au sanscrit *pitar* : *filus*, *plein*, au sanscrit *puru-*, nombreux, au grec *πολύς*; *fôtus*, pied, à la racine sanscrite *pad*, aller; comparez le saxon *fot* (pluriel *fet*), anglais *foot* (pluriel *feet*), flamand *voet*, suédois *fot*, danois *fod*, islandais *fot(r)*, allemand *fuss*. Le *p* primitif du sanscrit reparaît dans le grec et les langues romanes, dans le persan et le lithuanien.

Le *b* gothique correspondant au sanscrit *p* n'est pas rare. Exemple : sanscrit *prthu-*, large, répond au gothique *braid*, en danois et en flamand *breed*, en suédois *bred*, en islandais *breidur*, en anglais *broad*, en allemand *breit*, large. — Le sanscrit *saplan*, sept, grec *ἑπτὰ*, est en gothique et en ancien haut-allemand *sibun*, saxon *seofan*, anglais et flamand *seven*, suédois *sju*, danois *siv*, islandais *síð*, norvégien *sjov*.

Après *s* le *p* reste invariable, exemple : gothique *spiwan* et *speiwan*; ancien haut-allemand *spian*, *spiwan*; saxon *spiwan*, anglais *to spew*, flamand *spoegen*, *spuigen*, *spouwen*, *spuuwen*; suédois *spy*, danois *spye*, islandais *spya*, latin *spuo*; tous ces mots signifient « cracher ».

Consonnes sanscrites momentanées, sonores pures.

Sanskrit *g* = gothique *k*, accompagné quelquefois de *v*. — Exemple : gothique *kunnan*, connaître, ancien haut-allemand *chunnan*, saxon *cunnan*, danois *kunne*, suédois *kunna*, anglais *can*, écossais *cun*, flamand *konnen*, *kunnen*, islandais *kunna*, allemand *können*, répondent à la racine sanscrite *jñā*, connaître. Au sanscrit *jānu-* correspondent le gothique *kniu*, l'ancien haut-allemand *chniu*, le saxon *cneow*, l'anglais *knee*, l'allemand et le flamand *knie*, le suédois et le danois *knae*, l'islandais *kne*, le norvégien *kna*, le latin *genu*, le grec γόνυ, le français *genou*. Du sanscrit *yuga-m*, joug, rapprochez le gothique *juk*, l'ancien haut-allemand *giuh*, le saxon *juc*, l'anglais *yoke*, le flamand *jok*, l'allemand *joch*, le suédois et l'islandais *ok*, le danois *aag*.

Sanskrit *g* = *q* (*kv*) gothique. Exemple : la racine sanscrite *gam*, se mouvoir, aller, a produit le gothique *quiman*, l'ancien haut-allemand et le saxon *cuman*, l'anglais *to come*, le flamand *komen*, le suédois et l'islandais *komma*, le danois *komme*, venir.

2. Sanscrit *d* = gothique *t*.

Exemple : De la racine sanscrite *dam*, dompter, sont dérivés le gothique *tamjan*, qui a la même signification, le saxon *tamian*, l'anglais *to tame*, le flamand *temmen*, le suédois *taema*, le danois *tämme*,

l'islandais *temia*, le latin *domo*, l'espagnol et le portugais *domar*, l'italien *domare*, le français *dompter*, l'allemand *zähmen*. Le primitif sanscrit *dva-*, deux, a donné le gothique *tva-*, *tvai*; le saxon *twa*, *twe*, l'anglais *two*, le flamand *twée*, le suédois *två*, *tu*; le danois *to*, l'islandais *tveî(r)*, le norvégien *tvo*. Mais le *d* originel reparaît dans les langues slaves, celtiques et néo-latines ou romanes. — Au sanscrit *danta-*, dent, comparez le gothique *tunthus*, le saxon *toth*, l'anglais *tooth*, le flamand, le danois et le suédois *land*, l'islandais *tan*. Le *d* sanscrit reparaît dans les langues néo-latines.

3. Sanscrit *b* = gothique *p*.

Consonnes sanscrites momentanées, sonores pures.

1. Sanscrit *gh* = gothique *g*.

Exemple : le gothique *gulth*, or, dérive de la racine sanscrite *ghar*, briller, qui a produit le sanscrit *hari-*, fauve, jaune, et *hir-anya-*, qui signifie en sanscrit « or ». Du gothique *gulth*, rapprochez l'ancien haut-allemand *guld*, le suédois et l'islandais *gull*, l'allemand *gold* et le flamand *gout*. De cette même racine *ghar*, qui veut dire aussi « brûler » est sorti aussi le gothique *varn-s*, chaud, dont le *g* s'est affaibli ou a disparu devant le *r* qui s'est glissé dans le radical à la suite de la gutturale, ce *varn-s* est pour *gvarma-s*, qui était primitivement *gharma-s*.

2. Sanscrit *dh* = gothique *d*.

Exemple : la racine sanscrite *dhâ*, poser, faire, a produit le gothique *dêd-s*, fait, action; comparez l'ancien haut-allemand *dat*, le saxon *daed*, l'anglais

deed, le flamand *daed*, le hollandais *daad*, le suédois *dad*, le danois *daad*, l'islandais *dat*, l'allemand *that*. Du sanscrit *rudhira-*, rouge, rapprochez le gothique *rauds*, l'islandais *roudr*, *riöda*, rougir, le suédois *rod*, le danois *röd*, le saxon *read*, l'anglais *red*, le flamand *rood*, l'allemand *roth*, le latin *rutilus*. — Le primitif *madhya-* a produit le gothique *midja*, milieu, le saxon *midda*, l'islandais *midia*, le suédois *midt*, le danois *mid*, l'anglais *middle*, le flamand *middel*, l'allemand *mitte*.

3. Sanscrit *bh* = gothique *b*, *m*.

Exemple : le sanscrit *bharâmi* a produit le gothique *baira*, je porte; le saxon *baeram*, l'anglais *to bear*, l'islandais *bera*, le danois *bære*, le suédois *baera*, l'allemand *ge-bären*, le flamand *baaren*, l'ancien haut-allemand *peran*, le grec *φέρω*, le latin *fero*, dans le sens de porter, engendrer, produire, ont tous la même racine, aussi bien que l'allemand *bahre*, l'anglais *barrow*, le suédois *bär*, le danois *baar* et le français *bière*. — Le gothique *liubs*, (cf. l'islandais *liufr*, le suédois, *liuf*, l'anglais *leof*, le flamand *lieve*), est sorti de la racine *lubh*, désirer, aimer. — De la racine sanscrite *bhuj*, courber, rapprochez le gothique *biugan*, le saxon *bugan* et *bygan*, l'anglais *to bow*, le flamand *boogen*, le suédois *boeja*, le danois *boeye*, le norvégien *biuga*, l'islandais *buga*.

Gothique *m* = sanscrit *bh*.

Les désinences casuelles sanscrites en *bh* sont devenues *m* en gothique : le datif pluriel du gothique *sunu-m*, aux fils, correspond au sanscrit *sûnu-bhyas*.

Consonnes continues

Spirantes originelles *y, s, v*.

1. Sanscrit *y* = gothique *j*.

Exemple : au sanscrit *uyvan-*, jeune, comparez le gothique *jugg*, le saxon et l'ancien haut-allemand *jung*, l'anglais *young*, le flamand *jong*, l'allemand *jung*, le suédois, danois et islandais *ung*, le latin *juvenis*, l'italien *giovine*, le français *jeune*, le lithuanien *jauna-s*. Nous avons déjà vu le *y* sanscrit persister dans le gothique *juk*, joug, et *midjīs* = sanscrit *madhja-s*.

2. Sanscrit *s* = gothique *s*.

Cette consonne est aussi une des plus persistantes dans les langues indo-germaniques. Exemple : racine sanscrite *sad*, s'asseoir, se retrouve dans le latin *sedere* et l'allemand *sitzen*, le flamand *sitten*, — *sthâ*, être debout, dans le gothique *standian*, le flamand *staen* et hollandais *staen*.

3. Sanscrit *v* = gothique *v*.

Exemple : la racine sanscrite *vid*, distinguer, savoir, a produit le gothique *vilan*, savoir; le suédois *veta*, le danois *vide*, le norvégien *veta*, l'islandais *vita*, le latin *video*; mais le *v* s'est mouillé dans le saxon *witan*, dans l'anglais *to wit*, le flamand *weeten*, savoir. — De la racine sanscrite *var*, choisir, rapprochez le gothique *viljan*, vouloir, le saxon *villan*, l'anglais *will*, le flamand *willen*, le suédois *vilja*, le danois *villc*, l'islandais *vilia*, le latin *volo*, le slave *voliti*, l'allemand *wollen*. — La racine sanscrite *vart*, devenir, a produit le gothique *vairthan*, devenir; le saxon *weorthan*, le flamand *worden*, l'allemand *werden*, le suédois *warda*, le danois *vorda*, l'islandais *verda*.

Nasales, *n*, *m*.

Sanskrit *n* = gothique *n*. — Sanscrit *niç-*, nuit; comparez le gothique *naht-s*, le saxon *naeht*, l'anglais *night*, le flamand *nagt*, le suédois *natt*, le danois *nat*, l'islandais *natt* et *not*, le français *nuit*, l'italien *notte*, le portugais *noite*, l'espagnol *noche*, etc. — Sanscrit *nava-s*, nouveau, cf. le gothique *niuja-*, le saxon *niw*, l'anglais *new*, le flamand *nieuw*, le danois, suédois et norvégien *ny*, l'islandais *nyr*. Le *n* persiste de même en grec et dans les langues d'origine slave, latine et celtique.

Racine sanscrite *jñâ*, connaître, cf. le gothique *kunnan*, l'ancien haut-allemand *kennan*, le saxon *cennan*, l'anglais *to ken*, le flamand *kennen*, le suédois *keanna*, le danois *hiände*, l'islandais *kenna*.

Sanskrit *m* = gothique *m*. — Le sanscrit *man*, penser, raisonner, est conservé dans le gothique *munan*, croire, penser, et dans le gothique *man*, homme, penseur, dans le saxon *maenan*, l'anglais *to mean*, le flamand *meen*, le suédois *mena*, le danois *mene*, l'islandais *meina*, l'allemand *meinen*, le latin *memini*. — La racine sanscrite *mar*, mourir, tuer, a produit le gothique *maurthr*, meurtre, l'ancien haut-allemand *mord*, le saxon *morth*, danois, suédois et islandais *mord*, le flamand *moord*, l'allemand *mord*, le latin *mors*, le valaque *moarte*. — Du latin *mare*, mer, rapprochez le gothique *marei*, l'ancien haut-allemand *mir*, le saxon *mere*, l'anglais *mere*, le flamand *meer*, le suédois et l'islandais *mar*, l'allemand *meer*. Dans la conjugaison des verbes gothiques, *m* est caractéristique de la première personne du pluriel et rappelle la force originelle *masi*, en sanscrit *masi*, *mas*.

La règle qui exige en grec que la nasale qui précède le *g* et le *k* devienne *g* est également observée en gothique : *briggā*, j'apporte, pour *bringa*.

Sanscrit *r* = gothique *r*, *l*

Gothique *r* = sanscrit *r*. Exemple : sanscrit *rudhira-*, rouge, cf. gothique *rauds*, ancien haut-allemand *rot*, saxon *reod*, anglais *red*, flamand *root*, suédois et danois *roed*, islandais *raud*, allemand *roth*, gallique *rud*, italien *rosso*, latin *rutilus*. — Du latin *rectus*, rapprochez le gothique *raiht-s*, droit, l'ancien haut-allemand *reht*, l'allemand moderne *recht*, observé en gothique : *brigga*, j'apporte, pour *bringa*, le saxon *reht*, l'anglais *right*, le flamand *regt*, le suédois *raet*, le danois *ret*, l'islandais *rettr*, le gallique *rhaith*. Le *r* du suffixe sanscrit *tar*, formant des thèmes de substantifs, s'est conservé en gothique. Exemple : *bhrâtar*, *pîtar* (frère, père) du sanscrit sont restés *brôthar*, *fadar* en gothique, et le *r* a persisté dans tous les dérivés de la famille germanique.

Enfin le *r* primitif est devenu parfois *l* en gothique.

Une des lois les plus importantes de la phonétique germanique, fait observer Schleicher dans son compendium de grammaire comparée, est la permutation de toutes les consonnes momentanées qui se trouvent devant des dentales, en spirantes de leur organe. Ainsi, une gutturale momentanée précède-t-elle une dentale momentanée, elle devient aussitôt *ht*; si c'est une dentale momentanée, elle devient *st*; si c'est une labiale momentanée, elle devient *ft*. Exemple : *thahta* pour *thakda*, de la racine *thak*, présent *thagk-ja*, je pense, *sauhts*, maladie, pour *suk-thi-s* avec le suffixe *thi*, primitivement *ti*, formé de la racine *suk* dans *siuk-s*, malade; *mahta* pour *mag-da*, parfait de *mag*, je peux; *mahts*, puissance, pour *magthi-s*, dérivé de même de *mag*, — *ga-skafths*, création, pour *skap-thi-s*. — *Vaist*, tu sais, pour *vait-t*; *môsta*, je peux, pour *môt-da*.

Il arrive quelquefois que, dans la terminaison *st*, la dentale *t* change en *s* par l'effet de l'assimilation. Ainsi, *vissa*, il sut, est pour *vista*, pour *vidta*, cf. l'ancien haut-allemand *wissa*. Dans d'autres cas, c'est *s* qui devient *z*, prononcé comme *s* français. Ainsi *thizê*, génitif pluriel du thème *thi* pour *tha* est pour *tisâm*. cf. sanscrit *taisâm*; *bairaza* = sanscrit *bharasai*, tu te portes.

Devant *s* final, une dentale ou labiale moyenne devient volontiers aspirée au spirante. Ainsi, *d*, et *th* gothique = *t* sanscrit. Exemple : *pati-s*, seigneur, devient *fads* et *faths* en gothique; *bharati* et *bharatasi*, il porte, vous portez, deviennent *bairith* et *bairid* en gothique.

Le *b* sanscrit se maintient en gothique ou permute avec *f*. Par exemple *grôb* et *grôf*, il a creusé; *hlaif* et *laib* (accusatif singulier), pain.

G permute aussi parfois avec *h*. Exemple : *juggs*, jeune, comparez *juhiza*; *aigum* et *aihum*, nous avons.

A la fin des mots, la disparition d'une voyelle laisse souvent quatre consonnes qui se suivent, comme *triggvs*, fidèle, pour **tringvas*; *garêhsns* conseil, pour **rehsnis*.

Après *s* et aussi après *r*, la formative *s* du nominatif tombe dans bien des cas. Exemple : *drus*, chute, pour **drus-s*, de **drusas*; *vair*, homme, pour **vairs*, de **viras*.

De la réunion de plusieurs consonnes originelles finales le gothique retient seulement celles dont la deuxième et la dernière consonne sont *s*; pour ce qui est des autres la deuxième est rejetée.

Des simples consonnes originelles finales, *s* et *r* sont seuls tolérés.

Chacune des autres consonnes est ou rejetée, ou fortifiée d'un *a*.

Exemples fournis par Schleicher : *us* à l'accu-

satif pluriel du masculin et féminin *vulfans*, loups, *anstins*, grâces; *hs* dans *saihs*, six; *ds*, dans *bairands*, primitivement *bharants*, portant.

S, comme terminaison originelle, se trouve dans beaucoup de cas; exemple : nominatif singulier *sunus*, fils, primitivement *sunus*; génitif singulier *sunaus*, primitivement *sunavas*.

R, paraît aussi après le rejet de *s*, comme primitif à la fin des mots. Exemple : *fadar*, père, *brôthar*, frère; de **fadars*, **brôthars*. Au vocatif, la forme de ce nom est originelle, toutefois elle est assez usitée aussi en gothique au nominatif.

T, est rejeté au nominatif et à l'accusatif singulier neutre des pronoms. Ex. : *hva* pour **hvath*.

M, en gothique *n*, est rejeté à l'accusatif singulier. Ex. : *sunu* pour **sunum*, *vulf*, loup, pour **varkam*.

T, est fortifié d'un *a* au nominatif et à l'accusatif singulier neutre des pronoms. Exemple : *thata*, cela, pour *that*.

N, affaibli en *m* à la fin des mots, comme plus tard en allemand, en grec et en lithuanien, fut fortifié d'un *a* à l'acc. singulier masculin des pronoms. Exemple : *thana*, celui-ci, pour *than*, comparez le sanscrit *tam*.

M, qui restait en gothique de la terminaison *mas* a été plus tard fortifié d'un *a* à la première personne du pluriel de l'optatif.

Ainsi *bairaima* (première personne du pluriel) est pour **bairatm*.







FORMES GRAMMATICALES.

Racines et Thèmes.

LES formes grammaticales jouent un grand rôle dans les langues indo-germaniques, où elles sont désignées non-seulement par l'adjonction de syllabes indiquant la relation, mais encore par la flexion du mot, c'est-à-dire par le changement régulier de la voyelle de la racine même. Ce changement de la racine, qui a pour effet d'exprimer aussi la relation, consiste dans le renforcement de la voyelle radicale. L'adjonction de syllabes indiquant la relation a lieu à la fin de la racine, jamais au commencement; l'augment est un mot originel, ayant une existence par lui-même et se soudant seulement au verbe, c'est pourquoi il peut manquer sans nuire à l'intégrité du mot. Tout mot, dans l'état actuel des langues indo-germaniques, possède une syllabe de relation après la racine, qui peut-être aussi redoublée; la racine nue n'est pas encore ce qu'on appelle le mot. Il y a exception seulement pour le vocatif des noms, qui, pour la formation de ce cas, rejettent le suffixe casuel et maintiennent le thème pur; par exemple : thème *vāk*, discours (racine *vak*, parler), nominatif singulier *vāk-s*, génitif *vāk-as*, etc., mais le vocatif est *vāk*. Le vocatif n'est pas, à vrai dire, un véritable mot, il

n'est pas un élément de la proposition; c'est un mot qui a pris la forme d'une interjection.

Formation des Racines.

Les racines sont des sons de signification. Bopp a distingué entre les racines, les verbales et les pronominales, c'est-à-dire entre les racines exprimant l'idée principale et celles exprimant la relation; mais Schleicher n'admet pas cette distinction. Les racines *i*, *ka*, *ta*, etc., sont, dit-il, aussi bien pronominales que verbales. **I**, pronom démonstratif, signifie aussi bien « celui-là » que « aller »; *ka* est à la fois pronom interrogatif et signifie « être aigu »; *ta* est à la fois pronom démonstratif et signifie « étendre ».

En dehors du monosyllabisme, la racine peut prendre toutes les formes que voici :

Elle peut être composée : 1^o d'une simple voyelle, c'est-à-dire, un souffle léger ou l'esprit doux plus une voyelle, comme en sanscrit, *a* pronom démonstratif; *i*, aller; *u*, se réjouir, faire du bien; 2^o d'une consonne et d'une voyelle, par exemple : *ga*, aller; *bhu*, devenir; 3^o d'une voyelle et d'une consonne, ex. : *ad*, manger; *us*, brûler; 4^o de deux consonnes et d'une voyelle, exemple : *sta*, être debout; *kru*, entendre; 5^o d'une voyelle et de deux consonnes, ex. : *ardh*, croître, *ark*, briller; 6^o de deux consonnes, d'une voyelle et d'une consonne, ex. : *star*, renverser, *stigh*, monter; 7^o d'une consonne, d'une voyelle et de deux consonnes, ex. : *dark*, voir; 8^o Enfin, de deux consonnes, d'une voyelle, et de deux consonnes, ex. : *Skand*, gravir (SCHLEICHER).

Dans les racines composées d'une consonne, de la voyelle *a* et d'une consonne, ou de la voyelle *a* et d'une consonne, il arrive souvent une inversion,

c'est-à-dire que la voyelle *a* passe à la fin, comme dans *gan* et *gna*, connaître; *ak* et *ka*, aiguïser; *hu*, renforcé en *hau*, *hav* et *hva*, appeler, etc. De même *dyu* pour *div*, briller.

Formation des Thèmes.

La racine a produit le thème du mot, c'est-à-dire tout ce qui reste du mot après en avoir détaché les terminaisons de conjugaison et de déclinaison.

Il y a des thèmes formés par la racine nue renforcée ou non. Là où la voyelle de la racine reçoit un certain renforcement, elle indique aussitôt une apparence de relation, c'est ce qui se présente assez fréquemment dans les verbes. Ainsi, *ai-*, *i-*, thème du temps présent et racine (aller) : *ai-mi*, je vais; *i-masi*, nous allons. *As*, être, à la fois thème du temps présent et racine : *as-mi*, je suis, *as-ti*, il est. Les noms présentent aussi cette particularité, mais plus rarement que les verbes. Exemple : *dyaus*, locatif *divi*; *dyâu*, renforcement de *dyu-div*, briller, est ici un thème nominal (ciel), et en même temps une racine; *vâk-s* discours, thème *vâk* est le renforcement de la racine *vak*, parler.

Des thèmes se forment encore en joignant à la suite d'une racine simple ou redoublée, une autre qui engendre le renforcement de la première. De telles racines avaient primitivement une existence propre, et elles avaient existé comme éléments indépendants à une époque de la vie du langage humain, quand celui-ci consistait encore en simples racines, mais il arriva un moment que toutes ces racines perdirent pour ainsi dire leur individualité, leur signification propre, et se fondirent les unes dans les autres. Ces racines ainsi fondues reçurent une signification et formèrent un mot spécial. Exem-

ple : *daiv-a*, nominatif sing. *daiva-s*, divin, dieu; racine *div*, renforcée en *daiv+a*; *vi(d)-vid-vant-*, participe parfait actif, racine redoublée *vid*, voir, +ant, etc.

C'est de cette manière que les thèmes sont sortis des racines. Mais là ne s'arrête pas le développement de la langue; ces thèmes produisent à leur tour des thèmes avec un sens plus étendu. Nous appelons les thèmes de la première période, dit Schleicher, thèmes primaires, et les suffixes qui ont servi à les former, suffixes primaires; les thèmes de la seconde période, nous les nommons thèmes secondaires, et les suffixes de ceux-ci, suffixes secondaires. Ces derniers se confondent en partie sous le rapport de la forme avec les primaires. Dans le verbe, les thèmes verbaux dérivés ont les mêmes suffixes que les thèmes verbaux non dérivés, et le thème verbal, qu'il soit dérivé ou non, compte comme racine. C'est pourquoi on range les suffixes qui s'approchent le plus des thèmes verbaux, formant des participes, des noms d'action, d'agent, parmi les suffixes primaires; au contraire, les suffixes formant les comparatifs, les superlatifs, les diminutifs etc. qui s'appliquent uniquement aux thèmes nominaux, sont des suffixes secondaires.

Un troisième moyen de formation de thèmes secondaires est la *composition*, c'est-à-dire la réunion de divers thèmes en un seul, lequel forme un thème nouveau.

La formation du thème proprement dite diffère de la composition, par l'adjonction d'éléments de relation.

Les prépositions et l'augment devant le verbe sont des exemples frappants de la fusion ou mélange de mots dans les langues indo-germaniques; ce sont des adverbes, c'est-à-dire des cas originels qui se sont attachés au mot primitif; exemple : *abstineo*, je m'abstiens,

de *abs* et *teneo*; *abs* paraît être, comme *ex*, une forme de génitif. Toutefois, il y a aussi formation de mots de cette manière : *frankenland*, *wolfsmilch* (terre des franks, lait de louve). C'est l'accent qui produit ici la fusion des mots.

La composition proprement dite a la puissance d'exprimer une relation, elle peut donner un rapport au nouveau mot qui n'en connaît pas encore les éléments et qui n'existe que par le fait de la composition, comme dans *langhand*, celui qui a de longues mains; dans ce mot la relation ou l'idée de possession a été exprimée au moyen de la composition. Dans le grec *λογγράφος*, écrivant des discours, et dans le latin *judex* (disant droit) juge, la composition a fondu le premier élément du mot et en a fait disparaître le signe du cas, quoiqu'il n'y ait pas de suffixe casuel.

Formation des mots.

Le monosyllabisme, avons-nous dit, paraît avoir été la première manifestation du langage humain, et c'est par l'agglutination des racines que s'est formé le mot, c'est-à-dire l'expression phonique de l'idée et de ses relations. Chaque élément du mot avait donc à l'origine une signification propre; mais, dans la suite des temps, chacune des parties correspondant aux idées accessoires qu'elle traduisait finit par être mutilée, se rétrécit et se contracta, de manière qu'on en oublia le sens qui y était réellement attaché, et qu'elle ne figura plus que sous les noms d'affixes, flexions, désinences, cas, etc., tous éléments constitutifs du mot dans les langues indo-européennes.

Dans ces idiomes, et notamment dans ceux

d'origine germanique, le mot est simple ou composé :

Simple, quand il ne renferme qu'une racine accompagnée ou non d'affixes;

Composé, quand il est formé de plusieurs racines unies l'une à l'autre, ou de plusieurs mots unis entre eux.

La formation des mots simples se nomme *dérivation*.

Celle des mots composés, *composition*.

La dérivation des mots simples a lieu :

1° Par l'addition d'une désinence de déclinaison ou de conjugaison à une racine;

2° Par l'addition d'un suffixe soit à une racine, soit au radical d'un mot déjà formé;

3° Par l'insertion d'une consonne dans la racine;

4° Par l'altération des voyelles ou des consonnes de la racine ou du radical.

Les mots simples formés par ces divers moyens peuvent être classés en trois catégories :

1° Mots qui ont joint à une racine une désinence de déclinaison ou de conjugaison;

2° Mots qui ont joint un suffixe à une racine;

3° Mots qui ont joint un suffixe à un radical d'un mot déjà formé (AD. REGNIER, *Formation des mots grecs*).

En remontant aux formes les plus anciennes de certains mots des langues germaniques, il est encore possible de distinguer la racine primitive qui leur a donné naissance, quoique dans leur état actuel quelques-uns de ces mots paraissent être des monosyllabes. Mais en les comparant à leur forme primitive, à celle qu'ils ont dans le gothique ou à l'ancien haut-allemand, on remarque bientôt la désinence qui est jointe à la racine et les fait cesser d'être monosyllabiques. Ainsi, par exemple, l'anglais

ear, épi, le flamand *uer*, le hollandais *aar*, le danois, suédois et islandais *ax*, et l'allemand *ähre* dérivent de l'ancien haut-allemand *ahar* ou du gothique *ah-s*; *arm*, bras, saxon *earm*, suédois, danois, anglais, allemand *arm*, flamand *arm* ou *erm*, islandais *armr* dérivent des alliés du gothique *arm-s*; — le saxon *carm*, pauvre, l'islandais *armr*, suédois, danois, *arm*, flamand *arm* et *erm* dérivent d'un ancien *aram* qui s'est contracté en *arm*; — l'anglais *bear*, le flamand *beer*, ours; le suédois, le danois et l'islandais *bioern*, l'allemand *bär* dérivent de l'ancien haut-allemand *pero*, du saxon *byre* et *bera*, ours; le flamand *bad*, bain, le suédois, islandais, danois et allemand *bad*, l'anglais *bath*, doivent être rapprochés du saxon *batho*; — l'allemand *bett*, l'anglais et l'islandais *bed*, le suédois *baedd*, le flamand *bed*, dérivent du gothique *badi*, lit; — l'allemand et le suédois *bild*, image, le flamand *beeld*, dérivent de l'ancien haut-allemand *bilidu* ou *bilid*; — l'allemand, l'islandais et le norvégien *bein*, os; l'anglais *bone*, le suédois *ben*, le flamand et le danois *been*, dérivent de l'ancien haut-allemand *peini*; l'allemand, le flamand et le norvégien *berg*, mont; l'islandais *biarg*, dérivent du gothique *bairgs*; -- l'allemand *blatt*, feuille, le flamand, le suédois, le danois et l'islandais *blad*, dérivent du saxon *bladu*; — l'allemand, l'anglais, le flamand, le suédois et le danois *blind*, et l'islandais *blindr*, aveugle, dérivent du gothique *blind-s*; le flamand *bloem*, fleur, l'anglais *bloom*, l'islandais *blom* viennent du gothique *bloma*; la forme s'est maintenue dans le suédois *blomma*, le danois *blomme* et l'allemand *blume*; l'allemand *buch*, l'anglais *book*, le flamand *boek*, l'islandais et le suédois *bok*, dérivent du gothique *boka*, *bokcs*.

Il est évident que tous ces noms, qui ont, dans les langues germaniques modernes, l'apparence de monosyllabes, ont eu dans leur forme primitive des

désinences ou lettres formatives. Dans la suite des temps, ces terminaisons se sont effacées et les mots auxquels elles étaient attachées sont devenus des mots usés et mutilés. En effet, la désinence *s* de *ahs*, *arms*, etc., représente la lettre formative du nominatif sanscrit, laquelle s'est maintenue dans le gothique et est devenue *r* dans l'islandais.

Les formatives *a* dans *bloma*, *hoka*; *i* dans *peini*, *badi*, etc., *o* dans *pero*, *batho*, etc., *u* dans *bladur*, *bilidu*, etc., correspondent à l'*a* des thèmes sanscrits qui ont cette terminaison.

Tout ce qui précède est relatif aux déclinaisons. Le génie du langage germanique a observé les mêmes procédés pour les conjugaisons. Mais pour les bien comprendre, ces procédés, il faut se rappeler que les verbes sanscrits se divisent en dix classes, d'après les modifications que subissent les racines pour former le thème verbal des temps spéciaux.

Pour ces temps, les dix classes du verbe sanscrit peuvent même se réduire à trois grandes conjugaisons. La première comprend tous les verbes qui joignent *a*, *ya* ou *aya* à la racine; la deuxième, ceux qui ajoutent immédiatement les terminaisons à la racine même; la troisième, ceux qui ajoutent *u* ou *nu* à la racine.

En gothique, les verbes qui correspondent aux verbes sanscrits en *a*, *ya* et *aya*, changent ces terminaisons en *ô*, en *ai* et *i*.

1° Les verbes gothiques en *ô* (= sanscrit *â*) sont pour la plupart formés de thèmes nominaux. Exemple : *galeikô*, je ressemble; *galeikôth*, il ressemble; *galeikôm*, nous ressemblons, pour **leika-yâ-mi*, **leika-ya-ti*, **leika-ya-masi*. Le verbe gothique a été formé du thème nominal *galeiks*, thème *leika-* (semblable). — *Fiskô-th*, il pêche, dérive de *fisk-s*, poisson.

2° La terminaison *ya*, d'un thème **veihaya-*, est

devenue *ai* dans le thème gothique *veihai-*; c'est-à-dire que l'*a* final a disparu et que *y* s'est fondu en *i* : *veihai-s*; tu consacres. De même le gothique *arm-s*, pauvre, que nous avons cité plus haut, a fait le thème verbal gothique *armai-*, avoir compassion; de même le gothique *saurgai-*, avoir soin, dérive du thème *saurga*, soin, etc.

3° La terminaison *a* du thème primitif *sada*, s'asseoir, est devenue *i* dans le gothique *siti-*, 3° pers. sing. de l'indicatif *siti-th*, correspondant à un **sada-ti*, le thème primitif *dâmajā*, dompter, a été traduit en gothique par *tamji-*, 3° pers. sing. de l'indicatif *tam-ji-th*, il dompte, etc.

Le gothique joint encore des désinences de conjugaisons à des thèmes nominaux et en fait des thèmes verbaux. Exemple : *salt*, sel, a produit le verbe gothique *salta*, je sale, *saltith*, il sale; le verbe gothique *laika*, je saute, vient de *laik-s*, jeu, saut. Un autre procédé propre à la langue gothique, c'est de former des verbes intransitifs ayant une fonction passive, en ajoutant *na* à un thème nominal. Ainsi, de *hail-s*, sain, sauvé, a été fait le verbe *hail-ni-th*, il devient sain; du thème *veiha-*, ci-dessus cité, nom. sing. *veih-s*, saint, *veih-ni-th*, il est sanctifié.

Des mots.

Dans les langues indo-germaniques, les thèmes ne sont pas des mots par eux-mêmes, ni des membres de la proposition. Dans ces langues, chaque vrai mot est un élément de la proposition, qu'il soit verbe ou non. Les véritables interjections ne sont pas des mots, mais des produits de sons; les adverbes, les particules, les prépositions, etc., sont primitivement des cas ou des formes verbales. Les

thèmes ne sont pas eux-mêmes, ni nom, ni verbe; pour être l'un ou l'autre, il faut qu'ils soient accompagnés du suffixe casuel ou de la terminaison personnelle. Exemple : le thème *bhara-*, porter, n'est ni verbe, ni nom. Mais *bhara-s* est un nom au nominatif singulier masculin, qui signifie « porteur », et a comme tel la fonction d'un nom d'agent; *bhar-a-ti* est un verbe à la 3^e pers. du sing. de l'indic. présent, et signifie « il porte ».

Les suffixes casuels et les terminaisons personnelles sont les véritables éléments de la formation des mots, contrairement à ce qui a lieu pour la formation des thèmes.

Primitivement, le verbe et le nom ne se distinguaient pas l'un de l'autre, ils ont existé simultanément dans le discours, où ils étaient, pour ainsi dire, à l'état latent; de sorte qu'il est difficile de déterminer la priorité de l'un sur l'autre et d'assigner dans la grammaire le rang qu'il convient à chacun d'eux d'occuper. Il est donc indifférent de parler d'abord du verbe ou du nom, parce qu'il n'est pas historiquement démontré, si dans la formation des mots, la déclinaison, c'est-à-dire les formes nominales ou les terminaisons casuelles, a précédé la conjugaison, c'est-à-dire les formes verbales, ou, en termes plus précis, les terminaisons personnelles. Mais l'usage a donné le pas à la déclinaison et nous n'avons aucune raison pour ne pas nous y conformer.





DU NOM.

Déclinaison.

LES langues indo-germaniques expriment les relations dont un nom est susceptible, principalement le nombre et le cas, en ajoutant les éléments de relations à la fin des éléments de signification. A l'origine, la syllabe qui exprimait la relation avait une existence et une signification qui lui étaient propres, elle les a perdues dans le travail de l'enfancement qui a produit le mot. La flexion, c'est-à-dire le changement de la voyelle de la racine, qui a pour but d'exprimer aussi la relation, n'a rien de commun avec la formation des cas et du nombre; le renforcement de la voyelle finale du thème devant certaines désinences casuelles n'est pas essentiel à l'expression du cas, pas plus que le retranchement de cette même voyelle.

Les langues indo-germaniques ont connu primitivement sept cas, c'est-à-dire sept rapports exprimés par des éléments joints au thème nominal, savoir : le nominatif, l'accusatif, le locatif, le datif, l'ablatif, le génitif et l'instrumental.

Mais avant de nous occuper des déclinaisons, il faut connaître le thème primitif du nom et ses différentes lettres finales. La différence de ces lettres finales du thème primitif constitue les diverses déclinaisons.

naisons en sanscrit et dans les autres langues indo-germaniques.

Or, le sanscrit connaît six déclinaisons : la première comprend les thèmes finissant en *a* et en *â* ; la seconde, les thèmes en *i* et en *u* ; la troisième, les thèmes en *î* et en *û* ; la quatrième, ceux en *r* ; la cinquième, ceux en diphtongues ; la sixième, les thèmes finissant par une consonne. « C'est à ces lettres que viennent s'unir les désinences casuelles, » dit Bopp dans sa Grammaire comparée, et M. Bréal, son traducteur, ajoute : « Si la désinence venait simplement se ranger après le thème, sans le modifier en rien, il n'y aurait qu'une seule et même déclinaison pour tous les substantifs (sauf, bien entendu, la différence des genres) et il ne serait pas nécessaire d'examiner les lettres qui peuvent se trouver à la fin des thèmes. Mais entre la dernière lettre du thème et la première lettre de la désinence, il se produit des combinaisons diverses, suivant que la lettre finale est une voyelle ou une consonne, suivant que les lettres qui se trouvent mises en contact s'attirent ou s'excluent, etc. On comprend donc qu'avant d'étudier la formation des cas il faille examiner les diverses rencontres qui pourront se produire et qui seront la cause de la multiplicité et des déclinaisons. »

Cette même cause a influé sur la formation des cas dans les langues germaniques.

Thèmes en *a*.

Singulier. — Nominatif. — Masculin.

En sanscrit, lorsque l'*a* bref se trouve à la fin d'un thème nominal, il est toujours masculin ou neutre, il n'est jamais féminin. « Il en est de même, dit Bopp, dans les idiomes germaniques ; mais l'*a* ne s'est conservé que rarement dans cette dernière famille de

langues, même en gothique, et il a été remplacé dans les dialectes plus jeunes par un *u* ou un *e* (1). »

En règle générale et sauf quelques exceptions, le thème sanscrit masculin terminé en *a* prend un *s* pour suffixe du nominatif. Selon Bopp, ce signe casuel tire son origine du thème pronominal *sa*, *il*, *celui-ci*, *celui-là* : ce qui prouverait bien que tout suffixe avait à l'origine une signification indépendante, et qu'il s'est fondu avec le thème en se contractant.

Dans la plupart des langues congénères du sanscrit, la voyelle *a* du thème s'est maintenue ou bien s'est affaiblie en *u* ou en *o* devant le suffixe casuel. Mais en gothique, cette voyelle *a* a été supprimée devant ce même suffixe, excepté à la fin des thèmes monosyllabiques, où cette suppression n'est pas possible. Ainsi, on trouve *stain-s*, pierre, *himin-s*, ciel, *vulf-s*, loup, *gast-s*, hôte, et *god-s*, bon, *arm-s*, pauvre, *blind-s*, aveugle; mais on a *hva-s*, qui. Dans les autres langues de la famille germanique, le suffixe *s* du nominatif était déjà supprimé aux VIII^e et IX^e siècles, excepté dans le vieux norrois ou islandais, et aux adjectifs de l'ancien haut-allemand. Ce fait est constaté par le vocabulaire de St Gall et les Gloses de Cassler, où la voyelle du thème et le signe casuel font entièrement défaut : *stain*, pierre, *himil*, ciel (2). Le poème du *Heliand*, le Sauveur, dont l'auteur inconnu vivait au IX^e siècle, constate également la perte du suffixe casuel, et de la voyelle qui la précède dans les substantifs et les adjectifs du bas-allemand ou vieux saxon : *bôm*, arbre; *himil*, ciel; *stên*, pierre; *gôd*, bon; *blint*, aveugle; *arm*, pauvre. Le suffixe casuel fait aussi défaut aux substantifs et

(1) *Gramm. comp.* Traduct. BRÉAL, tom. I, p. 276.

(2) *Vergl. Gramm.* von JOHAN KELLE, p. 15.

adjectifs de l'anglo-saxon : *leaf*, fouille; *word*, mot; *reaf*, vêtement; *wif*, épouse; *sceap*, mouton; *deor*, animal; *thing*, chose; *god*, bon; *seoc*, malade; *hal*, entier; *leoht*, léger; *heard*, dur; *fæst*, ferme. Les langues plus jeunes que celles-là n'ont pas recouvré ce signe casuel du nominatif. Pendant tout le moyen-âge, le haut-allemand et le bas-allemand ont dit : *himel*, ciel; *dag*, jour; *stên*, pierre; *bôm*, arbre, etc., et *grôt*, grand; *lang*, long; *gût*, bon; etc. L'anglais dit encore *fish*, poisson; *good*, bon; *day*, jour; *knight*, chevalier; *harm*, malheur; *old*, vieux; *warm*, chaud, comme disaient au VIII^e siècle, les Angles, les Saxons et les Anglo-Saxons : *fisc*, *gôd*, *cniht*, *hearm*, *eald*, *vearm*.

Au XIII^e siècle, le frison, le néerlandais et le flamand n'ajoutaient pas non plus la voyelle du thème ni le suffixe casuel à leurs substantifs et à leurs adjectifs; ils disaient, comme dans les âges plus reculés, *tiâf*, voleur; *bâm*, arbre; *stên*, pierre; *fisk*, poisson; *blind*, aveugle; *diap*, profond; *grât*, grand; *gôd*, bon; et en Hollande et en Flandre on dit encore : *boom*, *dag*, *dief*, *visch*; mais pour les adjectifs, une formation nouvelle s'est produite depuis le XVI^e siècle; un *e* s'est ajouté aux thèmes finissant par une consonne : *goede*, *kleine*. On reviendra sur cette circonstance.

Quant au vieux norrois, il a conservé le suffixe casuel *s* du gothique sous la forme de *r*, et on le rencontre aussi dans les vieux documents suédois et danois, pour désigner le nominatif des substantifs et des adjectifs. Cependant certains thèmes l'ont perdu, notamment lorsque la voyelle radicale est suivie de deux consonnes après la chute de celle du thème. Exemple : *fugl*, au lieu de *fulg-r*, *karl*, *tegn*, *khrafn*, *skaft*, *kuml*, *hrodr*, *hals*, etc. De même manque le suffixe dans les mots de deux syllabes après *l*, *n*, *r*, *s*; on dit indifféremment en vieux norrois ou islan-

dais : *hamar-r* et *hamar*, marteau, et *humin*, ciel, comme en suédois et danois *himil* et *hamar*. Toutefois, cette orthographe est plus usitée, dit Kelle, en suédois et danois, qu'en vieux norrois ou islandais où dans des circonstances analogues, le suffixe *r* est ordinairement assimilé aux consonnes précédentes. La même assimilation a lieu aussi dans les monosyllabes après *s*, et surtout après *l* et *n*, si les syllabes sont longues, comme *steinn* pour *stein-r*, *stóll*, *viss*, etc.; mais si elles sont brèves, le suffixe *r* persiste : *dal-r*, *bol-r*, etc.; comme il persiste dans tous les autres chez les substantifs et les adjectifs du vieux norrois ou islandais. Exemples : *dag-r*, jour; *bekk-r*, vase, etc.; *arm-r*, pauvre; *gôd-r*, bon; *dap-r*, prompt; *lang-r*, long; *heilag-r*, saint, etc.

Il est remarquable que, dans l'ancien suédois et l'ancien danois, la voyelle du thème se soit affaiblie en *e* devant le suffixe *r* et que ce fait soit commun aux substantifs et aux adjectifs. Exemples : subst. *daghe-r*, *maghe-r*, etc. Mais cet *e* s'est perdu de bonne heure dans les substantifs, et s'est maintenu dans les adjectifs jusqu'au XVI^e siècle, époque à laquelle il a disparu aussi avec le signe casuel, ce qui fait que dans le suédois et le danois moderne, on a les formes : *dag*, jour; *ynghing*, jeune homme; *fisk*, poisson; *konung*, roi; *fogel*, oiseau; — *klar*, clair; *fast*, solide, ferme; *god*, bon; *breed*, large; *arm*, pauvre, etc. Pour ce qui est du signe casuel et de la voyelle du thème dans les substantifs et adjectifs danois et suédois, il y a concordance parfaite avec les autres langues germaniques, excepté en allemand où l'adjectif a conservé la désinence casuelle *r*. Le docteur Kelle est assez disposé à croire que ce suffixe a été maintenu à l'adjectif haut-allemand pour le distinguer du substantif, parce que ce signe qui représente la désinence *s* du sanscrit et du gothique rappelle le thème prono-

minal sanscrit *sa*, qui s'est attaché indistinctement aux substantifs et aux adjectifs. L'obscurité qui entoura bientôt l'origine de ce suffixe casuel fit qu'on ne le considéra plus comme un suffixe propre à la fois aux thèmes des substantifs et des adjectifs, mais après sa chute des substantifs, propre seulement à former des adjectifs. MM. Le Bas et Regnier disent, dans leur grammaire allemande, que dans certains cas l'adjectif emprunte les terminaisons de l'article. Mais l'article était primitivement pronom, et il est resté attaché à l'adjectif haut-allemand, tandis que le suédois l'a perdu au XVI^e siècle.

Il est probable que le haut-allemand a eu aussi primitivement le suffixe casuel *s* après les thèmes en *a* du masculin, puisqu'on le rencontre au IX^e siècle aux thèmes neutres en *a* sous la forme de *z*. D'ailleurs, tout doit faire supposer que les langues germaniques ont suivi la même direction que les langues classiques, et qu'elles ont eu un cas masculin en *s*, qui a précédé la désinence *r*, comme le latin et le grec, *servu-s*, νόμο-ς, *bonu-s*, σοφο-ς. Mais la voyelle finale *a* du thème, qui est devenu *o* en grec, en ombrien et dans la langue osque, s'est changée en *u* dans le latin, tandis qu'elle s'est maintenue pure jusqu'au IX^e siècle aux nominatif, vocatif et accusatif du neutre de l'ancien haut-allemand. Au masculin, nous la voyons à la même époque s'affaiblir en *e*, quelquefois en *i*, et d'autres fois elle reprend sa forme primitive. C'est ce que nous montrent Tatian, les gloses de Mouseer, et des manuscrits de Munich, Zurich et Vienne, cités par le docteur Kelle. Même Kéron indique une forme dialectale qui redouble *e*; on lit en effet dans la traduction de la règle de S^t Benoît *preitee-r*, *spâhee-r*, et Kéron place un accent circonflexe sur le même *e* du thème. Mais avec la fin du XIV^e siècle, on ne trouve plus que *e* simple

et il est resté jusqu'à nos jours : *arme-r*, pauvre; *breite-r*, large, étendu. Enfin l'usage a admis aussi pour l'adjectif la forme dénuée de la voyelle finale du thème et du signe casuel : *arm*, pauvre; *wild*, sauvage; *breed*, large (flamand); *breit*, large (allemand); de sorte que la même règle régit aujourd'hui l'adjectif et le substantif.

Neutre.

Contrairement à ce qui a lieu dans les langues classiques, les langues germaniques sont dénuées du signe casuel du nominatif dans les mots neutres issus primitivement d'un thème en *a*, et cette voyelle finale *y* est également abandonnée. Aussi, le nominatif, l'accusatif et le vocatif neutres manquent-ils de flexion dans le gothique et dans les langues parentes, telles que le bas et le haut-allemand, le néerlandais, le frison, le vieux norrois ou islandais, le suédois et le danois. Du moins, les documents anciens ne montrent le suffixe de ces cas dans aucun de ces idiomes aux périodes les plus reculées de leur existence. Mais l'anglo-saxon, qui avait toujours observé dans ses thèmes neutres en *a* une forme particulière pour distinguer les cas, nommément le nominatif, l'accusatif et le vocatif, commença, à partir du XIII^e siècle, à confondre au pluriel cette forme avec celle du masculin pluriel, et toute distinction cessa alors d'exister entre les deux genres. Exemple : nom. acc. et voc. neutre *edagan*, les yeux, yeux; nom. acc. et voc. masc. *steorran*, les étoiles, étoiles.

Toutefois, vers la même époque, le flamand avait encore conservé le genre neutre, dans son adjectif, mais aujourd'hui il dit aussi *goed*, bon; *jong*, jeune; *wit*, blanc; etc. sans signe casuel ni voyelles du thème aux cas du nominatif, vocatif et accusatif sing. du neutre. De même, depuis le XIII^e siècle, les docu-

ments bas-allemands, frisons et anglo-saxons ne contiennent pas davantage le suffixe casuel ni la voyelle finale du thème, pour désigner les mêmes cas dans les adjectifs. Exemples : *stark*, fort; *kurt*, bref; *grôt*, grand; — *diap*, profond; *grât*, grand; *gôd*, bon; — *arm*, pauvre; *old*, vieux; *good*, bon, etc.

On peut donc dire que dans toutes les langues germaniques, le genre neutre, soit dans les substantifs, soit dans les adjectifs, a rejeté tout signe casuel, et la voyelle finale du thème, pour désigner le nominatif, le vocatif et l'accusatif singulier, et que déjà on ne les rencontrait plus dans le gothique, l'ancien haut-allemand et le vieux norrois. Mais cette proposition n'est vraie que pour les déclinaisons fortes, car il faut distinguer ici entre ces déclinaisons et les déclinaisons faibles, distinction faite pour la première fois par l'illustre philologue Jacob Grimm, et énoncée par lui comme une loi importante des langues germaniques.

Or, les déclinaisons faibles, dans l'adjectif germanique, prennent le suffixe *t* pour désigner le nominatif, le vocatif et l'accusatif singulier du neutre, à l'imitation du sanscrit et du zend, qui ont ajouté ce signe casuel aux thèmes pronominaux en *a* pour exprimer les mêmes cas, signe qui est devenu *d* en latin. Ainsi au primitif *ta-t*, correspondent le latin *istu-d* et le gothique *tha-t-a*, devenu en ancien haut-allemand *tha-z* et en allemand moderne *das*, en flamand *dat* et *dit*.

On se rappelle qu'en parlant du nominatif masculin, nous avons dit que le suffixe de ce cas était le restant d'un pronom ajouté au nom, c'est le même pronom avec la forme du neutre qui se joint à l'adjectif neutre du gothique *blind-ata*, aveugle, et dont l'influence se fait sentir dans les langues germaniques modernes. Ainsi, à ce *t-a* gothique répond *t* dans le vieux norrois ou le flamand, le suédois et

le danois, et *z* dans le haut-allemand jusqu'au XV^e siècle. Cependant on rencontre aussi la forme de *l* et de *s* dans le Hildebrandslied, et dans des manuscrits d'Otfrid, d'Helm-Stadt et de Munich. Mais depuis le XVII^e siècle jusqu'à nos jours, *s* seul domine. De même la voyelle *a* du thème a-t-elle persisté devant le signe casuel en gothique et en haut-allemand jusqu'au XI^e siècle. Gothique *goda-t-a*, bon; haut-allemand, *guota-z*, bon. Mais à partir de cette époque, *a* s'affaiblit en *e*, quelquefois en *i*; et depuis le XIII^e siècle, *t* disparaît pour faire place à *e* seul, principalement devant les liquides *l* et *r*. Avec le XVI^e siècle, *e* disparaît à son tour et reparait avec le XVIII^e.

Dans les plus anciens manuscrits scandinaves, la voyelle finale des thèmes neutres en *a* fait défaut, et le signe casuel se joint directement aux consonnes qui la précèdent, et dans beaucoup de cas, il se les assimile ou les déplace. Ainsi en vieux norrois ou islandais : *lang-t* de *lang-r*, long; *heilag-t* de *heilag-r*, saint; *gôt-t* de *gôd-r*, bon; etc. Après la voyelle finale du thème le suffixe est redoublé. Exemple : *bla-tt* de *blâr*, feuille. Il en est de même en danois et en suédois.

« Les thèmes gothiques en *ra* et en *ri*, dit Bopp, suppriment, au cas où le *r* est précédé d'une voyelle, le signe casuel *s*; mais ils le conservent quand *r* est précédé d'une consonne. Exemples : *vair* « homme, » *stiur* « veau, jeune taureau, » *anthar*, « l'autre, » *hvathar* « qui des deux? » des thèmes, *vaira*, *stiura*, etc., *frumabaur* « premier-né, » de *frumabauri*; mais *akr-s* « champ, » *fingr-s* « doigt, » *baitr-s* « amer, » *fagr-z* « beau, » de *akra*, etc.

« Aux formes qui suppriment le signe casuel ainsi que la voyelle finale du thème, répondent les formes latines comme *vir*, *puer*, *socer*, *levir*, *alter*,

pulcer; aux thèmes gothiques en *ri*, répondent en latin les formes *celer*, *celeber*. Mais quand *r* est précédé en latin d'un *a*, d'un *u* ou d'un *o*, ainsi que d'un *é* ou d'un *i*, la terminaison est conservée; exemples : *vêrus*, *sevêrus*, *sêrus*, *vîrus*, — *parus* (*oviparus*), *cârus*, *nurus*, *pûrus*, — *vorus* (*carnivorus*). L'*e* bref n'a lui-même pas laissé périr partout la terminaison en *us* (*merus*, *ferus*).

« Il y aussi en gothique des thèmes en *sa* et en *si* qui, pour éviter la rencontre de deux *s* à la fin du mot, ont laissé tomber le signe casuel; exemples : *laus* « privé, vide, » du thème *lausa*; *drus* « chute ». Dans *us-stas* « résurrection », du thème féminin *us-stassi*, il y aurait, sans la suppression du signe casuel, jusqu'à trois *s*.

« Les thèmes gothiques en *va* changent en *u* la semi-voyelle quand elle est précédée d'une voyelle brève; ce changement a lieu non seulement devant le signe casuel du nominatif, mais encore à la fin du mot, à l'accusatif et au vocatif dénués de flexion des substantifs; exemples : *thiu-s* « valet, » du thème *thiva*, accusatif *thiu*; *qviu-s* « vivant » (lithuanien *giva-s*, sanscrit *gîva-s*), de *qviva*. Le thème neutre *kniva* « genou » fait de même au nominatif-accusatif *knîu*; mais si le *v* est précédé d'une voyelle longue (la seule qu'on rencontre dans cette position est *ai*), le *v* reste invariable; exemples : *saiu-s* « mer, » *snaui-s* « neige, » *aiv-s* « temps ». En vieux haut-allemand, ce *v* gothique s'est vocalisé; très probablement il est d'abord devenu *u*, et, par suite de l'altération, cet *u* s'est changé en *o*; exemples : *séo* « mer, » *snéo* « neige, » génitif, *snêwe-s*, qu'on peut comparer au gothique *saiu-s*, *saiui-s*, *snaui-s*. De même *deo* « valet, » génitif *dêwe-s*, en gothique *thiu-s*, *thiwi-s*. »

Le docteur Kelle a observé le même phénomène dans le bas-allemand, dont les plus anciens-documents

montrent *u* et *o* indifféremment employés comme *balu* et *balo*, et le poème *Heliand* a des formes masculines comme celles-ci : *êu, sêu, snêu*, — *éo, séo, snéo*. L'anglo-saxon a aussi *cneov*, *cneo* et *treo*, foi. Plus tard, *o* s'est affaibli en *e*; un manuscrit de Carlsruhe, n° 86, et un de Vienne, n° 460, ont montré ces formes *sêe, brîe, hore*, et dès le XIII^e siècle, le frison et le flamand les ont eues aussi, même des manuscrits de Strasbourg et de Saint-Gaal, et le moine Ottfried ont rejeté cette voyelle devenue tout-à-fait muette, et on a eu les formes *sê, snê, mel, blê, klê*, etc. Seulement, là où une voyelle brève a précédé le *v*, le *v* s'est vocalisé en *u* et diphtongué ensuite avec la voyelle précédente; puis, cette diphtongue s'est affaiblie en *e*, qui a persisté pendant tout le moyen-âge et jusqu'à nos jours. On dit encore en flamand et en allemand *knîe*, genou. Mais si la voyelle qui précédait *v* était longue, elle disparut.

Génitif.

Les thèmes en *a* des substantifs et adjectifs masculins ou neutres ont *s* pour signe du génitif singulier dans presque toutes les langues germaniques. Toutefois il est arrivé que depuis le XIII^e siècle des adjectifs ont abandonné ce signe, et que des substantifs, notamment en flamand, l'ont perdu depuis le XVI^e siècle. A cette dernière époque, l'adjectif danois éprouva la même perte.

Au moyen-âge, on disait en flamand, comme aujourd'hui : *thes fiscas, des visces, des visches*, du poisson, lorsqu'il s'agissait de mettre au génitif un nom de la déclinaison forte; mais dans la déclinaison faible, le signe casuel *s* était négligé le plus souvent; on disait : *des hanen*, du coq, et quelquefois *des haens*.

La voyelle finale du thème est devenue *i* en gothique devant le signe *s* du génitif masculin et

neutre; exemples : *himini-s*, du ciel; *staini-s*, de la pierre; *vaurdi-s*, du mot; *gôdi-s*, du bon; *armi-s*, du pauvre; *blindi-s*, de l'aveugle. Comme en gothique, la voyelle du thème s'est affaiblie en *e* dans les anciens documents allemands et anglo-saxons. Le poème du Heliand nous montre des formes comme celles-ci : *buome-s*, de l'arbre; *himile-s* du ciel; *worte-s*, de la parole; *lange-s*, du long; *uuâre-s*, du vrai, etc. L'anglo-saxon disait *beâme-s*, de l'arbre; *cnihte-s*, du valet, etc., et avec rejet de la syllabe de formation *fugle-s*, de l'oiseau; *blôde-s*, du sang, etc. Cependant on remarque dans les documents bas et haut-allemands, frisons et flamands, que ces voyelles ont fréquemment varié, et l'on voit reparaître tantôt *a*, tantôt *i*, tantôt *e*. Enfin, cette dernière syllabe du thème a disparu à son tour, ou a été supprimée comme dans le haut et bas-allemand « *himel-s* » du ciel; dans le frison et le flamand « *hemel-s* — *keiser-s*, de l'empereur, etc. Les thèmes en *a* des adjectifs flamands ont aussi pris la forme des thèmes finissant par une consonne, et on a dit indifféremment *goeden wijn-s* et *des goeden wijn-s*, du bon vin. Depuis le XVIII^e siècle, le haut-allemand a adopté aussi cette forme « *edlen gefühles*, » d'un noble sentiment.

Le vieux norrois ou l'islandais laissa tomber la voyelle du thème des adjectifs comme des substantifs, et l'on dit aujourd'hui dans cette langue *dag-s*, du jour; *eld-s*, du noble; *fugl-s*, de l'oiseau, etc., c'est ce qui a fait que le signe *s* du génitif s'est assimilé la consonne qui le précédait, comme *nass* pour *nârs*, etc. Le suédois et le danois nous montrent aussi la suppression de la voyelle *a* du thème : *land-s*, du pays; *himin-s*, du ciel; *fisk-s*, du poisson; *konung-s*, du roi; *skepp-s*, du vaisseau; *blind-s*, de l'aveugle. Ce signe casuel *s* ne paraît que dans les plus anciens documents pour désigner le génitif; car à partir du XVI^e siècle,

il disparaît dans les adjectifs suédois. En anglais, on s'en sert à volonté : ou bien on fait précéder le nom qui doit être au génitif, de la préposition *of*, comme en allemand de *von*, et en flamand de la préposition *van*, en supprimant le suffixe casuel. Mais dans les noms anglais terminés en *s*, *ss* et *x*, il est de règle qu'on le rejette.

Datif. — Masculin et neutre.

En règle générale, le datif singulier des substantifs, masculins et neutres, formés des thèmes en *a*, a perdu le signe casuel dans toutes les langues germaniques, et laisse nue la voyelle finale du thème, laquelle reste pure ou bien s'est affaiblie, ou bien encore a été rejetée. Dans les langues classiques, au contraire, la voyelle *a* s'est allongée en *o*.

En gothique, en haut et bas-allemand même, jusqu'au XII^e siècle, on trouve encore cet *a* pour indiquer le datif, on a *stêna*, à la pierre; *kinda*, à l'enfant; *felda*, au champ, dans le Heliand; *gamezza* dans Kéron, *sinfluota* dans Notker. Cependant dans les documents moins anciens on trouve aussi *a* pour le datif, mais c'est alors seulement une forme dialectale, comme *o* en est une autre dans *fisgo* (au poisson) et *himilo* (au ciel) d'Ottfrid.

Lorsque dans le haut et le bas-allemand *a* commence à devenir plus rare, il s'affaiblit en *e* : *himile*, au ciel; *dage*, au jour, dans Kéro; *stêne*, à la pierre; *felde*, au champ; *hûse*, à la maison, dans le Heliand. Cet affaiblissement a lieu également en anglo-saxon : *béame*, à l'arbre; *knihte*, au valet; *blóde*, au sang. Mais à partir de la fin du XII^e siècle, la voyelle *e* disparaît à son tour dans certains documents, comme dans Cädmon : *god*, au bon; *folc*, au peuple, tandis qu'elle s'est conservée dans Layamous Brut : *folce*, au peuple; *visce*, au poisson; *chnite*, au valet.

Ce n'est que dans la dernière moitié du XI^e siècle qu'elle s'éclipse pour ne plus reparaître, et l'anglais moderne ne l'a jamais connue : *day*, au jour : *child*, à l'enfant; *king*, au roi, etc.

Il en est de même pour le suédois et le danois modernes, où l'on a sans voyelle finale du thème : *dag*, au jour; *fisk*, au poisson; *konung*, au roi; *blad*, à la feuille; *huus*, à la maison. Mais au XV^e siècle, ces langues avaient *daghe*, au jour; *stene*, à la pierre, avec *e* final du thème; plus anciennement encore, au lieu de cet *e*, le vieux norrois ou islandais avait un *i*, exemples : *heimi*, *isi*, *flokki*, *linni*, *munni*, etc., mais cette voyelle ne figurait pas toujours, et le vieux norrois connaissait aussi le datif masculin et neutre sans voyelle, comme *dag*, *flokk*, *munn*, *varg*, etc.

Quant au frison, il a eu tantôt pour caractéristique du datif maseulin et neutre tantôt *i*, tantôt *e*, tantôt *a*. On a en effet les formes frisonnes : *hovi*, à la ferme; *godî* et *gode*, au bon; *thinge* et *thinga*, à la chose; *felda*, au champ, dans les coutumes du pays du Westerlau. Toutefois ce manuscrit frison renferme des noms qui ont rejeté la voyelle du thème, tels que ceux-ci : *ben*, os; *finger*, doigt; *field*, champ; etc. A la même époque, c'est-à-dire au XIII^e siècle, il y a aussi en flamand des noms qui n'ont plus la voyelle du thème au datif, à côté d'autres noms qui la possèdent, notamment après des liquides comme en bas-allemand et en frison; exemples : *hongher*, à la faim; *drom*, au rêve; *hemele*, au ciel; *steene*, à la pierre. Mais au XV^e siècle, *e* commence à tomber après les muettes, et c'est l'oreille qui décide entre son rejet et son maintien.

Si dans les langues germaniques, les substantifs masculins et neutres n'ont pas au datif de signe casuel proprement dit, les adjectifs au contraire en possèdent un. En gothique, ce suffixe est *mma*, et c'est la déclinaison pronominale qui l'a fourni. Devant lui, la

voyelle *a* du thème s'est maintenue pure. Ainsi les thèmes *gôda*, bon; *arma*, pauvre; *blinda*, aveugle, font au datif singulier masculin et neutre *goda-mma*, au bon; *arma-mma*, au pauvre; *blinda-mma*. M. Franquinet a donc eu tort d'écrire, dans son traité de la littérature gothique, *blind-amma* au datif sing. masc. et neutre, comme si *amma* était le suffixe, tandis que *a* initial appartient au thème.

Dans les plus anciens documents du haut-allemand, *mma* primitif devenu *mu* qui s'est affaibli en *mo*, ensuite en *me*. Ces altérations sont constatées pour le haut-allemand par Kero et Ottfrid. Au XII^e siècle, la voyelle commence à disparaître et il ne reste plus que *m*. Dans le bas-allemand, les trois formes apparaissent presque simultanément. Dans le vieux norrois, le danois et le suédois *m* semble dominer, mais en anglo-saxon ce signe casuel est inusité, aux XII^e et XIII^e siècles. En effet nous trouvons, dans la grammaire anglo-saxonne de Rask, à la place de *m* un *n* comme signe casuel du datif des noms appartenant à ce que l'auteur appelle l'ordre simple; exemple: *eagan*, à l'œil; *steorran*, à l'étoile; *tungan*, à la langue. Dans l'ordre complexe, Rask n'indique plus cet *n*, et la voyelle finale du thème reste nue et affaiblie en *e*; exemples: *worde*, au mot; *wife*, à l'épouse; *smide*, au forgeron; *dæge*, au jour; *rice*, au royaume; *fæte*, au vase. C'est à partir du XIV^e siècle, dit le docteur Kelle, que l'anglo-saxon a perdu le signe casuel *n* et avec lui la voyelle du thème. C'est alors que se sont montrées les formes *good*, au bon; *old*, au vieux. Le danois et le suédois modernes ont suivi la même voie: *mennesket*, à l'homme; *gubbar*, au vieillard. Naturellement, l'anglais n'a pas dévié et il a écrit: *klar*, au clair; *fast*, au solide; *breed*, au large; *arm*, au pauvre; etc.

Mais au XVI^e siècle, reparurent dans certains noms masculins la voyelle du thème et le signe

casuel. Quant au flamand, depuis le XIII^e siècle jusqu'à nos jours, il a toujours conservé le signe casuel *n* pour exprimer le datif des adjectifs masculins et neutres, tels que *goed*, bon; *goeden*, au bon; *groot*, grand; *grooten*, au grand; *fraije*, beau; *fraijen*, au beau, etc.

Accusatif.

Contrairement au latin et au grec qui ont conservé le signe casuel et la voyelle des thèmes en *a* du sanscrit, c'est-à-dire *u-m* pour l'accusatif masculin des noms latins, et *o-v* pour l'acc. masc. sing. des noms grecs, lesquels correspondent au signe casuel et à la voyelle du thème de l'acc. masc. sing. du sanscrit; les langues germaniques ont perdu ce signe casuel *m* et par suite la voyelle qui le précède et rappelait la voyelle primitive du thème. Ainsi en gothique *himina*, ciel; *staina*, pierre; *dag*, jour; font à l'acc. sing. *himin*, *stain*, *dag*. De même les documents les plus anciens en haut et bas-allemand, en anglo-saxon, en vieux norrois, danois et suédois, en flamand, démontrent que les noms n'ont pas conservé à l'acc. masc. sing. le signe casuel ni la voyelle du thème primitif. A plus forte raison, dans les langues germaniques modernes, n'est-il rien qui rappelle ce signe ni cette voyelle. Ainsi, en ancien haut-allemand, on disait : *stên*, pierre; *berg*, montagne; *bôm*, arbre; en bas-allemand : *stain*, *berg*, *boum*; en anglo-saxon : *stân*, *beorh*, *beâm*; en ancien danois et suédois : *stên*, *karl*, paysan; *himil*, ciel; en frison : *stên*, *berch*, *bâm*; en vieux flamand : *steen*, *boom*, *bergh*, *dagh*.

Dans les idiomes parlés encore aujourd'hui en Allemagne, en Suède, en Norwège, en Danemark, aux Pays-Bas, en Belgique, en Angleterre, et dans le Nord de la France, le signe casuel de l'acc. masc. sing. des noms n'apparaît nulle part. Cependant dans les noms

propres d'hommes, il a été maintenu ainsi que la voyelle du thème. Les auteurs du IX^e et du X^e siècle nous en donnent des exemples : *Adama-n*, Adam; *Abela-n*, Abel; *Petrusa-n*, Pierre; *Satanasa-n*, Satan. Seulement la flexion *m* organique s'est affaiblie ici en *n*. Au XI^e siècle, la voyelle du thème, laquelle est restée pure dans les noms propres que nous venons de citer, s'affaiblit en *e*, et dans les Nibelungen, poème du XIII^e siècle, on la trouve encore dans les noms des héros Gernot et Sigfrid, *Gernôte-n*, *Sifride-n*, et dans tout le moyen-âge : *Frideriche-n*, Frédéric; *Albrechte-n*.

Si les noms communs masculins des langues germaniques ont perdu le signe de l'accusatif singulier, les adjectifs au contraire l'ont conservé. Seulement, comme dans les noms propres, *m* est devenu *n* : *blinta-n*, aveugle; *bittra-n*, amer; *saliga-n*, salulaire, etc. Par ces exemples empruntés à l'ancien haut-allemand, on voit que la voyelle *a* du thème est restée pure et que cet idiome a suivi la formation de l'accus. masc. sing. grec φηλο-ν.

De même que le haut- et le bas-allemand, le vieux norrois, le suédois et le danois ont de semblables terminaisons pour l'acc. mas. sing. de l'adjectif : *kunniȝa-n*, roi; *góda-n*, bon. Ces formes persistent jusqu'au XV^e siècle; à partir de cette époque, la voyelle *a* du thème s'affaiblit en *e* dans le danois et le suédois : *brûne-n* pour *brûna-n*, brun. Pour compléter ce que nous venons de dire sur l'accusatif des noms et adjectifs germaniques au masculin singulier, nous reproduirons sur cette question l'opinion de Bopp, traduite par M^r Michel Bréal, tom. 1^{er}, p. 346 :

« En gothique, la terminaison de l'accusatif a disparu dans les substantifs sans laisser de trace; mais, dans les pronoms de la 3^e personne, y compris l'article, ainsi que dans les adjectifs forts, c'est-à-dire, combinés avec un pronom, la terminaison de l'accusatif s'est conservée, en gothique et en

haut-allemand ancien et moderne, mais seulement dans les masculins, le féminin a perdu, même dans ces classes de mots, le signe casuel. Le *m* primitif s'est changé en *n*, auquel est venu se joindre, pour le protéger en quelque sorte un *a*, on a donc le gothique *tha-na* en regard du sanscrit *ta-m*.... Le haut-allemand a perdu la voyelle complémentaire que le gothique avait ajoutée à la désinence de l'accusatif; mais on ne peut guère douter qu'il ne l'ait eue dans le principe, autrement la nasale finale aurait très probablement été supprimée, comme elle l'est au génitif pluriel et à la 1^{re} personne du subjonctif présent. Comparez le vieux haut-allemand *i-n* « eum, » avec le gothique *i-na* et le vieux latin *i-m*. Le haut-allemand l'emporte sur le gothique en ce qu'il n'a pas laissé périr entièrement le signe de l'accusatif dans les substantifs; il s'est conservé, en vieux et en moyen haut-allemand, dans les noms propres masculins.... (Voyez Grimm, Grammaire allemande, I, pp. 767, 770, 773). Outre les noms propres, le vieux haut-allemand a conservé le signe casuel *n* dans les substantifs *kot*, dieu; *truhtin*, seigneur; *fater*, père; et *man*, homme; on a par conséquent : *kota-n*, *truhtina-n*, *truhtine-n*, *fatera-n*, *manna-n*.

« Il faut remarquer que, à l'exception du dernier, ce sont tous des termes qui doivent être prononcés avec un sentiment de respect, ce qui nous aide à comprendre pourquoi ils ont conservé plus longtemps l'ancienne forme. Au sujet de *manna-n*, observons que le gothique possède à la fois un thème *mana* et un thème élargi *mannan*, qui sert en même temps d'accusatif; on pourrait identifier le vieux haut-allemand *mauna-n* avec ce dernier mot, en sorte que le *n* final appartiendrait au thème. Quoiqu'il en soit, je ne voudrais pas dire, avec Grimm, que les accusatifs en *n* des noms propres et des termes qui signifient « Dieu, » « maître » et « père, » appartiennent à la déclinaison des adjectifs, car primitivement les substantifs germaniques avaient une nasale à l'accusatif masculin et féminin (les thèmes en *a* également au neutre), absolument comme les pronoms et les adjectifs, il n'est donc pas étonnant que les noms propres et certains mots privilégiés aient conservé l'ancienne forme héréditaire. »

Vocatif.

Le vocatif n'a pas de signe casuel dans les langues germaniques et la voyelle du thème n'y est pas même

conservée, comme en latin et en grec où elle s'est affaiblie en *e*. « L'absence casuelle est la règle, dit Bopp, et c'est par une sorte d'abus que le vocatif reproduit dans certains mots la forme du nominatif. » C'est ainsi que le gothique nous donne pour formes du vocatif *fisk*, poisson; *vulf*, loup; *hari*, armée. Le haut et le bas-allemand disent encore *himil*, ciel; *got*, Dieu, comme au moyen-âge. Le frison et le flamand ont au vocatif *bām*, *boom*, arbre; et le *king*, roi, de l'anglais est aussi un vocatif, comme le *god*, Dieu, de l'anglo-saxon. Cependant le vieux norrois fait exception à cette règle, il a au vocatif le signe casuel *r* comme au nominatif, et l'on remarque aussi cette désinence, dans les plus anciens documents suédois et danois. Ceci est d'un usage constant pour ces langues du Nord, non-seulement dans l'emploi des noms, mais encore dans celui des adjectifs. L'adjectif gothique n'est pas non plus étranger à cet usage. Aussi Ulphilas a-t-il dit, Marc IX, 25: *thu unrôdjands*, « toi insensible! » la consonne finale *s* est ici le signe casuel du vocatif comme il l'est du nominatif, et toutes les langues germaniques ont de même identifié avec le nominatif le vocatif de l'adjectif masculin singulier.

Instrumental.

Le sanscrit n'avait pas besoin comme les langues modernes d'une préposition pour désigner comment ou par quel moyen une action ou une chose était faite; il avait recours dans cette circonstance à un signe casuel. La caractéristique de l'instrumental en sanscrit est ordinairement *â*, et cette voyelle sanscrite est représentée en gothique par *ê* aussi bien que par *ô*. Bopp indique dans sa grammaire comparée, t. I, p. 359 de la traduction de M. Bréal, quelques formes d'instru-

mental en gothique, lesquelles ont les terminaisons en *ê* et en *ô*, mais en vieux haut et en bas-allemand, la terminaison est d'abord en *u* dans les substantifs comme dans les adjectifs, et la voyelle du thème disparaît. Ensuite cet *u* primordial s'affaiblit en *o* et finit par s'assourdir en *e*. C'est ainsi qu'on a en vieux haut-allemand *hiutu*, pour *hiutagu*, à ce jour, aujourd'hui, et en haut-allemand moderne *heute*; *wort-o*, par la parole; *liob-o*, par l'amour; *dæg-e*, par le jour; *gold-e*, par l'or. Dans les langues germaniques modernes, cet *e* a fini par tomber entièrement, et on n'en voit plus de trace à partir du X^e siècle. L'instrumental y a été remplacé par le datif précédé d'une préposition.

Pluriel.

Nominatif et Vocatif. — Masculin. — Neutre.

Le suffixe du nominatif pluriel des noms masculins est en sanscrit *âs*. Ce signe casuel se change en *ôs* dans le gothique, parce que cet idiome n'ayant pas d'*â* long, remplace cette voyelle par *ô* ou *ê*, et de préférence par le premier. C'est ainsi qu'il a les formes *vulfôs*, les loups; *stainôs*, les pierres; *dagôs*, les jours, qui désignent le nominatif et le vocatif pluriels. Ces deux cas sont semblables en gothique comme dans toutes les langues indo-européennes, excepté en sanscrit qui ramène au vocatif l'accent sur la première syllabe du thème. Cette forme gothique est encore conservée dans le Héliand, au IX^e siècle. On y trouve en effet *fiscôs*, les poissons; *biscopôs*, les évêques; *engilôs*, les anges; et dans d'autres manuscrits, dans celui de Munich, par exemple, à côté de *gestôs*, les esprits, il y a aussi *gestâs*, à côté de *wegôs*, les chemins, *wegâs*, c'est-à-dire, le suffixe primitif maintenu à côté de sa transformation

en *ôs*. L'anglo-saxon, qui se rapproche beaucoup de l'idiome dans lequel a été écrit le texte du Héliand de Munich, a adopté la terminaison en *as* pour signe casuel du nominatif pluriel de quelques uns de ses noms. Ex : *smidas*, les forgerons; *dagas*, les jours; *cyningas*, les rois; *stânas*, les pierres; mais à la fin du XII^e siècle, cet *â* final s'affaiblit en *e* et l'on a *dayes*, les jours; *fisces*, les poissons; *magas*, les hommes. Plus tard, le *s* final tombe : *freonde*, les amis, ou est remplacé par une nasale *n*. Au XVI^e siècle, le *s* reprend sa place et la voyelle qui le précède disparaît. C'est sous cette forme contractée que l'anglais moderne présente aujourd'hui le nominatif pluriel de noms masculins, tels que ceux-ci : *son-s*, les fils; *king-s*, les rois; *day-s*, les jours.

Dans le vieux norrois, et dans les plus anciens documents danois et suédois, au suffixe *s* du gothique, anglo-saxon et bas-allemand a succédé un *r* précédé de la voyelle *a* du thème. On a donc en vieux norrois ou islandais les formes *heima-r*, *isa-r*, *leika-r*, et en vieux danois et suédois *dagha-r*, *karla-r*, *skatta-r*, etc.; mais dans le suédois moderne, le signe casuel disparaît (*hunda*, *waghna*), et en norvégien-islandais, le suffixe et la voyelle du thème cessent de figurer : *dorr*, *hold*.

Le frison a suivi de près l'orthographe des langues scandinaves et a remplacé, comme elles, le signe casuel *s* par *r* : *bâma-r*, les arbres; *biscopa-r*, les évêques, etc. Cependant, dans les textes frisons qui sont de la même époque que ceux écrits en anglo-saxon et en flamand, on trouve aussi des formes comme celles-ci : *mage* et *magen*, les hommes; *biscoppen*, les évêques; ou bien encore des formes où le signe casuel fait défaut et où la voyelle du thème primitif reparait seule : *fingera*, les doigts; *berga*, les montagnes. Les noms frisons dérivés de thèmes

en *ria* perdent la voyelle du thème et conservent le signe casuel *s*; ex : *ridder-s*, les chevaliers; *rechter-s*, les juges; *dorper-s*, les bourgeois. Il est probable que cette forme a été influencée par le flamand et le bas-allemand. A plus forte raison, les thèmes en *ra* ont-ils été maintenus avec le même signe casuel *s*. Toutefois dans le flamand, quand la voyelle du thème précède la liquide *l* ou *r*, ou la nasale *n*, les noms forment indistinctivement leur pluriel en *s* ou en : *broeder-s* ou *broeder-en*, les frères; *horen-s* ou *horen-en*, les cornes; *bondel-s* ou *bondel-en*, les faisceaux.

Par ce qui précède, on voit que les langues germaniques ont adopté le signe casuel du sanscrit, pour la formation du nominatif et du vocatif pluriel des substantifs masculins, contrairement au latin, au grec, au lithuanien et à l'ancien slave. Mais pour la formation des mêmes cas de l'adjectif masculin du pluriel, elles sont, à l'exception du vieux norrois, du suédois et du danois, en parfaite concordance avec le grec et le latin. Ainsi, les adjectifs gothiques *gôda*, *arma*, *blinda*, *braida*, font au nominatif pluriel : *goda-i*, bons; *arma-i*, pauvres; *blinda-i*, aveugles; *braida-i*, larges; etc. Ce sont des pronoms qui ont servi aussi de suffixes casuels aux adjectifs germaniques. Ces deux voyelles *a* et *i* ont fini par se fondre et ont produit le son *ai*, qui, en ancien haut et bas-allemand et en anglo-saxon, a été représenté par *ê* et plus tard par *e*. Ce son était donc primitivement clair et sonore; plus tard, il s'est assourdi et on a dit *blinde*, aveugles; *guote*, bons; *arme*, pauvres; etc. Mais dans les documents anglo-saxons, haut et bas-allemands du IX^e et du X^e siècle, on trouve des adjectifs masculins qui n'ont pas au nominatif pluriel de signe casuel, ou plutôt dont la terminaison *ai* s'est changée en *a*, semblables à des substantifs qui ont la même terminaison. M^r Delcourt,

dans son traité sur les déclinaisons thioises, a donné le paradigme d'une déclinaison forte de l'ancien bas-allemand, et l'on y voit le nominatif et le vocatif masculin pluriel terminés en *a* : *guoda*, les bons; Rask présente le même exemple dans sa grammaire anglo-saxonne. Mais à la fin du X^e siècle, cet *a* redevient *e* en haut et en bas-allemand, en anglo-saxon, en frison et en flamand; on a alors : *alte*, les vieux; *hōhe*, les hauts; *uprichtige*, les droits; *waraftige*, les vrais; *brode*, les larges; *gōde*, les bons; *gūde*, les bons; *blinde*, les aveugles; *valsche*, les faux; mais à partir du XVI^e siècle, l'anglais a rejeté cette voyelle finale et il a dit : *old*, vieux; *light*, léger; *dead*, mort, etc.

Au pluriel neutre, les noms germaniques, dont le thème était primitivement en *a*, avaient, comme au singulier, le nominatif, le vocatif et l'accusatif semblables, et le signe de ces cas en gothique concorde parfaitement avec celui des mêmes cas en grec et en latin. En effet, le suffixe qui sert ici de signe casuel est la voyelle de l'adjectif démonstratif pronominal *thō*, au lieu de *thā*, venant de *thaa*. Or, Bopp a démontré que *ā* long manque tout à fait au gothique, et que cet idiome le remplace par *ō* ou *ē*; le premier est même préféré au second. « Il ne faut donc pas dire du gothique, ajoute le savant linguiste, que l'*a* du thème est tombé devant la désinence, car il ne pouvait pas tomber, la voyelle du thème et la désinence ayant été fondues ensemble dès le principe. Mais la langue primitive a pu être abrégée; c'est le sort ordinaire des voyelles longues, surtout à la fin des mots. On ne dira donc pas non plus que dans le grec τὰ δῶρα et le latin *dona*, l'*a* appartient à la désinence. Cet *a* est un héritage des plus anciens temps, de l'époque où ce que nous appelons la seconde déclinaison avait ses thèmes terminés en *a*. »

L'ancien haut-allemand a affaibli *a* en *u* et le bas-allemand qui a d'abord conservé les formes en *a*, par ex : *managa*, plusieurs, a adopté ensuite l'*u*, comme signe du nominatif, du vocatif et de l'accusatif du pluriel neutre; ex. : *bladu*, feuilles; *scapu*, moutons, etc. Mais ces langues ont bientôt perdu ce signe casuel et on a eu *wort*, les paroles; *folc*, les peuples; *brâd*, larges; *déop*, profonds.

L'anglo-saxon a imité le bas-allemand; il présente aussi des noms neutres en *u* aux nominatif, accusatif et vocatif pluriel : *vatu*, les vases; *ricu*, les royaumes; *gatu*, les portes; *smalu*, petits; *latu*, derniers. Cædmon donne à ces mêmes cas des terminaisons en *o*, et à la fin du XII^e siècle, cet *o* devient *e*, qu'on retrouve à la même époque dans le bas-allemand, le frison et le flamand. Toutefois, le frison maintient à la fois les trois suffixes *a*, *u* et *o*. Au XIII^e siècle, toutes ces langues ont perdu le suffixe, de sorte que l'anglo-saxon offre des formes comme celle-ci : *bân*, os; *lond*, terres; *word*, mots; le frison *hûs*, maisons; *thing*, plaids; le bas-allemand : *ben*, os; *land*, terres; le flamand *swaerd*, épées; *dinc*, choses, etc. Depuis ce temps, les langues scandinaves ont suivi la même voie, lorsqu'il s'est agi soit des substantifs, soit des adjectifs.

Quant au haut-allemand, il paraît avoir suivi pour les adjectifs forts une marche différente. Ceux-ci contiennent un pronom annexe dont la signification est éteinte. Aux nominatif, vocatif et accusatif du neutre pluriel, ils ont une terminaison en *iu* et en *u*, que l'on constate dans les manuscrits du X^e au XIII^e siècle, et qui rappelle le pronom ancien haut-allemand *th-iu*. Cette terminaison s'est affaiblie en *e* et a persisté jusqu'à nos jours sous cette forme. Dans cette voyelle muette, il ne faut donc pas voir, comme dans les substantifs, un affaiblissement dans

la voyelle finale *a* du thème, mais un reste dégénéré du pronom suffixé.

Génitif.

Masculin et neutre.

En sanscrit, le signe casuel du génitif pluriel est *ām*; mais en gothique, la nasale finale est tombée et *ā* est devenue *ê*, après avoir absorbé la voyelle du thème, laquelle a disparu devant le suffixe *ê*, comme dans *harj-ê*, des armées; *hairdj-ê*, des bergers; *suniv-ê*, des fils; *balg-ê*, des poutres; *vaurd-ê*, des mots, etc. Le gothique et les langues germaniques, plus récentes et modernes, diffèrent donc du latin et du grec qui ont conservé la nasale sanscrite au génitif pluriel, tout en perdant comme elles la voyelle du thème. Même dans certains manuscrits gothiques, on voit *ei* pour *ê*, et dans d'autres, *ei* est devenu *i*, *faurthiz-ei*, pour eux; *spill-i*, des jeux.

En anglo-saxon, la voyelle du thème fait aussi défaut devant le suffixe *a* qui correspond à l'*ê* du gothique : *rica*, des royaumes; *fat-a*, des vases; *brodr-a*, des frères, etc. Il en est de même dans le vieux norrois, où *a* est le signe casuel du génitif pluriel : *folk-a*, des peuples; *hus-a*, des maisons. Il serait difficile de dire si cet *a* provient du type primordial, ou bien s'il est une permutation de l'*ê* gothique. Mais à la fin du XII^e siècle, le suffixe anglo-saxon *a* s'est affaibli en *e* : *fôt-e*, pied; *deor-e*, porte; il disparut entièrement au XIII^e siècle : *folc*, peuple. Depuis cette dernière époque, le signe casuel du génitif pluriel des noms masculins et neutres de l'anglo-saxon a été sujet à nombreuses variations; tantôt il est *ene*, comme dans *scipene*, des vaisseaux; *cniþene*, des valets; *folkene*, des peuples; tantôt *en*, comme dans *cnihten*, *volken*; tantôt *s*, comme

dans *scipe-s*, *cnihte-s*, *scelde-s*, des écus. Il est à remarquer que devant le suffixe *s*, la voyelle du thème a reparu, mais affaiblie en *e*. Cet *e* disparaît dans le cours du XV^e siècle, excepté dans quelques déclinaisons comme celles-ci : *fishe-s*, des poissons; *wolve-s*, des loups. Aussi l'anglais moderne ne représente plus que des formes dénuées de la voyelle du thème et terminées en *s* pour signe casuel du génitif pluriel : *king-s*, des rois; *knight-s*, des valets, etc. Cette désinence en *s* a été adoptée d'ailleurs dans la langue anglaise comme caractéristique de tous les cas du pluriel; ce fait se retrouve également dans le flamand, qui met un *e* à tous les cas du pluriel, lorsque le nominatif pluriel en a un. Cependant, primitivement, ce suffixe lui était inconnu, et le flamand avait *e* pour signe casuel du génitif pluriel, comme l'anglo-saxon à sa deuxième période; *coningh-e*, des rois; excepté toutefois les noms, dont les thèmes en *aria* ont toujours eu *s* pour suffixe du génitif pluriel : *ridder-s*, des chevaliers.

De même qu'en anglo-saxon, le vieux frison, le vieux norrois, le danois et le suédois avaient aussi primitivement *a* pour signe casuel du génitif pluriel : *kinden-a*, des enfants; *berg-a*, des montagnes; *land-a*, des terres. Mais, dès le XVI^e siècle, le suédois et le danois adoptent *s* comme signe du même cas : *dage-s*, des jours. L'ancien bas-allemand et l'ancien haut-allemand ont, comme les autres langues germaniques, connu le suffixe *a* au génitif pluriel des noms. Cette voyelle est devenue ensuite *o*, puis *e*, au milieu du X^e siècle. Ainsi, on a eu successivement les formes : *himil-a*, *himil-o*, *himil-e*, des cieux, etc. Avec le XV^e siècle, cet *e* final disparut surtout après les liquides : *himmel*, des cieux; *ritter*, des chevaliers, etc.

Les adjectifs dans les langues germaniques suivent

de près la formation du génitif pluriel des substantifs, avec cette différence, toutefois, que les adjectifs ont conservé la voyelle du thème et que leur suffixe casuel est un pronom ajouté au thème. Ainsi, de même qu'en sanscrit, le signe du génitif pluriel des adjectifs est *sâm*, de même en gothique, il est *zê* par le rejet de la nasale; *blindai-zê*, des aveugles; *armai-zê*, des pauvres.

Au *zê* gothique correspond en anglo-saxon, en vieux norrois, et dans l'ancien danois et suédois, le suffixe *ra*, qui est dans ces langues le signe du génitif pluriel dans les trois genres. La voyelle du thème disparaît devant cette terminaison, et l'on a *god-ra*, des bons; *déop-ra*, des profonds; *dead-ra*, des morts, etc. Quelquefois *r* est assimilé à la consonne précédente *brun-na*. A la fin du XIV^e siècle, *ra* est affaibli en *re*, et depuis le XV^e *e* s'est perdu, et *r* n'ayant plus d'appui finit par tomber aussi. Puis, en danois, un *e* est venu s'adjoindre au radical, et vers le même temps, le suédois a adopté un *s* pour le génitif pluriel de l'adjectif comme il l'a fait pour le substantif: *adla-s*, des nobles; *fasta-s*, des solides, etc.

Jusqu'au XVI^e siècle, l'anglais a conservé un *e* comme signe casuel du génitif pluriel dans les adjectifs; mais à partir de cette époque cet *e* disparaît et ce cas ne présente plus que des formes nues comme celles-ci : *old*, des vieux; *warm*, des chauds, etc.

Pour le bas et le haut-allemand, les plus anciens documents montrent des adjectifs avec le suffixe *ra* au génitif pluriel; plus tard, ce suffixe dégénère en *ro*, ensuite en *re*; enfin *r* persiste seul, mais en flamand et en néerlandais il est rejeté.

En terminant ce paragraphe, je dois faire remarquer l'analogie de ces génitifs germaniques en *ra* et en *ro* avec le génitif pluriel en *rum* du latin.

Bopp a constaté que le latin change surtout *s* en *r* entre deux voyelles : *eram*, *ero*, pour *esam*, *eso*, et met un *r* final à la place d'un *s*, au comparatif et dans les substantifs comme *arbor*, *arbos*. De même le haut-allemand a très souvent un *r* pour un *s* primitif, soit au milieu des mots entre deux voyelles, soit à la fin.

Datif.

En sanscrit, le signe casuel du datif pluriel est *bhyas*; les langues germaniques ont complètement rejeté cette terminaison, et ont formé ce cas en ajoutant au thème la terminaison du datif pluriel de leur pronom démonstratif. Ainsi, en gothique, le suffixe du datif pluriel est *m* pour les substantifs et les adjectifs, et devant cette finale, la voyelle du thème est restée pure dans les substantifs, mais elle s'est modifiée dans les adjectifs; *daga-m*, aux jours; *vaurda-m*, aux mots; etc. — *blindai-m*, aux aveugles; *midjai-m*, aux milieux, etc.

Jusqu'au XII^e siècle, le vieux norrois, l'ancien haut et bas-allemand, l'anglo-saxon et le frison ont la même terminaison *m*, mais depuis, la nasale s'est affaiblie aussi en *n*, et la voyelle du thème en *u* et en *o* dans les adjectifs comme dans les substantifs : *himilu-m*, aux cieux; *wapnu-m*, aux armes; *déadu-m*, aux morts; *folku-m*, aux peuples; *kunnu-m*, aux braves; *sinno-m*, aux sens; *cnichlo-n*, aux valets; *engilo-m*, aux anges; *huso-n*, aux maisons; *gôda-n*, aux bons. Ensuite, dans le haut et le bas-allemand, *o* s'est affaibli de nouveau et est devenu *e* : *toge-n*, aux jours; *wegc-n*, aux chemins; *lande-n*, aux terres; *grole-n*, aux grands; *gôde-n*, aux bons.

En même temps que nous voyons des formes en *n*, d'autres apparurent avec un *s* : *cnichte-s*, aux valets; *freonde-s*, aux amis, etc. Au XIV^e siècle,

cet *s* persiste seul dans les substantifs, de sorte que les quatre cas du pluriel se ressemblent tous, et de nos jours l'anglais et le flamand présentent encore la même similitude dans les mêmes cas. Ce ne fut qu'au XVI^e siècle que le bas-allemand adopta un *s* comme signe du datif pluriel : *mester-s*, aux maîtres. A partir de la même époque, le danois et le suédois perdirent tout suffixe; mais au XV^e siècle, ces idiomes présentent le *n* et la voyelle du thème, affaiblie tantôt en *e*, tantôt en *o*. Le flamand possède aussi le même suffixe dans les adjectifs, qui le rejettent bientôt après et conservent seulement la voyelle du thème, laquelle s'est modifiée en *e*; de sorte qu'ici encore tous les cas du pluriel n'offrent aucune différence entr'eux. L'anglais est entré dans la même voie; il a eu d'abord le suffixe *n* précédé de la voyelle du thème affaiblie en *e*; ensuite, il laisse tomber ces deux lettres finales, et les formes de son datif pluriel sont réduites à leur plus grande simplicité : *old*, aux vieux; *arm*, aux pauvres.

Accusatif.

Les thèmes masculins en *a* prennent en sanscrit un *n* pour signe de l'accusatif pluriel, mais J. Grimm incline à croire que cette terminaison est ce qui reste d'un suffixe plus ancien et plus complet *ns*, conservé dans d'autres langues de la famille. En effet, cette désinence *ns* est conservée entièrement dans le gothique : *fiska-ns*, les poissons; *sunu-ns*, les fils; *hana-ns*, les coqs, et elle s'est démembrée dans le sanscrit, sans doute parce que, dans l'état où il nous est parvenu, il ne souffre pas, dit Bopp, deux consonnes à la fin d'un mot et qu'il rejette la dernière. Le grec et le latin ont rejeté au contraire le *n* et ont diphtongué ou allongé la voyelle

qui précède le *s* final. Le bas-allemand et l'anglo-saxon ont fait de même.

On trouve dans le Héliand des formes comme celles-ci : *slutilâ-s*, les clefs; *diublâ-s*, les démons; et l'anglo-saxon possède les suivantes : *beamâ-s*, les arbres; *fugolâ-s*, des oiseaux; *dagâ-s*, les jours. Cet *a* commence à paraître au milieu du X^e siècle, s'affaiblit bientôt en *e*, et au commencement du XII^e, il disparaît.

A la même époque, *a* est encore en vigueur dans le frison, mais le signe casuel n'existe plus et le *s* final, comme dans les autres cas du frison, est changé en *r* : *dama-r*, *halsa-r*. A côté de ces formes, on en a d'autres où *r* est tombé : *fingera*, les doigts; *biscopa*, les évêques, et d'autres, où *a* est changé en *e* muet : *halse*, les cols.

Jusqu'au XV^e siècle, l'anglais a varié dans les formes de l'accusatif pluriel; il a eu des formes tantôt comme *daye-s*, tantôt comme *daye-n*, tantôt comme *daye*, les jours; enfin, il s'est arrêté à celle-ci : *day-s*, les jours; *kings*, les rois. Le flamand a fait comme l'anglais, il a rejeté la voyelle du thème : *daeg-s*, les jours; ou bien il l'a maintenue en l'affaiblissant : *penninge*, deniers. Depuis le XIII^e siècle, le signe de l'accusatif pluriel a toujours été très variable jusqu'à nos jours, où l'on trouve indistinctement : *degen-s*, les épées; *mantel-s*, les manteaux; *hemelen*, les cieux; *dagen*, les jours.

Le vieux norrois, le suédois et le danois présentent les mêmes transformations du signe de l'accusatif pluriel dans les noms masculins. D'abord, en vieux norrois et en suédois, nous voyons ce cas signifié par *r*, ensuite dépourvu de tout suffixe, qui a fait de même et constamment défaut au danois. Dans ces divers idiomes, la voyelle du thème est conservée soit pure, soit affaiblie en *e*.

Quant aux adjectifs, ils ont subi les mêmes altérations que les substantifs. A l'exception du gothique où les adjectifs conservent le suffixe à l'accusatif pluriel et présentent les formes : *blinda-us*, les aveugles; *gôda-us*, les bons, dans tous les autres idiomes germaniques, ils l'ont perdu et la voyelle du thème s'y est assourdie en *e* muet; même dans l'anglais cette voyelle a disparu.

Les lois que nous venons d'énumérer pour la formation des cas des thèmes en *a*, régissent à peu près de la même manière les cas des thèmes en *ia*, en *i*, en *ô*, en *î*, et en *û*. Ces voyelles finales des thèmes persistent d'abord, puis s'affaiblissent, deviennent muettes ou disparaissent. Quant aux signes casuels qu'ils adoptent, ce sont les mêmes que ceux des thèmes en *a*. Les thèmes terminés par une nasale la rejettent, et suivent la loi des thèmes en *a*. Enfin, il y a la classe des thèmes terminés par une consonne; elle comprend les radicaux primitifs auxquels s'ajoute directement le signe casuel, et les thèmes terminés par des suffixes, et où l'on distingue des cas forts et des cas faibles, dont les signes ne diffèrent pas de ceux des thèmes en *a*.

On voit, par ce qui précède, de quelle utilité peut être la connaissance du flamand pour étudier les autres langues germaniques.

Le flamand, avons-nous dit, est issu de l'ancien saxon, et l'ancien saxon est né du mæso-gothique, que l'évêque Ulphilas nous a fait connaître en traduisant la Bible dans le dialecte des Goths de la Mæsie, qui étaient un peuple de race germanique. En effet, dans sa *Germania Antiqua*, p. 627, Cluverius, sur la similitude des Goths et des peuples germaniques en général, s'exprime en ces termes :

« Gothos germanicam fuisse gentem tam certo ex moribus et sermone; et propriis singulorum homi-

num vocabulis constat, ut id nemo unquâm in dubium vocare ausus sit ». Une géographie, faite par ordre de l'empereur Théodose-le-jeune, comprend dans les mêmes limites la Germanie et la contrée habitée par les Goths : « Germania omnisque Gothia finiuntur ab oriente flumine Huistiâ, ab occidente flumine Rheno, à septentrione oceano, à meridie flumine Danubio. »

Aussi, un Flamand de Belgique, Des Roches, disait-il à la fin du dernier siècle : « Nous sommes les descendants des Goths, leur langue est absolument la nôtre », et, de nos jours, M. A. Regnier, de l'Institut : « L'idiome des Goths est le sanscrit germanique ; c'est le premier fondement de tous les travaux de grammaire et d'histoire qui ont pour objet la langue allemande ; c'est comme le lien qui la rattache, de la manière à la fois la plus étroite et la plus frappante, aux branches les plus anciennes de la famille indo-européenne. Tout ce qui pourrait étendre et faciliter l'étude de la langue gothique, jetterait en même temps une lumière plus éclatante sur les titres de parenté, sur les rapports qui l'unissent aux langues ses sœurs, lumière qui rejaillirait sur chacun des autres idiomes en particulier, et sur la linguistique en général. »

Notre vieux flamand, qu'on a appelé *thiois* en français et *dietsch* en flamand, est issu du voisinage, ou d'une étroite communauté, ou du mélange de peuplades frankes, saxonnes et frisonnes. Il est donc d'origine germanique. Toutefois, par la fréquentation des Germains avec les Romains plus civilisés, et par l'introduction du christianisme, un certain nombre de mots latins sont entrés de bonne heure dans la langue. Ces mots se rapportent pour la plupart aux choses du commerce, de l'Eglise, de la maison, et du service de la maison. Ils sont d'ailleurs peu nombreux.



LA LANGUE FLAMANDE

AU POINT DE VUE MORAL.

LA population flamande de la France est religieuse et chrétienne; elle ne sépare pas la morale de la religion, et une personne qui n'observe pas les prescriptions religieuses est assimilée à une personne sans morale... Aussi, les sept ou huit journaux qui se publient dans les deux arrondissements flamands de la France, ne portent-ils jamais atteinte à la foi religieuse de leurs lecteurs; le crucifix est encore apparent dans les écoles, et les élèves assistent, sous les yeux de leurs instituteurs et institutrices, aux cérémonies du culte. Dans aucune des communes de ces deux arrondissements, il n'est pas interdit aux processions religieuses de circuler dans les rues, et jamais il n'en est résulté le moindre désordre. Les mœurs générales de ce pays sont celles d'honnêtes gens. Elles ne sont pas encore entamées par les doctrines, dont parlait Pierre Loti, lors de sa réception à l'Académie française :

« Le réalisme et le naturalisme qui en est l'excès, je suis loin de contester leurs droits; mais comme de grands feux de paille impure qui s'allument, ils ont jeté une épaisse fumée par trop envahissante. La condamnation du naturalisme est, d'ailleurs, en

ceci, c'est qu'il prend ses sujets uniquement dans cette lie du peuple des grandes villes où ses auteurs se complaisent. N'ayant jamais regardé que cette flaque de boue, qui est très spéciale et très restreinte, ils généralisent, sans mesure, les observations qu'ils y ont faites, — et, alors ils se trompent outrageusement. Ces gens du monde qu'ils essaient de nous peindre, ou bien ces paysans, ces laboureurs, pareils tous à des gens que l'on prendrait dans des bals de Belleville, sont faux. Cette grossièreté absolue, ce cynisme qui raille tout, sont des phénomènes morbides, particuliers aux barrières parisiennes; j'en ai la certitude, moi qui arrive du grand air du dehors. Et voilà pourquoi le naturalisme, tel qu'on l'entend aujourd'hui, est destiné, — malgré le monstrueux talent de quelques écrivains de cette école, — à passer, quand la curiosité malsaine qui le soutient se sera lassée. »

Dans la Flandre française, on peut dire que la langue flamande a été un obstacle au progrès de ces funestes doctrines. Mais si ce cynisme qui raille tout pénétrait chez nos populations flamandes, la paix de leur âme courrait un grand danger. Les conséquences de ces doctrines exotiques sont la négation de l'idée de Dieu et la fatalité. Or, l'homme sans croyance religieuse, dit M. Gisseleire, se livre sans résistance à son instinct de bonheur et de satisfactions matérielles, et s'il ne croit plus à la vie future, il recherchera dans la vie présente seule ce bonheur, dont la soif le consume.

Si rien ne survit à l'homme, ainsi que le prétend l'incrédulité contemporaine; si tout est dit sur l'avenir de l'homme au moment où son corps est rendu à la terre, nous n'aurons d'autres préoccupations que celles de nous procurer les plus vives jouissances; il n'y aura plus de mesure, à nos désirs, plus de

frein à nos passions, plus de digue contre le vice.

Nous espérons que la Flandre, fidèle à la tradition, restera chrétienne, parce que l'Evangile est la source, l'origine et le fondement de toute civilisation avancée, de toute tendance élevée, de toute moralité.

D'ailleurs, la religion engendre les bonnes mœurs, et les bonnes mœurs sont les remparts sur lesquels est bâti le corps de l'humanité, et si ces remparts sont minés, le corps de l'humanité est en souffrance, et sa santé dépérit dans la mesure de la corruption des mœurs. Cela est vrai pour l'humanité en général, comme pour l'individu en particulier. Quel bonheur en effet, quel contentement, quel plaisir, peut-il y avoir pour l'homme dont le sang est gâté, dont la chair est infectée, dont les os sont paralysés jusqu'à la moelle? (1).

Nous demandons que la Flandre reste chrétienne, afin qu'elle soit préservée contre le péril si éloquemment signalé par M. Jules Simon dans son livre sur « la Femme du vingtième siècle : »

« Les actes d'improbité se multiplient, toute une nouvelle famille de vols et d'escroqueries est née avec l'importance croissante de la fortune mobilière. On a reculé aussi pour les mœurs proprement dites. Le lien familial s'est relâché de toutes façons. L'adultère est devenu populaire. Les vertus domestiques ont été publiquement tournées en dérision. La loi a sapé l'autorité paternelle. Elle a émancipé de bonne heure les enfants. Elle les a rendus égaux entre eux, et égaux à leurs ascendants. Elle a établi et facilité le divorce par deux lois : l'une qui établit le divorce prononcé par la justice après débat contradictoire; je la repousse, mais je la comprends; l'autre, qui s'impose comme simple conséquence de la séparation de corps, et qui est, à mes yeux

(1) *De oorsprong der Vlaamsche taal, haar invloed op het schoonheids-, zedelijk en godsdienstig gevoel van den stam*, door G. GISSELEIRE.

du moins, un attentat contre la justice et la liberté. Ainsi la morale privée s'abaisse au moment où la famille se relâche. Là est le péril. C'est là que je veux porter remède.

« Je demande à la femme du XX^e siècle de relever la famille....

« La femme doit lutter pour reconstituer la vie de famille, avec son ancien cortège de respect, de tendresse et de bonnes mœurs. Le salut de l'humanité, et pour parler de l'intérêt le plus présent, le salut de la France est à ce prix. »

Nous n'hésitons pas à dire que la femme flamande de France a été constamment la gardienne de son ancien cortège de respect, de tendresse et de bonnes mœurs, et qu'elle a su jusqu'à ce jour protéger sa famille contre les dangers redoutés par M. Jules Simon pour la famille française.

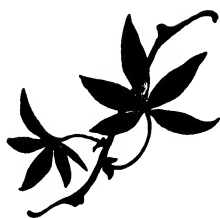




TABLE DES MATIÈRES

Introduction. — Le Nord et le Midi	5
Les Saxons en Gaule	27
La langue flamande et son influence	37
Le saxon en Picardie et en Normandie	43
Le saxon dans l'île de France	47
Documents en langue saxonne et flamande	49
Formule de l'abjuration de Leptines	49
Les noms des mois sous Charlemagne	53
Le poème du Héliand. — Vie de Jésus en saxon	54
Les Psaumes en saxon	56
Chant de victoire en saxon	57
La langue flamande en France	63
La littérature flamande en France	69
La langue flamande depuis la Révolution française	83
Les chants populaires flamands	89
Contes populaires flamands	97
Limites du flamand en France. — Dialecte de Bailleul	101
Le flamand à Paris	107
Le flamand à la Sorbonne.	115
I. Un cours de littérature néerlandaise	115
II. Une thèse en Sorbonne sur un poète néerlandais	121
Une profession de foi politique en flamand par le général Boulanger. — Un Journal flamand à Lille	124
Interdiction en France du flamand dans les actes officiels, devant les tribunaux et dans les écoles	125
Etude comparée du flamand et des autres langues de la famille germanique. — Phonétique	129
Formes grammaticales	151
Racines et thèmes	151

Formation des racines	152
Formation des thèmes	153
Formation des mots	155
Des mots	159
Du nom. — Déclinaisons	161
La langue flamande au point de vue moral	193





OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

- Château de la Motte-au-Bois. Douai, 1843, 4°.
- Archives de la ville de Bergues. Bruges, 1848, in-8°.
- Eglises du moyen-âge dans les villages flamands de la France. Bruges, in-4° et in-8°.
- Le Calendrier des Flamands et des peuples du Nord. Dunkerque, in-8°.
- Recherches historiques sur la ville de Bergues en Flandre. Bruges, 1849, in-8°, (mention honorable au concours des Antiquités nationales de l'Institut de France).
- Histoire de S^{te} Godelive. Bruges, 1849, in-4° et in-8°.
- Notice sur Gérard Van Meckeren, vice-amiral de Flandre. Bruges, 1849, in-8°.
- Le tombeau de Robert le Frison, comte de Flandre. Bruges, 1850.
- Voyage de Jean Sarrazin en Espagne. Bruges, 1851, in-8°.
- Des Nibelungen. (Mention très honorable à l'Institut de France) 1853, Bruxelles, in-8°.
- La Religion du Nord de la France, avant le christianisme. Lille, 1854, in-8°.
- Chants historiques de la Flandre. Lille, 1855, in-8°.
- Chronique de Guines et d'Ardre. Lille, 1855, in-8°.
- Sagas du Nord. (Mention honorable à l'Institut de France.) Hazebrouck, 1857, in-8°.
- Historique de l'agriculture flamande en France. Lille, 1858, in-8°.
- Origine et orthographe des noms de famille des Flamands de France. Dunkerque, 1858, in-8°.
- Lettre sur l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ. Paris, in-8° dans la *Revue de l'Art Chrétien*.
- Le tombeau de la 1^{re} Reine chrétienne de Danemark, X^e siècle. Paris, in-8° (*Revue archéologique*).
- L'art dramatique chrétien dans le Nord de la France. (*Revue de l'Art Chrétien*), Paris, in-8°.
- Analogie de la Langue des Goths et des Franks avec le sanscrit. Gand, 1858, in-8°.
- Compte-rendu de l'histoire de la ville de Mondidier. Paris, 1859, in-4°.

- Nordpeene. Sa seigneurie, son église et son monastère. Dunkerque, 1860, in-8°.
- Grammaire comparée des Langues de la France. Paris, 1860, in-8°.
(Mention très honorable de l'Institut de France).
- Chronike Van Belle. Rousbruges-Haringhe, 1860, in-8°.
- Rapport au ministre de l'Instruction publique sur la langue Néerlandaise. Paris, 1862, in-8°.
- La Perse et la question d'Orient. St Omer, 1866, in-8°.
- Observations sur les Ecritures cunéiformes. Beauvais, 1866.
- Le duc de Brunswick Erich II, comte de Clermont. — Clermont (Oise), 1867, in-8°.
- Les Flamands de France. Etudes sur leur langue, leur littérature et leurs monuments. Gand, 1849, in-8°.
- Les Tables Eugubines. Etude de Linguistique. Beauvais, 1867, in-8°.
- De la Langue néerlandaise. Leçon d'ouverture du Cours de Littérature néerlandaise, fait à la salle Gerson, annexe de la Sorbonne. Paris, 1868. (Dans *la Revue de Paris*).
- De l'origine du Langage, d'après la Genèse. Paris, 1869. (Dans *la Revue de Paris*).
- Histoire de la Littérature néerlandaise. (Cours professé à la Salle Gerson, annexe de la Sorbonne). Louvain, 1872, in-8°.
- Essai de grammaire comparée des Langues germaniques. (Cours professé à la Salle Gerson, annexe de la Sorbonne). Paris, 1872, in-8°.
(Extrait de *la Revue de Linguistique*).
- Etudes Néerlandaises. Ouvrage couronné par l'Académie française). Dixmuyde. 1872, in-8°.
- L'archipel Indien. Origines, langues, littératures, religions, droit public et privé des populations des Indes néerlandaises. Paris, Firmin Didot, 1874, in-8°.
- Bidasari. — Poème malais. Paris, E. Plon, 1875, in-8°.
- L'Extrême Orient au moyen-âge. Paris, Ernest Leroux, 1877, in-8°.
- Guillaume de Rubrouck, ambassadeur de St Louis en Orient. Paris, Ernest Leroux, 1877, in-8°.
- Quelques notes sur l'arbre sec. Bruges, 1878 (*Annales de la Société d'Emulation de Bruges*).
- Histoire de la ville de Bourbourg. Dunkerque, 1879, in-8°.
- Le droit de la femme dans l'Antiquité, son devoir au moyen-âge. Paris, Claudin, 1880, in-18°.
- Le vieux langage normand. Etude de philologie comparée. Caen, 1882, in-18°.
- Etudes littéraires, morales et religieuses, Gand et Paris, 1890, in-8°.
- Roumanille, poète provençal. Sa vie et sa mort. Cannes, 1891, in-18°.
- Origines des armes de la ville de Cannes, 1891, in-8°.
- La propriété selon le droit féodal. Bruxelles, 1893, in-8°.



M79636

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

